



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>













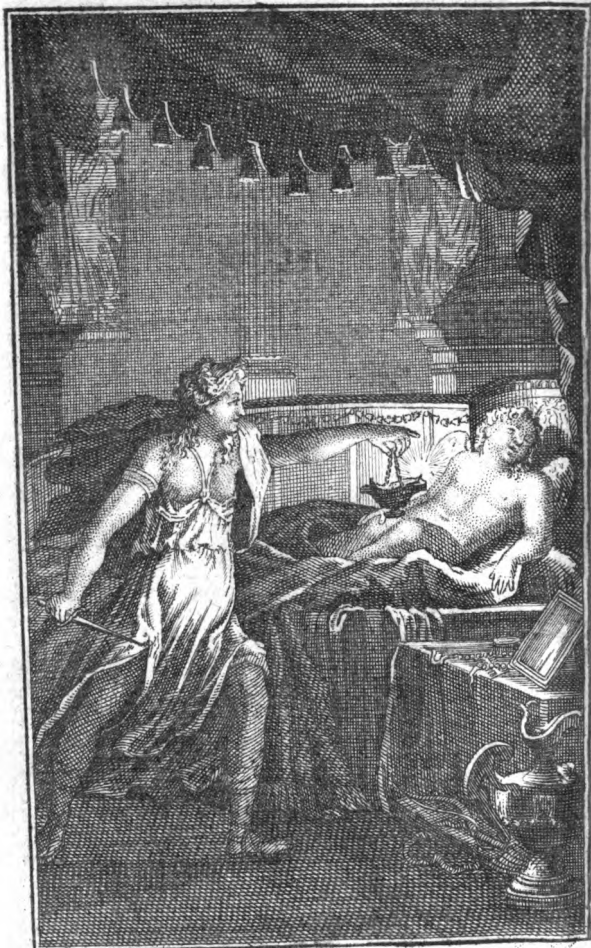












*S. Thomas in Fili.*



LES AMOURS

DE

SICHÈ

ET DE

CUPIDON.

PAR MONSIEUR

DE LA FONTAINE.



A PARIS,

Chez MICHEL CLOUSIER, Quay  
Malaquais, à la Charité.

---

M. DCC. VIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.





A MADAME  
LA DUCHESSE  
DE  
BOUILLON.

**M**ADAME,

*C'est avec quelque sorte de  
confiance que je vous dédie cet  
à iij*

## EPISTRE.

Ouvrage ; non qu'il n'ait assurément des défauts , & que le présent que je vous fais , soit d'un tel mérite qu'il ne donne sujet de craindre ; mais comme VÔTRE ALTESSE est équitable , elle agréera du moins mon intention. Ce qui doit toucher les Grands , ce n'est pas le prix des dons qu'on leur fait ; c'est le Zèle qui accompagne ces mêmes dons , & qui , pour en mieux parler , fait leur véritable prix auprès d'une ame comme la vôtre. Mais , MADAME , j'ay tort d'appeller présent ce qui n'est qu'une simple reconnaissance. Il y a long-temps que Monseigneur le Duc de Bouil-



## EPISTRE

*lon me comble de graces , d'au-  
tant plus grandes que je les me-  
rite moins. Je ne suis pas né pour  
le suivre dans les dangers : cet  
honneur est réservé à des desti-  
nées plus illustres que la mien-  
ne. Ce que je puis est de faire  
des vœux pour sa gloire , & d'y  
prendre part en mon cabinet ,  
pendant qu'il remplit les Pro-  
vinces les plus éloignées des té-  
moignages de sa valeur , & qu'il  
suit les traces de son Oncle &  
de ses Ancêtres sur ce théâtre  
où ils ont paru avec tant d'é-  
clat , & qui retentira long-  
temps de leur Nom & de leurs  
exploits. Je me figure l'heritier  
de tous ces Heros cherchant les*

à iiij

## EPISTRE.

perils dans le même temps que je jouïs d'une oisiveté que les seules *Muses* interrompent. Certes c'est un bonheur extraordinaire pour moy, qu'un Prince qui a tant de passion pour la guerre, tellement ennemi du repos & de la mollesse, me voye d'un œil aussi favorable, & me donne autant de marques de bienveillance, que si j'avois exposé ma vie pour son service. J'avoue, MADAME, que je suis sensible à ces choses, heureux que S A M A J E S T É m'ait donné un Maître qu'on ne sçauroit trop aimer, malheureux de luy être si inutile. J'ay crû entrer en société de

## ÉPISTRE.

louanges avec un Epoux qui  
luy est si cher. L'union vous  
rend vos avantages communs ,  
& en multiplie la gloire , pour  
ainsi dire. Pendant que vous é-  
coutez avec transport le recit  
de ses belles actions , il n'a pas  
moins de ravissement d'entendre  
ce que toute la France publie  
de la beauté de votre ame , de  
la vivacité de votre esprit , de  
votre humeur bienfaisante , de  
l'amitié que vous avez con-  
tractée avec les Graces ; Elle  
est telle qu'on ne croit pas que  
vous puissiez jamais vous sepa-  
rer. Ce n'est là qu'une partie  
des louanges que l'on vous don-  
ne. Je voudrois avoir un amas

## EPISTRE.

de paroles assez precieuses pour  
achever cet Eloge , & pour vous  
témoigner plus parfaitement que  
je n'ay fait jusqu'icy , avec com-  
bien de passion & de zele je  
suis ,

MADAME,

DE VOSTRE ALTESSE,

Le tres-humble & tres-  
obéissant serviteur ,  
DE LA FONTAINE.





# PREFACE.



'Ai trouvé de plus grandes difficultez dans cet Ouvrage qu'en aucun autre qui soit sorti de ma plume. Cela surprendra sans doute ceux qui le liront. On ne s'imaginera jamais qu'une Fable contée en Prose m'ait tant emporté de loisir. Car pour le principal point qui est la conduite, j'avois mon guide ; il m'étoit impossible de m'égarer : Apulée me fournissoit la matière ;

à vj

## P R E F A C E.

il ne restoit que la forme ; c'est-à dire, les paroles : & d'amener de la Prose à quelque point de perfection, il ne semble pas que ce soit une chose fort mal aisée : c'est la langue naturelle de tous les hommes. Avec cela je confesse qu'elle me coûte autant que les Vers. Que si jamais elle m'a coûté, c'est dans cet Ouvrage. Je ne sçavois quel caractère choisir : celui de l'Histoire est trop simple ; celui du Roman n'est pas encore assez orné ; & celui du Poëme l'est plus qu'il ne faut. Mes Personnages me demandoient quelque chose de galant ; leurs aventures étant pleines de merveilleux.

## P R E F A C E.

en beaucoup d'endroits , me demandoient quelque chose d'heroïque & de relevé. D'employer l'un en un endroit , & l'autre en un autre , il n'est pas permis ; l'uniformité de stile est la regle la plus étroite que nous ayons. J'avois donc besoin d'un caractère nouveau , & qui fût mêlé de tous ceux-là : il me le falloit reduire dans un juste temperament : j'ay cherché ce temperament avec un grand soin : que je l'aye ou non rencontré, c'est ce que le public m'apprendra.

Mon principal but est toujours de plaire : pour en venir là je considere le goût du sie-

## *P R E F A C E.*

cle : or après plusieurs expériences il m'a semblé que ce goût se porte au galant & à la plaisanterie non que l'on méprise les passions ; bien loin de cela , quand on ne les trouve pas dans un Roman , dans un Poëme , dans une piece de Théâtre , on se plaint de leur absence ; mais dans un conte comme celui-cy , qui est plein de merveilleux à la verité , mais d'un merveilleux accompagné de badineries , & propre à amuser des enfans , il a falu badiner depuis le commencement jusqu'à la fin ; il a falu chercher du galant & de la plaisanterie : quand il ne l'auroit pas falu , mon incli-

## P R E F A C E.

nation m'y portoit, & peut-être y suis-je tombé en beaucoup d'endroits contre la raison & la bienséance.

Voilà assez raisonné sur le genre d'écrire que j'ay choisi, venons aux inventions. Presque toutes sont d'Apulée; j'entends les principales & les meilleures: Il y a quelques Episodes de moy, comme l'aventure de la Grotte, le Vieillard & les deux Bergeres, le temple de Venus & son origine, la description des enfers, & tout ce qui arrive à Psiché pendant le voyage qu'elle y fait, & à son retour jusqu'à la conclusion de l'Ouvrage. La maniere de conter est aussi de

## P R E F A C E.

moy , & les circonstances , & ce que disent les Personnages. Enfin ce que j'ay pris de mon Auteur , est la conduite & la Fable ; & c'est en effet le principal , le plus ingenieux , & le meilleur de beaucoup. Avec cela j'y ay changé quantité d'endroits , selon la liberté ordinaire que je me donne. Apulée fait servir Psiché par des voix dans un lieu où rien ne doit manquer à ses plaisirs , c'est-à-dire , qu'il luy fait goûter ces plaisirs sans que personne paroisse. Premièrement cette solitude est ennuyeuse , outre cela elle est effroyable. Où est l'Avanturier & le Brave qui toucheroit à des vian-

## P R E F A C E.

des , lesquelles viendroient d'elles-mêmes se presenter ? Si un Lut jouïoit tout seul , il me feroit fuir , moy qui aime extrêmement la Musique. Je fais donc servir Psiché par des Nymphes qui ont soin de l'habiller , qui l'entretiennent de choses agreables, qui luy donnent des Comedies & des divertissemens de toutes les sortes.

Il seroit long , & même inutile , d'examiner les endroits où j'ay quitté mon Original , & pourquoy je l'ay quitté. Ce n'est pas à force de raisonnement qu'on fait entrer le plaisir dans l'ame de ceux qui lisent : leur sentiment me justi-

## **P R E F A C E.**

fiera, quelque temeraire que j'aye été; ou me rendra condamnable, quelque raison qui me justifie. Pour bien faire il faut confiderer mon Ouvrage, sans relation à ce qu'a fait Apulée, & ce qu'a fait Apulée, sans relation à mon livre, & là-dessus s'abandonner à son goût. Au reste j'avoue qu'au lieu de rectifier l'Oracle dont il se sert au commencement des aventures de Psiché, & qui fait en partie le nœud de la Fable, j'en ay augmenté l'inconvenient, faute d'avoir rendu cet Oracle ambigu & court, qui sont les deux qualitez que les réponses des Dieux doivent avoir, &



## P R E F A C E.

qu'il m'a été impossible de bien observer. Je me suis assez mal tiré de la dernière, en disant que cet Oracle contenoit aussi la glose des Prêtres ; car les Prêtres n'entendent pas ce que le Dieu leur fait dire ; toutefois il peut leur avoir inspiré la paraphrase aussi-bien qu'il leur a inspiré le texte , & je me sauverai encore par là. Mais sans que je cherche ces petites subtilitez , quiconque fera reflexion sur la chose , trouvera que ni Apulée ni moy nous n'avons failli. Je conviens qu'il faut tenir l'esprit en suspens dans ces sortes de narrations , comme dans les pieces de Théâtre. On ne doit jamais

## P R E F A C E.

découvrir la fin des événemens ; on doit bien les préparer , mais on ne doit pas les prévenir. Je conviens encore qu'il faut que Psiché apprehende que son mari ne soit un monstre. Tout cela est apparemment contraire à l'Oracle dont il s'agit , & ne l'est pas en effet : car premièrement la suspension des esprits & l'artifice de cette Fable ne consistent pas à empêcher que le Lecteur ne s'apperçoive de la véritable qualité du mari qu'on donne à Psiché : il suffit que Psiché ignore qui est celui qu'elle a épousé , & que l'on soit en attente de sçavoir si elle verra cet époux , par quels moyens

## P R E F A C E.

elle le verra, & quelles seront les agitations de son ame après qu'elle l'aura vû. En un mot le plaisir que doit donner cette Fable à ceux qui la lisent, ce n'est pas leur incertitude à l'égard de la qualité de ce mari, c'est l'incertitude de Psiché seule : il ne faut pas que l'on croye un seul moment, qu'une si aimable personne ait été livrée à la passion d'un monstre, ni même qu'elle s'en tienne assurée; ce seroit un trop grand sujet d'indignation au Lecteur : cette Belle doit trouver de la douceur dans la conversation & dans les caresses de son mari, & de fois à autres apprehender que ce ne soit un

## P R E F A C E.

demon ou un enchanteur : mais le moins de temps que cette pensée luy peut durer , jusqu'à ce qu'il soit besoin de preparer la catastrophe , c'est assurément le plus à propos. Qu'on ne dise point que l'Oracle l'empêche bien de l'avoir. Je confesse que cet Oracle est tres-clair pour nous ; mais il pouvoit ne l'être pas pour Pсихé : elle vivoit dans un siecle si innocent, que les gens d'alors pouvoient ne pas connoître l'amour, sous toutes les formes que l'on luy donne. C'est à quoy on doit prendre garde, & par ce moyen il n'y aura plus d'objection à me faire pour ce point-là.

## P R E F A C E.

Assez d'autres fautes me seront reprochées sans doute ; j'en demeurerai d'accord , & ne prétens pas que mon ouvrage soit accompli : j'ay tâché seulement de faire en sorte qu'il plût , & que même on y trouvât du solide aussi bien que de l'agrecable. C'est pour cela que j'y ai enchassé des Vers en beaucoup d'endroits , & quelques autres enrichissemens, comme le voyage des quatre amis , leur dialogue touchant la Compassion & le Rire , la description des enfers, celle d'une partie de Versailles. Cette dernière n'est pas tout-à-fait conforme à l'état présent des lieux ; je les ai dé-

## P R E F A C E.

crits en celuy où dans deux ans on les pourra voir. Il se peut faire que mon ouvrage ne vivra pas si long-temps ; mais quelque peu d'assurance qu'ait un Auteur qu'il entre-tiendra un jour la posterité , il doit toujours se la proposer autant qu'il luy est possible , & essayer de faire les choses pour son usage.



PSICHE.



# PSICHÉ.<sup>1</sup>

---

## LIVRE PREMIER.



UATRE amis, dont la connoissance avoit commencé par le Parnasse, lierent une espece de société que j'appellerois Academie, si leur nombre eût été plus grand, & qu'ils eussent autant regardé les Muses que le plaisir. La premiere chose qu'ils firent ce fut de bannir d'entre eux les conversations réglées, & tout ce qui sent sa conference Academique. Quand ils se trouvoient ensemble, & qu'ils avoient bien parlé de leurs divertissemens, si le hazard les faisoit tomber sur quelque point de science ou de belles lettres ils profitoient de l'occasion. C'étoit toutefois

A

sans s'arrêter trop long-temps à une même matière, voltigeant de propos en autre comme des abeilles qui rencontreroient en leur chemin diverses sortes de fleurs. L'envie , la malignité , ni la cabale n'avoient de voix parmy eux. Ils adoroient les ouvrages des anciens, ne refusoient point à ceux des modernes les loüanges qui leur sont deues , parloient des leurs avec modestie , & se donnoient des avis sinceres lorsque quelqu'un d'eux tomboit dans la maladie du siecle, & faisoit un livre , ce qui arrivoit rarement. Poliphile y étoit le plus sujet (c'est le nom que je donneray à l'un de ces quatre amis.) Les aventures de Psiché luy avoient semblé fort propres pour être contées agréablement. Il y travailla long-temps sans en parler à personne. Enfin il communiqua son dessein à ses trois amis; non pas pour leur demander s'il continueroit , mais comment ils trouvoient à propos qu'il continuât. L'un luy donna un avis, l'autre un autre : de tout cela il ne prit que ce qui luy plût. Quand l'ouvrage fut achevé , il demanda jour & rendez-vous pour le lire. Acante ne manqua pas , selon sa coutume, de proposer une promenade en quelque lieu hors de la



ville qui fût éloigné , & où peu de gens entraissent. On ne les viendroit point interrompre ; ils écouteroient cette lecture avec moins de bruit & plus de plaisir. Il aimoit extrêmement les jardins , les fleurs , les ombrages. Poliphile luy ressembloit en cela : mais on peut dire que celuy-cy aimoit toutes choses. Ces passions qui leur remplissoient le cœur d'une certaine tendresse, se répandoient jusques dans leurs écrits , & en formoient le principal caractère. Ils panchoient tous deux vers le Lyrique, avec cette difference qu'Acante avoit quelque chose de plus touchant. Poliphile de plus fleury. Des deux autres amis que j'appelleray Ariste & Gelaste , le premier étoit sérieux sans être incommode, l'autre étoit fort gay. La proposition d'Acante fut approuvée. Ariste dit qu'il y avoit de nouveaux embellissemens à Versailles : qu'il falloit les aller voir, & partir matin , afin d'avoir le loisir de se promener, après qu'ils auroient entendu les aventures de Psiché. La partie fut incessamment conclue: dès le lendemain ils l'exécuterent. Les jours étoient encore assez longs , & la saison belle : C'étoit pendant le dernier Automne. Nos quatre amis étant arrivez à Versailles de

fort bonne heure, voulurent voir avant le dîné la ménagerie : c'est un lieu rempli de plusieurs sortes de volatiles , & de quadrupedes, la plupart tres-rares, & de pais éloignez. Ils admirerent en combien d'especes une seule espeece d'oiseaux se multiplioit, & loüerent l'artifice & les diverses imaginations de la nature qui se jouë dans les animaux , comme elle fait dans les fleurs. Ce qui leur plût davantage ce furent les Demoiselles de Numidie , & certains oiseaux pêcheurs qui ont un bec extrêmement long , avec une peau au dessous qui leur sert de poche. Leur plumage est blanc , mais d'un blanc plus clair que celuy des signes : même de près il paroît carné , & tire sur la couleur de rose vers la racine. On ne peut rien voir de plus beau. Ce sont une espeece de Cormorans. Comme nos gens avoient encore du loisir , ils firent un tour à l'Orangerie. La beauté & le nombre des orangers & des autres plantes qu'on y conserve , ne se sçauroient exprimer. Il y a tel de ces arbres , qui a résisté aux attaques de cent hyvers. Acante ne voyant personne autour de luy que ses trois amis ( celuy qui les conduisoit étoit éloigné ) Acante , dis-

# L I V R E I. 5

je , ne se pût tenir de reciter certains couplets de Poësie que les autres se souvinrent d'avoir veus dans un ouvrage de sa façon.

*Sommes nous, dit-il, en Provence ?  
 Quel amas d'arbres toujours verts  
 Triomphe icy de l'inclemence  
 Des Aquilons & des hyvers ?*

*Jasmins dont un air doux s'exhale ,  
 Fleurs que les vents n'ont pû ternir ,  
 Aminte en blancheur vous égale ,  
 Et vous m'en faites souvenir.*

*Orangers , arbres que j'adore ,  
 Que vos parfums me semblent doux !  
 Est-il dans l'empire de Flore  
 Rien d'agréable comme vous ?*

*Vos fruits aux écorces solides  
 Sont un véritable trésor ;  
 Et le jardin des Hesperides  
 N'avoit point d'autres pommes d'or.*

*Lorsque vôtre Automne s'avance  
 On voit encor vôtre Printemps :  
 L'espoir avec la jouissance  
 Logent chez vous en même temps.*

*Vos fleurs ont embaumé tout l'air que je respire.*

*Toujours un aimable Zephire*  
A iij

*Autour de vous se va joüant.  
Vous êtes nains ; mais tel arbre geant ,  
Qui declare au soleil la guerre ,  
Ne vous vaut pas ;  
Bien qu'il couvre un arpent de terre  
Avec ses bras.*

La necessité de manger fit sortir nos gens de ce lieu si delicieux. Tout leur dîné se passa à s'entretenir des choses qu'il avoient vûës , & à parler du Monarque pour qui on a assemblé tant de beaux objets. Après avoir loüé ses principales vertus , les lumieres de son esprit , ses qualitez heroïques , la science de commander ; après, dis-je, l'avoir loüé fort long-temps ils revinrent à leur premier entretien , & dirent que Jupiter seul peut continuellement s'appliquer à la conduite de l'Univers. Les hommes ont besoin de quelque relâche. Alexandre faisoit la débauche ; Auguste jouïoit ; Scipion & Lælius s'amusoient souvent à jetter des pierres plates sur l'eau ; nôtre Monarque se divertit à faire bâtir des Palais ; cela est digne d'un Roy. Il y a même une utilité generale ; car par ce moyen les sujets peuvent prendre part aux plaisirs du Prince, & voir avec admiration ce qui n'est pas fait pour

eux. Tant de beaux jardins & de somptueux édifices sont la gloire de leur país. Et que ne disent point les étrangers ? Que ne dira point la posterité quand elle verra ces chefs-d'œuvres de tous les arts ? Les reflexions de nos quatre amis finirent avec leur repas. Ils retournerent au Château , virent les dedans que je ne décriray point ; ce seroit une œuvre infinie. Entre autres beautez ils s'arrêterent long-temps à considérer le lit , la tapisserie , & les sieges , dont on a meublé la chambre & le cabinet du Roi. C'est un tissu de la Chine plein de figures qui contiennent toute la Religion de ce país-là. Faute de Brachmane, nos quatre amis n'y comprirent rien. Du Château ils passerent dans les jardins ; & prièrent celui qui les conduisoit de les laisser dans la Grote , jusqu'à ce que la chaleur fût adoucie ( ils avoient fait apporter des sieges. ) Leur billet venoit de si bonne part qu'on leur accorda ce qu'ils demandoient. Même afin de rendre le lieu plus frais, on en fit jouïr les eaux. La face de cette Grote est composée en dehors, de trois arcades qui sont autant de portes grillées. Au milieu d'une des arcades est un Soleil , de qui les rayons servent de barreaux

A iiij

aux portes. Il ne s'est jamais rien inventé de si à propos, ni de si plein d'art. Au dessus sont trois bas reliefs.

*Dans l'un le Dieu du jour acheve sa carrière ,*

*Le Sculpteur a marqué ces longs traits de lumière ,*

*Ces rayons dont l'éclat dans les airs s'épanchant*

*Peint d'un si riche émail les portes du Couchant.*

*On voit aux deux côtes le peuple d'Amatonte*

*Préparer le chemin sur les Dauphins qu'il monte.*

*Chaque Amour à l'envi semble se réjouir.*

*De l'approche du Dieu dont Thetis va joür.*

*Des troupes de Zephirs dans les airs se promènent ;*

*Les Tritons empressés sur les flots vont & viennent.*

*Le dedans de la Grotte est tel que les regards Incertains de leur choix courent de toutes parts.*

*Tant d'ornemens divers , tous capables de plaire ,*

*Font accorder le prix tantôt au Statuaire,*

*Et tantôt à celui dont l'art industrieux*

*Des trésors d'Amphitrite a revêtu ces lieux.*

*La voute & le pavé sont d'un rare assem-  
blage ,  
Ces cailloux que la mer pousse sur son ri-  
vage ,  
Ou qu'enferme en son sein le terrestre éle-  
ment ,  
Differens en couleur font maint comparti-  
ment.  
Au haut de six pilliers d'une égale structu-  
re ,  
Six masques de rocaille, à crottesque figure,  
Songes de l'art, Demons bizarrement forgez  
Au dessus d'une niche en face sont rangez,  
De mille raretez la niche est toute pleine.  
Un Triton d'un côté, de l'autre une Sirene,  
Ont chacun une conque en leurs mains de  
rocher.  
Leur soufle pousse un jet qui va loin s'é-  
pancher.  
Au haut de chaque niche un bassin répand  
l'onde :  
Le Masque la vomit de sa gorge profonde.  
Elle retombe en nappe, & compose un tissu  
Qu'un autre bassin rend si-tôt qu'il l'a reçu.  
Le bruit , l'éclat de l'eau , sa blancheur  
transparente ,  
D'un voile de cristal alors peu différente ,  
Font goûter un plaisir de cent plaisirs mêlé.  
Quand l'eau cesse, & qu'on void son cristal  
éconlé ,*

*Le nacre & le corail en réparent l'absence :  
Morceaux pétrifiés, coquillage, croissance,  
Caprices infinis du hazard & des eaux ,  
Reparoissent aux yeux plus brillans &  
plus beaux.*

*Dans le fond de la Grotte une arcade est  
remplie*

*De marbres à qui l'art a donné de la vie.  
Le Dieu de ces rochers sur une urne panché  
Goûte un morne repos en son antre couché.  
L'urne verse un torrent ; tout l'antre s'en  
abreuve.*

*L'eau retombe en glacie , & fait un large  
fleuve.*

*J'ay pû jusqu'à présent exprimer quelques  
traits*

*De ceux que l'on admire en ce moite Palais.  
Le reste est au dessus de mon foible genie :  
Toi qui luy peux donner une force infinie ,  
Dieu des vers & du jour , Phœbus inspi-  
re-moy :*

*Aussi bien desormais faut-il parler de toy.*

*Quand le Soleil est las , & qu'il a fait sa  
tâche ,*

*Il descend chez Thetis , & prend quelque  
relâche.*

*C'est ainsi que Loüis s'en va se délasser  
D'un soin que tous les jours il faut recom-  
mencer.*

*Si j'étois plus sçavant en l'art de bien écrire,*



*Je peindrois ce Monarque étendant son  
Empire.*

*Illanceroit la foudre; on verroit à ses piez  
Des peuples abatus, d'autres humiliez.*

*Je laisse ces sujets aux maîtres du Parnasse:  
Et pendant que Loëis, peint en Dieu de la  
Trace,*

*Fera bruire en leurs vers tout le sacré va-  
lon,*

*Je le célébreray sous le nom d'Apollon.*

*Ce Dieu se reposant sous ces voutes humi-  
des,*

*Est assis au milieu d'un chœur de Néréides.*

*Toutes sont des Vénus de qui l'air gracieux  
N'entre point dans son cœur, & s'arrête  
à ses yeux.*

*Il n'aime que Thetis, & Thetis les surpasse.*

*Chacune en le servant fait office de Grace.*

*Doris verse de l'eau sur la main qu'il luy  
rend.*

*Chloë dans un bassin reçoit l'eau qu'il ré-  
pand.*

*A luy laver les pieds Melicerte s'applique.*

*Delphire entre ses bras tient un vase à l'an-  
tique.*

*Climene auprès du Dieu pousse en vain  
des soupirs :*

*Hélas, c'est un tribut qu'elle envoie aux  
Zephirs.*

*Elle rongit parfois, parfois baïste la veuë.*

A vj

(Rougit, autant que peut rougir une statue,  
Ce sont des mouvemens qu'au défaut de  
Sculpteur

Je veux faire passer dans l'esprit du Le-  
cteur.)

Parmy tant de beautez Apollon est sans  
flâme.

Celle qu'il s'en va voir seule occupe son  
ame.

Il songe au doux moment où libre & sans  
témoins

Il reverra l'objet qui dissipe ses soins.

O qui pourroit décrire en langue du Par-  
nasse

La Majesté du Dieu, son port si plein de  
grace,

Cet air que l'on n'a point chez nous autres  
mortels,

Et pour qui l'âge d'or inventa les Autels!  
Les coursiers de Phœbus, aux flambantes  
narines,

Respirent l'Ambroisie en des Grotes voi-  
sines.

Les Tritons en ont soin : l'ouvrage est si  
parfait

Qu'ils semblent chanceler du chemin qu'ils  
ont fait.

Aux deux bords de la Grotte & dans  
deux enfonçures

Le Sculpteur a placé deux charmantes fi-  
gures.

*L'une est le jeune Acis aussi beau que le jour.*

*Les accords de sa flûte inspirent de l'amour.*

*Debout contre le roc, une jambe croisée,*

*Il semble par ses sons attirer Galatée :*

*Par ses sons, & peut-être aussi par sa beauté.*

*Le long de ces lambris un doux charme est porté.*

*Les oyseaux envieux d'une telle harmonie*

*Epuisent ce qu'ils ont & d'art & de génie.*

*Philomèle à son tour veut s'entendre louer :*

*Et chance par ressorts que l'onde fait joûer.*

*Echo même répond ; Echo toujours hôteesse*

*D'une voute ou d'un roc témoin de sa tristesse.*

*L'onde tient sa partie : il se forme un concert*

*Où Philomèle, l'eau, la flûte, enfin tout sert.*

*Deux lustres de rocher de ces voutes descendent.*

*En liquide cristal leurs branches se répandent.*

*L'onde sert de flambeaux ; usage tout nouveau.*

*L'art en mille façons a su prodiguer l'eau.*

*D'une table de jaspe un jet part en fusée ;*

*Tuis en perles retombe, en vapeur, en rosée.*

*L'effort impétueux dont il va s'élevant*

*Fait frapper le lambris au cristal jalisant.  
Telle & moins violente est la bale enflammée.  
L'onde malgré son poids dans le plomb  
renfermée*

*Sort avec un fracas qui marque son dépit,  
Et plaît aux écoutans plus il les étourdit.  
Mille jets, dont la pluie à l'entour se par-  
tage,*

*Mouillent également l'imprudent & le sage.  
Craindre ou ne craindre pas à chacun est  
égal :*

*Chacun se trouve en bute au liquide cristal.  
Plus les jets sont confus, plus leur beauté  
se montre.*

*L'eau se croise, se joint, s'écarte, se rencontre,  
Se rompt, se précipite à travers les rochers,  
Et fait comme alambiqs distiller leurs  
planchers.*

*Niches, enfoncemens, rien ne sert de refuge.  
Ma Muse est impuissante à peindre ce de-  
lugé,*

*Quand d'une voix de fer je frapperois les  
Cieux*

*Je ne pourrois nombrer les charmes de ces  
lieux.*

Les quatre amis ne voulurent point  
être mouillez. Ils prièrent celui qui  
leur faisoit voir la Grote de réserver ce  
plaisir pour le Bourgeois ou pour l'Al-

leman , & de les placer en quelque coin où ils fussent à couvert de l'eau. Ils furent traitez comme ils souhai-toient. Quand leur Conducteur les eut quittez , ils s'affirent à l'entour de Poliphile qui prit son cahier ; & ayant touffé pour se nettoyer la voix , il com-mença par ces Vers.

**L** E Dieu qu'on nomme *Amour* n'est pas  
*exempt d'aimer,*  
*A son flambeau quelquefois il se brûle :*  
*Et si ses traits ont eu la force d'entamer*  
*Les cœurs de Pluton & d'Hercule ,*  
*Il n'est pas inconvenient*  
*Qu'étant aveugle , étourdi , temeraire ,*  
*Il se blesse en les maniant ;*  
*J'en'y vois rien qui ne se puisse faire :*  
*Témoin Psiché dont je vous veux conter*  
*La gloire & les malheurs chantez par*  
*Apulée.*  
*Cela vaut bien la peine d'éconter.*  
*L'avanture en est signalée.*

Poliphile touffa encore une fois après cet Exorde : puis chacun s'étant préparé de nouveau pour luy donner plus d'attention , il commença ainsi son histoire.

Lors que les Villes de la Grece é-

toient encore soumises à des Roys, il y en eut un qui regnant avec beaucoup de bonheur se vit non-seulement aimé de tout son peuple, mais aussi recherché de tous ses voisins. C'étoit à qui gagneroit son amitié ; c'étoit à qui vivroit avec luy dans une parfaite correspondance ; & cela, parce qu'il avoit trois filles à marier. Toutes trois étoient plus considérables par leurs attraits que par les Etats de leur Pere. Les deux aînées eussent pû passer pour les plus belles filles du monde, si elles n'eussent point eu de cadette: mais veritablement cette cadette leur nuisoit fort. Elles n'avoient que ce défaut-là, défaut qui étoit grand à n'en point mentir ; car Psiché ( c'est ainsi que leur jeune sœur s'appelloit ) Psiché, dis-je, possédoit tous les appas que l'imagination se peut figurer, & ceux où l'imagination même ne peut atteindre. Je ne m'amuserai point à chercher des comparaisons jusques dans les Astres pour vous la représenter assez dignement : C'étoit quelque chose au dessus de tout cela, & qui ne se sçauroit exprimer par les lys, les roses, l'yvoire, ni le corail. Elle étoit telle enfin que le meilleur Poëte auroit de la peine à en faire une pareille. En cet état il ne se

faut pas étonner si la Reine de Cythere en devint jalouse. Cette Déesse apprehendoit, & non sans raison, qu'il ne luy fallût renoncer à l'Empire de la beauté, & que Pſiché ne la détronât. Car comme on est toujours amoureux des choses nouvelles, chacun couroit à cette nouvelle Venus. Cytherée se voyoit reduite aux seules Isles de son domaine : encore une bonne partie des Amours, anciens habitans de ces Isles bienheureuses, la quittoient-ils, pour se mettre au service de sa rivale. L'herbe croissoit dans ses Temples qu'elle avoit vûs n'a-guere si frequentez : plus d'offrandes, plus de devots, plus de pelerinages pour l'honorer. Enfin la chose passa si avant qu'elle en fit ses plaintes à son fils, & luy representa que le desordre iroit jusqu'à luy.

*Mon fils, dit-elle, en luy baisant les yeux,  
La fille d'un mortel en veut à ma puissance.*

*Elle a juré de me chasser des lieux*

*Où l'on me rend obéissance :*

*Et qui sçait si son insolence*

*N'ira pas jusqu'au point de me vouloir ôter  
Le rang que dans les Cieux jepenſe mériter?*

*Paphos n'est plus pour moi qu'un séjour  
importun :*

*Des Graces & des Ris la troupe m'abandonne :*

*Tous les Amours , sans en excepter un ,  
S'en vont servir cette personne.*

*Si Psiché veut nôtre couronne ,  
Il faut la luy donner ; elle seule aussi bien  
Fait en Grece à present vôtre office & le  
mien.*

*L'un de ces jours je luy vois pour époux  
Le plus beau , le mieux fait de tout l'hu-  
main lignage ;*

*Sans le tenir de vos traits ni de vous ;  
Sans vous en rendre aucun hommage.*

*Il naîtra de leur mariage  
Un autre Cupidon qui d'un de ses regards  
Fera plus mille fois que vous avec vos  
dards.*

*Prenez-y garde ; il vous y faut songer ,  
Rendez-la malheureuse , & que cette cadette*

*Malgré les siens épouse un étranger*

*Qui ne sçache où trouver retraite ;*

*Qui soit laid , & qui la maltraite ,*

*La fasse consumer en regrets superflus ,*

*Tant que ni vous ni moy nous ne la crai-  
gnions plus.*

*Ces extremittez où s'emporta la  
Déesse , marquent merveilleusement*



bien le naturel & l'esprit des femmes : rarement se pardonnent-elles l'avantage de la beauté:& je dirai en passant que l'offense la plus irremissible parmi ce sexe , c'est quand l'une d'elles en défait une autre en pleine assemblée ; cela se vange ordinairement comme les assassins & les trahisons. Pour revenir à Venus , son fils luy promit qu'il la vengerait. Sur cette assurance elle s'en alla à Cythere en équipage de triomphante. Au lieu de passer par les airs , & de se servir de son char & de ses pigeons, elle entra dans une conque de Nacre attelée de deux Dauphins. La Cour de Neptune l'accompagna. Cecy est proprement matiere de Poësie : il ne feroit guere bien à la Prose de décrire une cavalcade de Dieux marins : d'ailleurs je ne pense pas qu'on pût exprimer avec le langage ordinaire ce que la Déesse parut alors.

*C'est pourquoy nous dirons en langage rimé,  
Que l'Empire flotant en demeura charmé.  
Cent Tritons la suivant jusqu'au port de  
Cythere*

*Par leurs divers emplois s'efforcent de luy  
plaire.*

*L'un nage à l'entour d'elle ; & l'autre au  
fond des eaux*

*Luy cherche du corail, & des tresors nouveaux :*

*L'un luy tient un miroir fait de cristal de roche ;*

*Aux rayons du Soleil l'autre en défend l'approche.*

*Palemon qui la guide , évite les rochers :*

*Glaucque de son cornet fait retentir les Mers :*

*Thetis luy fait oïr un concert de Sirenes :*

*Tous les vents attentifs retiennent leurs haleines :*

*Le seul Zephire est libre , & d'un soufle amoureux*

*Il carresse Venuu , se joue à ses cheveux ;*

*Contre ses vêtemens par fois il se courrouce.*

*L'onde pour la toucher à longs flots s'entrepousse ;*

*Et d'une égale ardeur chaque flot à son tour*

*S'en vient baiser les pieds de la Mere d'Amour.*

Cela devoit être beau , dit Gelaste ; mais j'aimerois mieux avoir vû votre Déesse au milieu d'un bois , habillée comme elle étoit , quand elle plaïda sa cause devant un berger. Chacun sourit de ce qu'avoit dit Gelaste ; puis Poliphile continua en ces termes : A peine Venus eut fait un mois de séjour à Cythere , qu'elle sçut que les sœurs de son enne-

mie étoient mariées ; que leurs maris qui étoient deux Rois leurs voisins les traitoient avec beaucoup de douceur & de témoignages d'affection ; enfin qu'elles avoient sujet de se croire heureuses. Quant à leur cadette , il ne luy étoit resté pas un seul Amant , elle qui en avoit eu une telle foule que l'on en sçavoit à peine le nombre. Ils s'étoient retirez comme par miracle ; soit que ce fût le vouloir des Dieux , soit par une vengeance particuliere de Cupidon. On avoit encore de la veneration , du respect, de l'admiration pour elle, si vous voulez ; mais on n'avoit plus de ce qu'on appelle Amour : Cependant c'est la véritable pierre de touche à quoy l'on juge ordinairement des charmes de ce beau sexe. Cette solitude de soupirans près d'une personne du merite de Psiché fut regardée comme un prodige, & fit craindre aux peuples de la Grece, qu'il ne leur arrivât quelque chose de fort sinistre. En effet il y avoit dequoy s'étonner : de tout temps l'Empire de Cupidon aussi-bien que celuy des Flots a été sujet à des changemens ; mais jamais il n'en étoit arrivé de semblable ; au moins n'y en avoit il point d'exemples dans ces pais. Si Psiché n'eût été que belle, on ne

l'eût pas trouvé si étrange; mais comme j'ay dit, outre la beauté qu'elle possédoit en un souverain degré de perfection, il ne luy manquoit aucune des graces nécessaires pour se faire aimer : on luy voyoit un million d'Amours & pas un Amant. Après que chacun eut bien raisonné sur ce miracle, Venus déclara qu'elle en étoit cause; qu'elle s'étoit ainsi vengée par le moyen de son fils; que les Parens de Psiché n'avoient qu'à se préparer à d'autres malheurs, parce que son indignation dureroit autant que la vie ou du moins autant que la beauté de leur fille; qu'ils auroient beau s'humilier devant ses Autels, & que les sacrifices qu'ils luy feroient seroient inutiles, à moins que de luy sacrifier Psiché même. C'est ce qu'on n'étoit pas résolu de faire : loin de cela quelques personnes dirent à la Belle que la jalousie de Venus luy étoit un témoignage bien glorieux, & que ce n'étoit pas être trop malheureuse que de donner de l'envie à une Déesse, & à une Déesse telle que celle-là. Psiché eût voulu que ces fleurettes luy eussent été dites par un Amant. Bien que sa fierté l'empêchât de témoigner aucun déplaisir, elle ne laissoit pas de verser des pleurs en secret. Qu'ay-je fait

au fils de Venus , disoit-elle souvent en soy-même ? & que luy ont fait mes sœurs qui sont si contentes ? Elles ont eu des Amans de reste ; moy qui croyois être la plus aimable , je n'en ay plus. De quoy me sert ma beauté ? Les Dieux en me la donnant ne m'ont pas fait un si grand présent que l'on s'imagine : je leur en rends la meilleure part : qu'ils me laissent au moins un Amant : il n'y a fille si misérable qui n'en ait un : la seule Psiché ne sçauroit rendre personne heureux : les cœurs que le hazard luy a donnez , son peu de merite les luy fait perdre : comment me puis-je montrer après cet affront ? Va Psiché , va te cacher au fond de quelque desert ; les Dieux ne t'ont pas faite pour être vûë , puisqu'ils ne t'ont pas faite pour être aimée. Tandis qu'elle se plaignoit ainsi , ses parens ne s'affligeoient pas moins de leur part , & ne pouvant se résoudre à la laisser sans mary , ils furent contrainsts de recourir à l'Oracle. Voicy la réponse qui leur fut faite , avec la glose que les Prêtres y ajoutèrent.

*L'époux que les Destins gardent à vôtre  
fille  
Est un monstre cruel qui déchire les cœurs,*

*Qui trouble maint Etat , détruit mainte  
famille ,  
Se nourrit de soupirs , se baigne dans les  
pleurs.*

*Al'Univers entier il declare la guerre ,  
Courant de bout en bout un flambeau  
dans la main :  
On le craint dans les Cieux , on le craint  
sur la Terre ,  
Le Stix n'a pû borner son pouvoir souve-  
verain.*

*C'est un empoisonneur , c'est un incendiaire ,  
Un Tyran qui de fers charge jeunes &  
vieux.*

*Qu'on luy livre Psiché : qu'elle tâche à luy  
plaire :  
Tel est l'arrêt du Sort , de l'Amour , &  
des Dieux.*

*Menez-la sur un Roc , au haut d'une  
montagne ,  
En des lieux où l'attend le Monstre son  
époux.*

*Qu'une pompe funebre en ces lieux l'ac-  
compagne ,  
Car elle doit mourir pour ses sœurs &  
pour vous.*

*Je laisse à juger l'étonnement & l'af-  
fiction*

fiction que cette réponse causa. Livrer Pliché aux desirs d'un monstre! Y avoit-il de la justice à cela? Aussi les parens de la Belle douterent long-tems s'ils obéiroient. D'ailleurs le lieu où il la falloit conduire n'avoit point été spécifié par l'Oracle. De quel mont les Dieux vouloient-ils parler? Etoit-il voisin de la Grece ou de la Scythie? Etoit-il situé sous l'Ourse ou dans les climats brûlans de l'Afrique? (Car on dit que dans cette terre il y a de toutes sortes de monstres.) Le moyen de se résoudre à laisser une beauté delicate sur un rocher, entre des montagnes & des precipices, à la mercy de tout ce qu'il y a de plus épouvantable dans la nature? Enfin comment rencontrer cet endroit fatal? C'est ainsi que les bonnes gens cherchoient des raisons pour garder leur fille; mais elle-même leur representa la necessité de suivre l'Oracle. Je dois mourir, dit-elle à son pere, & il n'est pas iuste qu'une simple mortelle comme je suis, entre en parallele avec la mere de Cupidon. Que gagneriez-vous à luy resister? Vôtre desobéissance nous attireroit une peine encore plus grande. Quelle que puisse être mon aventure, j'aurai lieu de me consoler quand je ne vous serai plus un sujet

B

de larmes. Défaites-vous de cette Psiché sans que votre vieillesse seroit heureuse: souffrez que le Ciel punisse une ingratitude pour qui vous n'avez eu que trop de tendresse, & qui vous recompense si mal des inquietudes & des soins que son enfance vous a donnez. Tandis que Psiché parloit à son pere de cette sorte, le vieillard la regardoit en pleurant, & ne luy répondoit que par des soupirs. Mais ce n'étoit rien en comparaison du desespoir où étoit la mere. Quelquefois elle couroit par les Temples toute échevelée: d'autrefois elle s'emportoit en blasphèmes contre Venus; puis tenant sa fille embrassée protestoit de mourir plutôt que de souffrir qu'on la luy ôtât pour l'abandonner à un Monstre. Il fallut pourtant obéir: en ce tems-là les Oracles étoient maîtres de toutes choses: on couroit au devant de son malheur propre, de crainte qu'ils ne fussent trouvez menteurs, tant la superstition avoit de pouvoir sur les premiers hommes. La difficulté n'étoit donc plus que de sçavoir sur quelle montagne il falloit conduire Psiché. L'infortunée fille éclaircit encore ce doute. Qu'on me mette, dit-elle, sur un chariot, sans cocher, ni guide, & qu'on laisse aller les che-



vaux à leur fantaisie ; le sort les guidera infailliblement au lieu ordonné. Je ne vèux pas dire que cette Belle trouvant à tout des expediens fût de l'humeur de beaucoup de filles qui aiment mieux avoir un méchant mari que de n'en point avoir du tout. Il y a de l'apparence que le desespoir plutôt qu'autre chose luy faisoit chercher ces facilités. Quoy que ce soit , on se resoud à partir. On fait dresser un appareil de pompe funebre pour satisfaire à chaque point de l'Oracle. On part enfin ; & Pſiché se met en chemin sous la conduite de ses parens. La voila sur un char d'ébene , une urne auprès d'elle , la tête panchée sur sa mere, son pere marchant à côté du char, & faisant autant de soupirs qu'il faisoit de pas : force gens à la suite vêtus de deüil ; force ministres de funerailles ; force sacrificateurs portans de longs vases & de longs cornets dont ils entonnoient des sons fort lugubres. Les peuples voisins étonnez de la nouveauté d'un tel appareil, ne sçavoient que conjecturer. Ceux chez qui le convoi passoit l'accompagnoient par honneur jusqu'aux limites de leur territoire, chantant des hymnes à la louange de Pſiché leur jeune Déesse , & jonchant des roses

tout le chemin, bien que les maîtres des ceremonies leur criaient que c'étoit offenser Venus : mais quoy, les bonnes gens ne pouvoient retenir leur zele. Après une traite de plusieurs jours, lorsque l'on commençoit à douter de la verité de l'Oracle, on fut étonné, qu'en côtoyant une montagne fort élevée, les chevaux, bien qu'ils fussent frais & nouveau repus, s'arrêtèrent court, & quoy qu'on pût faire, ils ne voulurent point passer outre. Ce fut là que se renouvelèrent les cris; car on jugea bien que c'étoit le mont qu'entendoit l'Oracle. Psiché descendit du char, & s'étant mise entre l'un & l'autre de ses parens suivie de la troupe, elle passa par dedans un bois assez agreable, mais qui n'étoit pas de longue étendue. A peine eurent-ils fait quelque mille pas, toujours en montant, qu'ils se trouverent entre des rochers habitez par des dragons de toutes especes. A ces hôtes près, le lieu se pouvoit bien dire une solitude, & la plus effroyable qu'on pût trouver. Pas un seul arbre, pas un brin d'herbe, point d'autre couvert que ces rocs, dont quelques-uns avoient des pointes qui avançoient en forme de voute, & qui ne tenant presque à rien, faisoient apprehender

à nos voyageurs, qu'elles ne tombassent sur eux : d'autres se trouvoient creusés en beaucoup d'endroits par la chute des torrens ; ceux-cy servoient de retraite aux Hydres, animal fort familier en cette entrée. Chacun demeura si surpris d'horreur, que sans la nécessité d'obéir au Sort, on s'en fût retourné tout court. Il falut donc gagner le sommet malgré qu'on en eût. Plus on alloit en avant, plus le chemin étoit escarpé. Enfin après beaucoup de détours on se trouva au pied d'un rocher d'énorme grandeur, lequel étoit au faite de la montagne, & où l'on jugea qu'il falloit laisser l'infortunée fille. De représenter à quel point l'affliction se trouva montée, c'est ce qui surpasse mes forces.

*L'Eloquence elle-même impuissante à le dire,*

*Confesse que cecy n'est point de son Empire.*

*C'est au silence seul d'exprimer les adieux*

*Des parens de la Belle au partir de ces lieux.*

*Je ne décrirai point, ni leur douleur amere,*

*Ni les pleurs de Psiché, ni les cris de sa mere,*

*Qui du fond des rochers renvoyez dans les airs,*

*Firent de bout en bout retentir ces deserts.*

B iij

*Elle plaint de son sang la cruelle aventure,  
 Implore le Soleil, les Astres, la Nature ;  
 Croit fléchir par ses cris les Auteurs du  
 destin :*

*Il luy faut arracher sa fille de son sein.*

*Après mille sanglots enfin l'on les separe.*

*Le Soleil las de voir ce spectacle barbare*

*Precipite sa course, & passant sous les eaux*

*Va porter la clarié chez des peuples non-  
 veaux.*

*L'horreur de ces deserts s'accroît par son  
 absence :*

*La nuit vient sur un char conduit par le  
 silence :*

*Il amene avec luy la crainte en l'Univers.*

La part qu'en eut Psiché ne fut pas des moindres. Representez-vous une fille qu'on a laissée seule en des deserts effroyables, & pendant la nuit. Il n'y a point de conte d'apparitions & d'esprits qui ne luy revienne dans la memoire. A peine ose-t-elle ouvrir la bouche afin de se plaindre. En cet état, & mourant presque d'apprehension, elle se sentit enlever dans l'air. D'abord elle se tint pour perduë, & crut qu'un Demon l'alloit emporter en des lieux d'où jamais on ne la verroit revenir. Cependant c'étoit le Zephire, qui incontinent

la tira de peine , & luy dit l'ordre qu'il avoit de l'enlever de la sorte , & de la mener à cet époux dont parloit l'Oracle , & au service duquel il étoit. Psiché se laissa flater à ce que luy dit le Zephyre ; car c'est un Dieu des plus agreables. Ce ministre aussi fidelle que diligent des volontez de son maître, la porta au haut du rocher. Après qu'il luy eut fait traverser les airs avec un plaisir qu'elle auroit mieux goûté dans un autre tems , elle se trouva dans la cour d'un Palais superbe. Nôtre Heroïne qui commençoit à s'accôûtumer aux aventures extraordinaires , eut bien l'assurance de contempler ce Palais à la clarté des flambeaux qui l'environnoient : toutes les fenêtrés en étoient bordées : le Firmament qui est la demeure des Dieux ne parut jamais si bien éclairé. Tandis que Psiché considéroit ces merveilles , une troupe de Nymphes la vint recevoir jusques par delà le perron ; & après une inclination tres-profonde , la plus apparente luy fit une espece de compliment , à quoy la Belle ne s'étoit nullement attenduë. Elle s'en tira pourtant assez bien. La premiere chose fut de s'enquerir du nom de celuy à qui appartenoient des lieux si charmans , & il

est à croire qu'elle demanda de le voir, on ne luy répondit là-dessus que confusément : puis ces Nymphes la conduisirent en un vestibule, d'où l'on pouvoit découvrir d'un côté les cours, & de l'autre côté les jardins. Psiché le trouva proportionné à la richesse de l'édifice. De ce vestibule on la fit passer en des salles que la magnificence elle-même avoit pris la peine d'orner, & dont la dernière encherissoit toujours sur la précédente. Enfin cette Belle entra dans un cabinet où on luy avoit préparé un bain. Aussi-tôt ces Nymphes se mirent en devoir de la deshabiller & de la servir. Elle fit d'abord quelque résistance, & puis leur abandonna toute sa personne. Au sortir du bain on la revêtit d'habits nuptiaux : je laisse à penser quels ils pouvoient être, & si l'on y avoit épargné les diamans & les pierreries : il est vray que c'étoit ouvrage de Fée, lequel d'ordinaire ne coute rien. Ce ne fut pas une petite joye pour Psiché de se voir si brave, & de se regarder dans les miroirs dont le cabinet étoit plein. Cependant on avoit mis le couvert dans la salle la plus prochaine. Il y fut servi de l'Ambrosie en toutes les sortes. Quant au Nectar les Amours en furent

les échançons. Psiché mangea peu. Après le repas une musique de luths & de voix le fit entendre à l'un des coins du platfonds , sans qu'on vît ni chantres , ni instrumens ; musique aussi douce & aussi charmante que si Orphée & Amphion en eussent été les conducteurs. Parmi les Airs qui furent chantez il y en eut un qui plût particulièrement à Psiché. Je vais vous en dire les paroles, que j'ay mises en nôtre langue au mieux que j'ay pû.

*Tout l'Univers obéit à l'Amour ;  
Belle Psiché soumettez luy vôtre ame.  
Les autres Dieux à ce Dieu font la cour,  
Et leur pouvoir est moins doux que sa  
flâme.  
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien :  
Aimez , aimez , tout le reste n'est rien.*

*Sans cet amour tant d'objets ravißans,  
Lambris dorez, bois, jardins , & fon-  
taines ,  
N'ont point d'appas qui ne soient lan-  
guissans ,  
Et leurs plaisirs sont moins doux que  
ses peines.  
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien :  
Aimez , aimez , tout le reste n'est rien.*

Dés que la musique eut cessé, on dit à Psiché qu'il étoit tems de se reposer. Il luy prit alors une petite inquietude accompagnée de crainte, & telle que les filles l'ont d'ordinaire le jour de leurs nôces sans sçavoir pourquoy. La Belle fit toutefois ce que l'on voulut. On la met au lit, & on se retire. Un moment après, celui qui en devoit être le possesseur arriva, & s'approcha d'elle. On n'a jamais sçû ce qu'ils se dirent, ni même d'autres circonstances bien plus importantes que celles-là : seulement a-t-on remarqué que le lendemain les Nymphes rioient entre elles, & que Psiché rougissoit en les voyant rire. La Belle ne s'en mit pas fort en peine, & n'en parut pas plus triste qu'à l'ordinaire. Pour revenir à la première nuit de ses nôces, la seule chose qui l'embarassoit, étoit que son mari l'avoit quittée devant qu'il fût jour, & luy avoit dit que pour beaucoup de raisons il ne vouloit pas être connu d'elle, & qu'il la prioit de renoncer à la curiosité de le voir. Ce fut ce qui luy en donna davantage. Quelles peuvent être ces raisons? disoit en soy-même la jeune épouse, & pourquoy se cache-t-il avec tant de soin? Assûrément l'Oracle nous a dit vray,



quand il nous l'a peint comme quelque chose de fort terrible: si est-ce qu'au toucher & au son de voix il ne m'a semblé nullement que ce fût un monstre; toutefois les Dieux ne sont pas menteurs, il faut que mon mari ait quelque défaut remarquable: si cela étoit je serois bien malheureuse. Ces reflexions tempèrent pour quelques momens la joye de Psiché. Enfin elle trouva à propos de n'y plus penser, & de ne point corrompre elle-même les douceurs de son mariage. Dès que son époux l'eut quittée, elle tira les rideaux. A peine le jour commençoit à poindre. En l'attendant nôtre Heroïne se mit à rêver à ses aventures, particulièrement à celles de cette nuit. Ce n'étoient pas veritablement les plus étranges qu'elle eût couruës; mais elle en revenoit toujours à ce mari qui ne vouloit point être vû. Psiché s'enfonça si avant en ces rêveries, qu'elle en oublia ses ennuis passés, les frayeurs du jour precedent, les adieux de ses parens, & les parens mêmes, & là dessus elle s'endormit. Aussi-tôt le songe luy représente son mari sous la forme d'un jeune homme de quinze à seize ans, beau comme l'amour, & qui avoit toute l'apparence d'un Dieu. Transportée de joye, la Belle l'em-

brasse; il veut s'échaper, elle crie; mais personne n'accourt au bruit. Qui que vous soyez, dit-elle, & vous ne sçauriez être qu'un Dieu, je vous tiens, ô charmant époux, & je vous verrai tant qu'il me plaira. L'émotion l'ayant éveillée, il ne luy demanda que le souvenir d'une illusion si agreable, & au lieu d'un jeune mari la pauvre Psiché ne voyant en cette chambre que des dorures, ce qui n'étoit pas ce qu'elle cherchoit, ses inquietudes recommencerent. Le sommeil eut encore une fois pitié d'elle; il la replongea dans les charmes de ses pavots: & la Belle acheva ainsi la premiere nuit de ses nûces. Comme il étoit déjà tard, les Nymphes entrerent, & la trouverent encore toute endormie. Pas une ne luy en demanda la raison, ni comment elle avoit passé la nuit, mais bien, si elle se vouloit lever, & de quelle façon il luy plaisoit que l'on l'habillât. En disant cela on luy montre cent sortes d'habits, la plupart tres-riches. Elle choisit le plus simple, se leve, se fait habiller avec précipitation, & témoigne aux Nymphes une impatience de voir les raretez de ce beau séjour. On la mene donc en toutes les chambres: il n'y a point de cabinet ni d'arriere-cabinet qu'elle ne visite, & où

elle ne trouve un nouveau sujet d'admiration. Delà elle passe sur des balcons , & de ces balcons les Nymphes luy font remarquer l'architecture de l'édifice , autant qu'une fille est capable de la concevoir. Elle se souvient qu'elle n'a pas assez regardé de certaines tapisseries. Elle rentre donc comme une jeune personne qui voudroit tout voir à la fois , & qui ne sçait à quoy s'attacher. Les Nymphes avoient assez de peine à la suivre , l'avidité de ses yeux la faisant courir sans cesse de chambre en chambre, & considerer à la hâte les merveilles de ce Palais , ou par un enchantement Prophetique, ce qui n'étoit pas encore & ce qui ne devoit jamais être , se rencontroit.

*On fit ses murs d'un marbre aussi blanc que  
l'atbâtre.*

*Les dedans sont ornez d'un Porphyre luisant.  
Ces ordres dont les Grecs nous ont fait un  
present ,*

*Le Dorique sans fard , l'élégant Ionique ,  
Et le Corintien superbe & magnifique ,  
L'un sur l'autre placez élèvent jusqu'aux  
Cieux*

*Ce pompeux édifice où tout charme les yeux.  
Pour servir d'ornement à ses divers étages,*

*L'Architecte y posa les vivantes images  
De ces objets divins, Cleopasres, Phrinez ,  
Par qui sont les Heros en triomphe menez .  
Ces fameuses beautez dont la Grece se  
vante ,*

*Celles que le Parnasse en ses fables nous  
chante ,*

*Ou de qui nos Romans font de si beaux  
portraits ,*

*A l'envi sur le marbre étaloient leurs at-  
traits.*

*L'enchanteresse Armide, Heroïne du Tasse,  
A côté d'Angelique avoit trouvé sa place.*

*On y voyoit sur tout Helene au cœur léger  
Qui causa tant de maux pour un Prince  
berger.*

*Psiché dans le milieu voit aussi sa statue ,  
De ces Reines des cœurs pour Reine recon-  
nue.*

*La Belle à cet aspect s'applaudit en secret ;  
Et n'en peut détacher ses beaux yeux qu'à  
regret.*

*Mais on luy montre encor d'autres mar-  
ques de gloire :*

*La ses traits sont de marbre , ailleurs ils  
sont d'yvoire :*

*Les disciples d'Araethne à l'envi des pin-  
ceaux*

*En ont aussi formé de differens tableaux.  
Dans l'un on voit les Ris divertir cette Belle :*

*Dans l'autre les Amours dansent à l'en-  
tour d'elle :*

*Et sur cette autre toile Euphrasie & ses  
sœurs*

*Ornent ses blonds cheveux de guirlandes  
de fleurs.*

*Enfin , soit aux couleurs , ou bien dans la  
sculpture ,*

*Pfiché dans mille endroits rencontre sa fi-  
gure ;*

*Sans parler des miroirs & du cristal des  
eaux ,*

*Que ses traits imprimez font paroître plus  
beaux.*

Les endroits où la Belle s'arrêta le plus ce furent les galeries. Là les raretez , les tableaux , les bustes, non de la main des Apelles & des Phidias , mais de la main même des Fées, qui ont été les maîtresses de ces grands hommes, composoient un amas d'objets qui ébloüissoit la vûe , & qui ne laissoit pas de luy plaire , de la charmer , de luy causer des ravissemens , des extases ; en sorte que Pfiché passant d'une extrémité en une autre , demeura long-tems immobile , & parut la plus belle statue de ces lieux. Des galeries elle repasse encore dans les chambres , afin d'en

considerer les richesses , les precieux meubles, les tapissieries de toutes les sortes, & d'autres ouvrages conduits par la fille de Jupiter: sur tout, on voyoit une grande varieté dans ces choses, & dans l'ordonnance de chaque chambre ; colonnes de Porphyre aux alcoves ( ne vous étonnez pas de ce mot d'alcove , c'est une invention moderne , je vous l'avouë , mais ne pouvoit-elle pas être dès lors en l'esprit des Fées? Et ne seroit-ce point de quelque description de ce Palais que les Espagnols , les Arabes , si vous voulez , l'auroient prise ? ) les chapiteaux de ces colonnes étoient d'airain de Corinthe pour la plûpart. Ajoutez à cela les balustres d'or. Quant aux lits , ou c'étoit broderie de perles , ou c'étoit un travail si beau que l'étoffe n'en devoit pas être considérée. Je n'oublierai pas, comme on peut penser , les cabinets, & les tables de pierreries; vases singuliers, & par leur matiere, & par l'artifice de leur graveure; enfin de quoy surpasser en prix l'Univers entier. Si j'entreprendois de décrire seulement la quatrième partie de ces merveilles , je me rendrois sans doute importun; car à la fin on s'ennuye de tout , & de belles choses comme du reste. Je me conten-

terai donc de parler d'une tapisserie relevée d'or , laquelle on fit remarquer principalement à Psiché, non tant pour l'ouvrage , quoi qu'il fût rare, que pour le sujet. La tenture étoit composée de six pieces.

*Dans la premiere on voyoit un Chaos,  
Masse confuse , & de qui l'assemblage  
Faisoit luter contre l'orgueil des flots  
Des Tourbillons d'une flâme volage.*

*Non loin de là dans un même monceau  
L'air gémissoit sous le poids de la terre:  
Ainsi le feu, l'air, la terre, avec l'eau ,  
Entretenoient une cruelle guerre.*

*Que fait l'Amour? volant de bout en bout  
Ce jeune enfant sans beaucoup de mystere  
En badinant vous débrouille le tout ,  
Mille fois mieux qu'un Sage n'eût sçû  
faire.*

*Dans la seconde un Cyclope amoureux,  
Pour plaire aux yeux d'une Nymphe  
jolie ,  
Se démêloit la barbe & les cheveux ;  
Ce qu'il n'avoit encor fait de sa vie.*

*En se moquant la Nymphe s'enfuyoit.*

*Amour l'atteint; & l'on voyoit la Belle,  
Qui dans un bois le Cyclope prioit  
Qu'il l'excusât d'avoir été rebelle.*

Dans la troisième, Cupidon paroïsoit assis sur un char tiré par des Tigres. Derrière ce char un petit Amour menoit en lesse quatre grands Dieux, Jupiter, Hercule, Mars & Pluton; tandis que d'autres enfans les chassoient, & les faisoient marcher à leur fantaisie. La quatrième & la cinquième représentoient en d'autres manières la puissance de Cupidon. Et dans la sixième ce Dieu, quoi qu'il eût sujet d'être fier des dépouilles de l'Univers, s'inclinoit devant une personne de taille parfaitement belle, & qui témoignoit à son air une très-grande jeunesse. C'est tout ce qu'on en pouvoit juger, car on ne luy voyoit point le visage; & elle avoit alors la tête tournée, comme si elle eût voulu se débarrasser d'un nombre infini d'Amours qui l'environnoient. L'ouvrier avoit peint le Dieu dans un grand respect; tandis que les Jeux & les Ris qu'il avoit amenez à sa suite se moquoient de luy en cachette, & se faisoient signe du doigt que leur maître étoit attrapé. Les bordures de cette tapisserie étoient toutes



pleines d'enfans qui se jouïoient avec des massûes, des foudres, & des Tridens; & l'on voyoit en beaucoup d'endroits pendre pour trophées force brassulets & autres ornemens de femmes. Parmi cette diversité d'objets rien ne plût tant à la Belle que de rencontrer par tout son portrait, ou bien sa statuë, ou quelque autre ouvrage de cette nature. Il sembloit que ce Palais fût un temple, & Pûché la Déesse à qui il étoit consacré. Mais de peur que le même objet se présentant si souvent à elle ne luy devînt ennuyeux, les Fées l'avoient diversifié, comme vous sçavez que leur imagination est féconde. Dans une chambre elle étoit représentée en Amazone, dans une autre en Nymphé, en bergère, en chasserelle, en Grecque, en Persane, en mille façons différentes & si agreable que cette Belle eut la curiosité de les éprouver, un jour l'une, un autre jour l'autre; plus par divertissement & par jeu que pour en tirer aucun avantage, sa beauté se soutenant assez d'elle-même. Cela se passoit toujours avec beaucoup de satisfaction de sa part, force loüanges de la part des Nymphes, un plaisir extrême de la part du monstre, c'est-à-dire, de son époux, qui avoit

mille moyens de la contempler sans qu'il se montrât. Psiché se fit donc Imperatrice , simple bergere , ce qu'il luy plût. Ce ne fut pas sans que les Nymphes luy dissent qu'elle étoit belle en toutes sortes d'habits , & sans qu'elle-même se le dît ~~aussi~~. Ah si mon mari me voyoit parée de la sorte ! s'écrioit-elle souvent étant seule. En ce moment-là son mari la voyoit peut-être de quelque endroit d'où il ne pouvoit être vu ; & outre le plaisir de la voir, il avoit celui d'apprendre ses plus secretes pensées, & de luy entendre faire un souhait où l'amour avoit pour le moins autant de part que la bonne opinion de soy-même. Enfin il ne se passa presque point de jour que Psiché ne changeât d'ajustement. Changer d'ajustement tous les jours ! s'écria Acante , je ne voudrois point d'autre Paradis pour nos Dames. On avoua qu'il avoit raison, & il n'y en eut pas un dans la compagnie qui ne souhaitât un pareil bonheur à quelque femme de sa connoissance. Cette reflexion étant faite , Poliphile reprit ainsi. Nôtre Heroïne passa presque tout ce premier jour à voir le logis : sur le soir elle s'alla promener dans les cours & dans les jardins , d'où elle considéra

quelque tems les diverses faces de l'édifice ; sa majesté, ses enrichissemens & ses graces ; la proportion, le bel ordre , & la correspondance de ses parties. Je vous en ferois la description , si j'étois plus sçavant dans l'Architecture que je ne suis. A ce défaut vous aurez recours au Palais d'Apollidon , ou bien à celui d'Armide ; ce m'est tout-un. Quant aux jardins , voyez ceux de Falerine ; ils vous pourront donner quelque idée des lieux que j'ay à décrire.

*Assemblez sans aller si loin  
Vaux , Liencourt , & leurs Nayades ;  
Y joignant en cas de besoin  
Ruël avecque ses cascades.  
Cela fait de tous les côtez  
Placez en ces lieux enchantez  
Force jets affrontans la nuë ,  
Des canaux à perre de vûë.  
Bordez-les d'Orangers, de Myrtes, de Jas-  
mins ,  
Qui soient aussi geants que les nôtres sont  
nains.  
Entassez-en des pepinieres :  
Plantez-en des forêts entieres ;  
Des forêts où chante en tout tems  
Philomele honneur des bocages ,  
De qui le regne en nos ombrages .*

*Naît & meurt avec le Printems.  
 Mêlez-y les sons éclatans  
 De tout ce que les bois ont d'agréables  
 Chantres.  
 Chassez de ces forêts les sinistres oyseaux ;  
 Que les fleurs bordent leurs ruisseaux :  
 Que l'Amour habite leurs antres.  
 N'y laissez entrer toutefois  
 Aucune hôtesse de ces bois  
 Qu'avec un paisible Zephire,  
 Et jamais avec un Satire.  
 Point de tels Amans dans ces lieux ;  
 Psiché s'en tiendrait offensée :  
 Ne les offrez point à ses yeux ,  
 Et moins encore à sa pensée.  
 Qu'en ce canton délicieux  
 Flore & Pomone à qui mieux  
 Fassent montre de leurs richesses ;  
 Et que ce couple de Déeses  
 Y renouvelle ses presens  
 Quatre fois au moins tous les ans.  
 Que tout y naisse sans culture,  
 Toûjours fraîcheur , toûjours verdure ,  
 Toûjours l'haleine & les soupirs  
 D'une brigade de Zephirs.*

Psiché ne se promenoit au commen-  
 cement que dans les jardins, n'osant se  
 fier aux bois ; bien qu'on l'assurât qu'-  
 elle n'y rencontreroit que les Dryades,

& pas un seul Faune. Avec le tems elle devint plus hardie. Un jour que la beauté d'un ruisseau l'avoit attirée , elle se laissa conduire insensiblement aux replis de l'onde. Après bien des tours elle parvint à sa source. C'étoit une Grote assez spacieuse , où dans un bassin taillé par les seules mains de la nature couloit le long d'un rocher une eau argentée, & qui par son bruit invitoit à un doux sommeil. Pſiché ne se put tenir d'entrer dans la Grotte. Comme elle en visitoit les recoins , la clarté qui alloit toujours en diminuant luy faillit enfin tout à coup. Il y avoit certainement dequoy avoir peur ; mais elle n'en eut pas le loisir. Une voix qui luy étoit familiere l'assura d'abord: c'étoit celle de son époux. Il s'approcha d'elle, la fit asseoir sur un siege couvert de mousse , se mit à ses pieds , & après luy avoir baisé la main , il luy dit en soupirant: Faut-il que je doive à la beauté d'un ruisseau une si agreable rencontre ? pourquoy n'est-ce pas à l'Amour ? Ah Pſiché , Pſiché , je vois bien que cette passion & vos jeunes ans n'ont encore guere de commerce ensemble. Si vous aimiez , vous cherchiez le silence & la solitude avec plus de soin

que vous ne les évitez maintenant. Vous cherchiez les autres sauvages , & auriez bien-tôt appris que de tous les lieux où on sacrifie au Dieu des Amans , ceux qui luy plaisent le plus ce sont ceux où on peut luy sacrifier en secret : mais vous n'aimez point. Que voulez-vous que j'aime, répondit Psiché ? Un mari, dit-il, que vous vous figurerez à vôtre mode , & à qui vous donnerez telle sorte de beauté qu'il vous plaira. Oüy , mais repartit la Belle , je ne me rencontrerai peut-être pas avec la nature : car il y a bien de la fantaisie en cela. J'ay oüy dire que non-seulement chaque Nation avoit son goût , mais chaque personne aussi. Une Amazone se proposeroit un mari dont les graces feroient trembler ; un mari ressemblant à Mars : moy je m'en proposerai un semblable à l'Amour. Une personne melancolique ne manqueroit pas de donner à ce mari un air sérieux : moy qui suis gaye , je luy en donnerai un enjoué. Enfin je croirai vous faire plaisir en vous attribuant une beauté delicate , & peut-être vous ferai-je tort. Quoy que c'en soit , dit le mari , vous n'avez pas attendu jusqu'à présent à vous forger une image de vôtre époux : je vous prie

prie de me dire quelle elle est. Vous avez dans mon esprit, poursuivit la Belle, une mine aussi douce que trompeuse; tous les traits fins; l'œil riant & fort éveillé; de l'embonpoint & de la jeunesse, on ne sçauroit se tromper à ces deux points-là: mais je ne sçai si vous êtes Ethiopien ou Grec: & quand je me suis fait une idée de vous la plus belle qu'il m'est possible, votre qualité de monstre vient tout gâter. C'est pourquoi le plus court & le meilleur, selon mon avis, c'est de permettre que je vous voye. Son mari luy serra la main, & luy dit avec beaucoup de douceur: C'est une chose qui ne se peut pour des raisons que je ne sçauois même vous dire. Je ne sçauois donc vous aimer, reprit-elle assez brusquement. Elle en eut regret, d'autant plus qu'elle avoit dit cela contre sa pensée. Mais quoi la faute étoit faite. En vain elle voulut la reparer par quelques caresses. Son mari avoit le cœur si serré qu'il fut un temps assez long sans pouvoir parler. Il rompit à la fin son silence par un soupir, que Psiché n'eut pas plutôt entendu qu'elle y répondit, bien qu'avec quelque sorte de défiance. Les paroles de l'Oracle luy revenoient en l'esprit. Le moyen de les ac-

C

corder avec cette douceur passionnée que son époux luy faisoit paroître ? Celui qui empoisonnoit , qui brûloit , qui faisoit les jeux des tortures , soupirer pour un simple mot ! cela sembloit tout-à-fait étrange à nôtre Heroïne : & à dire vrai tant de tendresse en un monstre étoit une chose assez nouvelle. Des soupirs il en vint aux pleurs , & des pleurs aux plaintes. Tout cela plût extrêmement à la Belle : mais comme il disoit des choses trop pitoyables , elle ne put souffrir qu'il continuât , & luy mit premierement la main sur la bouche , puis la bouche même , & par un baiser bien mieux qu'elle n'auroit fait avec toutes les paroles du monde elle l'assura que tout invisible & tout monstre qu'il vouloit être , elle ne laissoit pas de l'aimer. Ainsi se passa l'aventure de la Grotte. Il leur en arriva beaucoup de pareilles. Nôtre Heroïne ne perdit pas la memoire de ce que luy avoit dit son époux. Ses rêveries la menoient souvent jusqu'aux lieux les plus écartez de ce beau séjour , & faisoient si bien que la nuit la surprenoit devant qu'elle pût gagner le logis. Aussi-tôt son mari la venoit trouver sur un char environné de tenebres , & plaçant à côté de luy nôtre jeune épouse ,



ils se promenoient au bruit des fontaines. Je laisse à penser si les protestations, les sermens, les entretiens pleins de passion se renouvelloient ; & de fois à autres aussi les baisers, non point de mari à femme, il n'y a rien de si insipide, mais de maîtresse à amant, & pour ainsi dire de gens qui n'en seroient encore qu'à l'esperance. Quelque chose manquoit pourtant à la satisfaction de Psiché. Vous voyez bien que j'entends parler de la fantaisie de son mari, c'est-à-dire, de cette opiniâtreté à demeurer invisible. Toute la posterité s'en est étonnée. Pourquoi une resolution si extravagante ? Il se peut trouver des personnes laides qui affectent de se montrer ; la rencontre n'en est pas rare ; mais que ceux qui sont beaux se cachent, c'est un prodige dans la nature ; & peut-être n'y avoit-il que cela de monstrueux en la personne de nôtre époux. Après en avoir cherché la raison, voici ce que j'ay trouvé dans un manuscrit qui est venu depuis peu à ma connoissance. Nos Amans s'entretenoient à leur ordinaire ; & la jeune épouse qui ne songeoit qu'aux moyens de voir son mari, ne perdoit pas une seule occasion de luy en parler. De discours en autre ils vinrent

aux merveilles de ce jour. Après que la Belle eut fait une longue énumération des plaisirs qu'elle y rencontroit, disoit-elle, de tous côtez, il se trouva qu'à son compte le principal point y manquoit. Son mari ne voyoit que trop où elle avoit dessein d'en venir ; mais comme entre Amans les contestations sont quelquefois bonnes à plus d'une chose, il voulut qu'elle s'expliquât, & luy demanda ce que ce pouvoit être que ce point d'une si grande importance, vû qu'il avoit donné ordre aux Fées que rien ne manquât. Je n'ay que faire des Fées pour cela, repartit la Belle: voulez-vous me rendre tout-à-fait heureuse ? Je vous en enseignerai un moyen bien court. Il ne faut... Mais je vous l'ai dit tant de fois inutilement que je n'oserois plus vous le dire. Non, non, reprit le mari, n'apprehendez pas de m'être importune: je veux bien que vous me traitiez comme on fait les Dieux; ils prennent plaisir à se faire demander cent fois une même chose; qui vous a dit que je ne suis pas de leur nature? Nôtre Héroïne encouragée par ces paroles luy repartit: Puisque vous me le permettez, je vous dirai franchement que tous vos Palais, tous vos meubles, tous vos jar-

ains ne ſçauroient me recompenser d'un moment de vôtre preſence, & vous voulez que j'en ſois tout-à-fait privée : car je ne puis appeller preſence un bien où les yeux n'ont aucune part. Quoi je ne ſuis pas maintenant de corps auprès de vous, reprit le mari, & vous ne me touchez pas? Je vous touche, repartit-elle, & ſens bien que vous avez une bouche, un nez, des yeux, un viſage ; tout cela proportionné comme il faut, & ſelon que je m'imagine, assorti de traits qui n'ont pas leurs pareils au monde ; mais juſqu'à ce que j'en ſois aſſurée, cette preſence de corps dont vous me parlez eſt preſence d'eſprit pour moy. Preſence d'eſprit : repartit l'époux. Pſiché l'empêcha de continuer, & luy dit en l'interrompant : Apprenez-moy du moins les raiſons qui vous rendent ſi opiniâtre. Je ne vous les dirai pas toutes, reprit l'époux ; mais afin de vous contenter en quelque façon, examinez la choſe en vous-même, vous ſerez contrainte de m'avouer qu'il eſt à propos pour l'un & pour l'autre de demeurer en l'état où nous nous trouvons. Premièrement tenez-vous certaine que du moment que vous n'aurez plus rien à ſouhaiter vous vous ennuyerez ; & comment ne vous

ennuyeriez-vous pas ? les Dieux s'ennuyent bien : ils l'ont contrainsts de se faire de temps en temps des sujets de desirs & d'inquietude , tant il est vray que l'entiere satisfaction & le dégoût se tiennent la main. Pour ce qui me touche , je prens un plaisir extrême à vous voir en peine ; d'autant plus que vôtre imagination ne se forge gueres de monstres ( j'entends d'images de ma personne ) qui ne soient tres-agreables. Et pour vous dire une raison plus particuliere , vous ne doutez pas qu'il n'y ait quelque chose en moy de surnaturel. Necessairement je suis Dieu , ou je suis Demon , ou bien enchanteur. Si vous trouvez que je sois Démon vous me haïrez : & si je suis Dieu vous cesserez de m'aimer , ou du moins vous ne m'aimerez plus avec tant d'ardeur , car il s'en faut bien qu'on aime les Dieux aussi violemment que les hommes. Quant au troisiéme , il y a des enchanteurs agreables , je puis être de ceux-là, & possible suis-je tous les trois ensemble. Ainsi le meilleur pour vous est l'incertitude , & qu'après la possession vous ayez toujours dequoy desirer : c'est un secret dont on ne s'étoit pas encore avisé , demeurons-en là , si vous

m'en croyez : je sçai ce que c'est d'amour, & le dois sçavoir. Psiché se paya de ces raisons ; ou si elle ne s'en paya, elle fit semblant de s'en payer. Cependant elle inventoit mille jeux pour se divertir. Les parterres étoient dépouillés, l'herbe des prairies foulée. Ce n'étoient que danses & combats de Nymphes qui se séparoient souvent en deux troupes, & distinguées par des écharpes de fleurs, comme par des ordres de Chevalerie, se jettoient ensuite tout ce que Flore leur presentoit ; puis le parti victorieux dressoit un trophée & dansoit autour, couronné d'œillets & de roses. D'autres fois Psiché se divertissoit à entendre un défi de rossignols, ou à voir un combat naval de Cignes, des tournois & des joustes de poissons. Son plus grand plaisir étoit de présenter un appas à ces animaux ; & après les avoir pris de les rendre à leur élément. Les Nymphes suivoient en cela son exemple. Il y avoit tous les soirs gageure à qui en prendroit davantage. La plus heureuse en sa pêche obtenoit quelque faveur de nôtre Heroïne : la plus malheureuse étoit condamnée à quelque peine, comme de faire un bouquet ou une guirlande à chacune

de ses compagnes. Ces spectacles se terminoient par le coucher du Soleil.

*Il étoit témoin de la fête ,  
Paré d'un magnifique atour ;  
Et caché le reste du jour ,  
Sur le soir il montrait sa tête.*

Mais comment la montrait-il ? Environnée d'un diadème d'or & de pourpre , & avec toute la magnificence & la pompe qu'un Roi des Astres peut étaler. Le logis fournissoit pareillement ses plaisirs , qui n'étoient tantôt que de simples jeux , & tantôt des divertissemens plus solides. Psiché commençoit à ne plus agir en enfant. On luy racontoit les Amours des Dieux , & les changemens de forme qu'a causez cette passion source de bien & de mal. Le sçavoir des Fées avoit mis en tapisseries les malheurs de Troye , bien qu'ils ne fussent pas encore arrivez. Psiché se les faisoit expliquer. Mais voici un merveilleux effet de l'enchantement. Les hommes , comme vous sçavez , ignorent alors ce bel art que nous appelons Comedie : il n'étoit pas même encore dans son enfance : cependant on le fit voir à la Belle dans sa plus grande

perfection, & tel que Menandre & Sophocle nous l'ont laissé. Jugez si on y épargnoit les machines, les musiciens, les beaux habits, les Balets des anciens & les nôtres. Psiché ne se contenta pas de la Fable; il faut y joindre l'Histoire, & l'entretenir de diverses façons d'aimer qui sont en usage chez chaque peuple; quelles sont les beautés des Schites, quelles sont celles des Indiens, & tout ce qui est contenu sur ce point dans les archives de l'Univers, soit pour le passé, soit pour l'avenir, à l'exception de son aventure qu'on luy cacha, quelque prière qu'elle fit aux Nymphes de la luy apprendre. Enfin sans qu'elle bougeât de son Palais toutes les affaires qu'Amour a dans les quatre parties du monde luy passèrent devant les yeux. Que vous diray-je davantage? On luy enseigna jusqu'aux secrets de la Poésie. Cette corruptrice des cœurs acheva de gâter celui de nôtre Heroïne, & la fit tomber dans un mal que les Medecins appellent glaucomie, qui luy pervertit tous les sens, & la ravit comme à elle-même. Elle parloit étant seule.

*Ainsi qu'en usent les Amans  
Dans les vers & dans les Romans;*

C v

Alloit rêver au bord des fontaines, se plaindre aux rochers, consulter les autres sauvages : c'étoit où son mari l'attendoit. Il n'y eut chose dans la nature qu'elle n'entretint de sa passion. Hélas, disoit-elle aux arbres, je ne sçaurois graver sur vôtre écorce que mon nom seul, car je ne sçai pas celui de la personne que j'aime. Après les arbres elle s'adressoit aux ruisseaux : ceux-cy étoient ses principaux confidens, à cause de l'aventure que je vous ai dite. S'imaginant que leur rencontre luy étoit heureuse, il n'y en eut pas un auquel elle ne s'arrêtât, jusqu'à espérer qu'elle attraperoit sur leurs bords son Mary dormant, & qu'après il seroit inutile au Monstre de se cacher. Dans cette pensée elle leur disoit à peu près les choses que je vais vous dire, & les disoit en vers aussi-bien que moy.

*Ruisseaux, enseignez-moy l'objet de mon amour ;  
 Guidez vers luy mes pas, vous dont l'onde est si pure.  
 Ne dormiroit-il point en ce sombre séjour,  
 Payant un doux tribut à vôtre doux murmure ?*



*En vain pour le sçavoir Psiché vous fait  
la cour :*

*En vain elle vous vient conter son avan-  
ture ,*

*Vous n'osez déceler cet ennemi du jour ,*

*Qui rit en quelque coin du tourment que  
j'endure.*

*Il s'envole avec l'ombre, & me laisse ap-  
peller.*

*Helas j'use au hazard de ce mot d'envoler ;  
Car je ne sçai pas même encore s'il a des  
aîles.*

*J'ay beau suivre vos bords, & chercher en  
tous lieux*

*Les autres seulement m'en disent des nou-  
velles ;*

*Et ce que je cheris n'est pas fait pour me s  
yeux.*

Ne doutez point que ces peines dont  
parloit Psiché n'eussent leurs plaisirs :  
elle les passoit souvent sans s'apper-  
cevoir de la durée, je ne dirai pas des  
heures, mais des Soleils : de sorte que  
l'on peut dire que ce qui manquoit à  
sa joye faisoit une partie des douceurs  
qu'elle goûtoit en aimant ; mille fois  
heureuse si elle eût suivi les conseils  
de son époux , & qu'elle eût compris

C vj

l'avantage & le bien que c'est de ne pas atteindre à la suprême félicité ; car si-tôt que l'on en est là , il est force que l'on descende , la fortune n'étant pas d'humeur à laisser reposer sa rouë. Elle est femme , & Pſiché l'étoit aussi , c'est-à-dire , incapable de demeurer en un même état. Notre Heroïne le fit bien voir par la suite. Son mari qui sentoit approcher ce moment fatal ne la venoit plus visiter avec sa gayeté ordinaire. Cela fit craindre à la jeune épouse quelque refroidissement. Pour s'en éclaircir ( comme nous voulons tout sçavoir jusqu'aux choses qui nous déplaisent ) elle dit à son époux : D'où vient la tristesse que je marque depuis quelque temps dans tous vos discours ? Rien ne vous manque , & vous soupirez. Que feriez-vous donc si vous étiez en ma place ? N'est-ce point que vous commencez à vous dégoûter ? En vérité je le crains ; non pas que je sois devenue moins belle ; mais , comme vous dites vous-même , je suis plus vôtre que je n'étois. Seroit-il possible après tant de cajoleries & de sermens que j'eusse perdu vôtre amour ? Si ce malheur-là m'est arrivé je ne veux plus vivre. A peine eut-elle achevé ces paroles que le Monstre

fit un soupir , soit qu'il fût touché des choses qu'elle avoit dites , soit qu'il eût un pressentiment de ce qui devoit arriver. Il se mit ensuite à pleurer, mais fort tendrement; puis cedant à la douleur, il se laissa mollement aller sur le sein de la jeune épouse, qui de son côté, pour mêler ses larmes avec celles de son mari, pencha doucement la tête , de sorte que leurs bouches se rencontrèrent, & nos Amans n'ayant pas le courage de les separer demeurèrent long-temps sans rien dire. Toutes ces circonstances sont déduites au long dans le manuscrit dont je vous ai parlé tantôt. Il faut que je vous l'avoue; je ne lis jamais cet endroit que je ne me sente ému. En effet, dit alors Gelaste , qui n'auroit pitié de ces pauvres gens ? Perdre la parole ! il faut croire que leurs bouches s'étoient bien malheureusement rencontrées: Cela me semble tout-à-fait digne de compassion. Vous en rirez tant qu'il vous plaira , reprit Poliphile ; mais pour moy je plains deux Amans de qui les caresses sont mêlées de crainte & d'inquietude. Si dans une ville assiégée ou dans un vaisseau menacé de la tempête deux personnes s'embrassoient ainsi, les tiendriez-vous heureuses? Ouy vraiment ,

repartit Gelaſte, car en tout ce que vous dites là le peril eſt encore bien éloigné. Mais vû l'interêt que vous prenez a la ſatisfaction de ces deux époux , & la pitié que vous avez d'eux , vous ne vous hâtez guere de les tirer de ce miſerable état où vous les avez laiſſez. Ils mourront ſi vous ne leur rendez la parole. Rendons-la leur donc , continua Poliphile. Au ſortir de cet extaſe la premiere choſe que fit Pſiché , ce fut de paſſer ſa main ſur les yeux de ſon époux , afin de ſentir ſ'ils étoient humides , car elle craignoit que ce ne fût feinte. Les ayant trouvez en bon état , & comme elle les demandoit, c'eſt-à-dire , mouillez de larmes, elle condamna ſes ſoupçons, & fit ſcrupule de démentir un témoignage de paſſion beaucoup plus certain que toutes les aſſurances de bouche , ſermens & autres. Cela luy fit attribuer le chagrin de ſon mari à quelque défaut de temperament , ou bien à des choſes qui ne la regardoient point. Quant à elle , après tant de preuves, la puiſſance de ſes appas luy ſembla trop bien étabie , & le Monſtre trop amoureux , pour faire qu'elle craignît aucun changement. Luy au contraire auroit ſouhaité qu'elle apprehendât; car c'étoit

l'unique moyen de la rendre sage, & de mettre un frein à sa curiosité. Il luy dit beaucoup de choses sur ce sujet, moitié sérieusement & moitié avec raillerie ; à quoy Pſiché repartoit fort bien : & le mari déclamoit toujours contre les femmes trop curieuses. Que vous êtes étrange avec vôtre curiosité, luy dit son épouse : Est-ce vous desobliger que de souhaiter de vous voir, puisque vous dites vous-même que vous êtes si agréable ? Hé bien, quand j'auray tâché de me satisfaire qu'en sera-t-il ? Je vous quitterai, dit le Mari : Et moy je vous retienrai, repartit la Belle. Mais si j'ay juré par le Styx, continua son époux. Qui est-il ce Styx, dit nôtre Heroïne ? Je vous demanderois volontiers s'il est plus puissant que ce qu'on appelle Beauté. Quand il le seroit, pourriez-vous souffrir que j'errasse par l'Univers ? & que Pſiché se plaignît d'être abandonnée de son mari sur un pretexte de curiosité, & pour ne pas manquer de parole au Styx. Je ne vous puis croire si déraisonnable. Et le scandale & la honte.... Il paroît bien que vous ne me connoissez pas, repartit l'époux, de m'alleguer le scandale & la honte : ce sont choses dont je ne me mets gueres en peine. Quant à vos plain-

tes , qui vous écoutera ? & que direz-vous ? Je voudrois bien que quelqu'un des Dieux fût si temeraire que de vous accorder la protection. Voyez-vous, Psiché, cecy n'est point une raillerie ; je vous aime autant que l'on peut aimer : mais ne me comptez plus pour ami dès le moment que vous m'aurez vû. Je sçai bien que vous n'en parlez que par raillerie, & non pas avec un veritable dessein de me causer un tel déplaisir : Cependant j'ay sujet de craindre qu'on ne vous conseille de l'entreprendre. Ce ne sont pas les Nymphes : elles n'ont garde de me trahir, ni de vous rendre ce mauvais office. Leur qualité de demi-Déesse les empêche d'être envieuses : puis je les tiens toutes par des engagements trop particuliers. Défiez-vous du dehors. Il y a déjà deux personnes au pied de ce mont qui vous viennent rendre visite. Vous & moy nous nous passerions fort bien de ce témoignage de bienveillance. Je les chasserois , car elles me choquent, si le destin qui est maître de toutes choses me le permettoit. Je ne vous nommerai point ces personnes. Elles vous appellent de tous côtez. S'il arrive que le destin porte leur voix jusqu'à vous , ce que je ne sçaurois empêcher,

ne descendez pas , laissez-les crier , & qu'elles viennent comme elles pourront. Là-dessus il la quitta sans vouloir lui dire quelles personnes c'étoient ; quoi que la Belle promît avec grands sermens de ne pas les aller trouver , & encore moins de les croire. Voilà Pſiché fort embarrassée comme vous voyez. Deux curiositez à la fois ! y a-t-il femme qui y résistât ? elle épuisa sur ce dernier point tout ce qu'elle avoit de lumieres & de conjectures. Cette visite m'étonne , disoit-elle en se promenant un peu loin des Nymphes. Ne seroit-ce point mes parens ? Helas , mon mari est bien cruel d'envier à deux personnes qui n'en peuvent plus la satisfaction de me voir. Si les bonnes gens vivent encore , ils ne sçauroient être fort éloignez du dernier moment de leur course. Quelle consolation pour eux que d'apprendre combien je suis pourvue richement , & si avant que d'entrer dans la tombe ils voyoient au moins un échantillon des douceurs & des avantages dont je jouïs , afin d'en emporter quelque souvenir chez les Morts ! mais si ce sont eux , pourquoy mon mari se met-il en peine ? ils ne m'ont jamais inspiré que l'obéissance. Vous verrez que

ce sont mes sœurs. Il ne doit pas non plus les apprehender. Les pauvres femmes n'ont autre soin que de contenter leurs maris. O Dieux ! je serois ravie de les mener en tous les endroits de ce beau séjour , & sur tout de leur faire voir la Comedie & ma garde-robe. Elles doivent avoir des enfans , si la mort ne les a privées depuis mon départ de ces doux fruits de leur mariage : qu'elles seroient aises de leur reporter mille menus affiquets & joyaux de prix dont je ne tiens compte, & que les Nymphes & moy nous foulons aux pieds, tant ce logis en est plein ! Ainsi raisonnoit Pſiché , sans qu'il luy fût possible d'asseoir aucun jugement certain sur ces deux personnes : il y avoit même des intervalles où elle croyoit que ce pouvoient être quelques-uns de ses Amans. Dans cette pensée elle disoit quelque peu plus bas : Ne vas point en prendre l'alarme, charmant époux, laisse-les venir, je te les sacrifierai de la plus cruelle maniere dont jamais femme se soit avisée ; & tu en auras le plaisir, fussent-ils enfans de Roi. Ces reflexions furent interrompuës par le Zephire qu'elle vit venir à grands pas & fort échauffé. Il s'approcha d'elle avec le respect ordinaire ; luy dit que



ses sœurs étoient au pied de cette montagne ; qu'elles avoient plusieurs fois traversé le petit bois sans qu'il leur eût été possible de passer outre, les Dragons les arrêtant avec grande frayeur ; qu'au reste c'étoit pitié que de les oïr appeler ; qu'elles n'avoient tantôt plus de voix , & que les Echos n'étoient occupez qu'à repeter le nom de Psiché. Le pauvre Zephire pensoit bien faire. Son maître qui avoit défendu aux Nymphes de donner ce funeste avis, ne s'étoit pas souvenu de luy en parler. Psiché le remercia agréablement, comme de toutes choses, & luy dit qu'on auroit peut-être besoin de son ministère. Il ne fut pas sitôt retiré que la Belle mettant à part les menaces de son époux ne songea plus qu'aux moyens d'obtenir de luy que ses sœurs seroient enlevées comme elle à la cime de ce rocher. Elle medita une harangue pour ce sujet, ne manqua pas de s'en servir , de bien prendre son temps , & d'entremêler le tout de caresses ; faites vôtres compte qu'elle n'omit rien de ce qui pouvoit contribuer à sa perte. Je voudrois m'être souvenu des termes de cette harangue ; vous y trouveriez une éloquence, non pas véritablement d'Orateur, ni aussi d'une per-

sonne qui n'auroit fait toute sa vie qu'à écouter. La Belle representa entre autres choses que son bonheur seroit imparfait tant qu'il demeureroit inconnu. A quoy bon tant d'habits superbes ? il sçavoit tres-bien qu'elle avoit dequoy s'en passer : s'il avoit cru à propos de luy en faire un present, ce devoit être plutôt pour la montre que pour le besoin. Pourquoi les raretez de ce séjour si on ne luy permettoit de s'en faire honneur ? car à son égard ce n'étoit plus raretez : l'émail des parterres, celui des pierreries commençoient à luy être égaux ; leur difference ne dépendoit plus que des yeux d'autrui. Il ne faloit pas blâmer une ambition dont elle avoit pour exemple tout ce qu'il y a de plus grand au monde. Les Rois se plaisent à étaler leurs richesses, & à se montrer quelquefois avec l'éclat & la gloire dont ils jouissent. Il n'est pas jusqu'à Jupiter qui n'en fasse autant. Quant à elle, cela luy étoit interdit, bien qu'elle en eût plus de besoin qu'aucun autre : car après les paroles de l'Oracle quelle croyance pouvoit-on avoir de l'état de sa fortune ? point d'autre sinon qu'elle vivoit enfermée dans quelque repaire, où elle se nourrissoit de

la proie que luy apportoit son mari, devenuë compagne des Ours : pourvu qu'encore ce même mari eût attendu jusques-là à la devorer. Qu'il avoit intérêt pour son propre honneur de détruire cette croyance, & qu'elle luy en parloit beaucoup plus pour luy que pour elle : quoi qu'à dire la vérité il luy fût fâcheux de passer pour un objet de pitié après avoir été un objet d'envie. Et que sçavoit-elle si ses parens n'en étoient point morts, ou n'en mourroient point de douleur ? si ses sœurs l'aimoient, pourquoy leur laisser ce déplaisir ? & si elles avoient d'autres sentimens, y avoit-il un meilleur moyen de les punir que les rendre témoins de sa gloire ? C'est en substance ce que dit Psiché. Son époux luy repartit ; voila les meilleures raisons du monde ; mais elles ne me persuaderoient pas s'il m'étoit libre d'y résister. Vous êtes tombée justement dans les trois défauts qui ont le plus accoutumé de nuire aux personnes de vôtre sexe ; la curiosité, la vanité, & le trop d'esprit. Je ne répons pas à vos argumens, ils sont trop subtils : & puisque vous voulez vôtre perte, & que le destin la veut aussi, je vas y mettre ordre, & commander au Zephire de vous appor-

ter vos sœurs. Plût au Sort qu'il les laissât tomber en chemin ! Non , non , repartit Psiché quelque peu piquée , puisque leur visite vous déplaît tant , ne vous en mettez plus en peine : je vous aime trop pour vous vouloir obliger à ces complaisances. Vous m'aimez trop , repartit l'époux : vous Psiché , vous m'aimez trop ? & comment voulez-vous que je le croye ? sçachez que les vrais Amans ne se soucient que de leur amour. Que le monde parle , raisonne , croye ce qu'il voudra ; qu'on les plaigne , qu'on les envie ; tout leur est égal , c'est-à-dire , indifférent. Psiché l'assura qu'elle étoit dans ces sentimens , mais il falloit pardonner quelque chose à sa jeunesse , outre l'amitié qu'elle avoit toujours eue pour ses sœurs : non qu'elle insistât davantage sur la liberté de les voir. En disant qu'elle ne la demandoit pas , ses caresses la demandoient , & l'obtinrent enfin. Son époux luy dit qu'elle possédât à son aise ces sœurs si chéries : qu'afin de luy en donner le loisir il demeureroit quelques jours sans la venir voir. Et sur ce que nôtre Heroïne luy demanda s'il trouveroit bon qu'elle les regalât de quelques presens ; Non-seulement elles , luy dit l'époux , mais leur famille ,

leur parenté. Divertissez-les comme il vous plaira ; donnez-leur diamans & perles , donnez-leur tout , puisque tout vous appartient. C'est assez pour moy que vous vous gardiez de les croire. Psiché le promit & ne le tint pas. Le Monstre partit, & quitta sa femme plus matin que de coutume , si bien qu'y ayant encore beaucoup de chemin à faire jusqu'à l'Aurore, notre Heroïne en acheva une partie en rêvant à la visite qu'elle étoit prête de recevoir, une autre partie en dormant. Et à son lever elle fut toute étonnée que les Nymphes, luy amenèrent ses sœurs. La joye de Psiché ne fut pas moindre que sa surprise: elle en donna mille marques , mille baisers , que ses sœurs reçurent au moins mal qu'il leur fut possible , & avec toute la dissimulation dont elles se trouverent capables. Déjà l'envie s'étoit emparée du cœur de ces deux personnes. Comment! on les avoit fait attendre que leur sœur fût éveillée ! Etoit-elle d'un autre sang , avoit-elle plus de mérite que ses aînées? leur cadette être une Déesse , & elles de chetives Reines ! la moindre chambre de ce Palais valoit dix Royaumes comme ceux de leurs maris ! passe encore pour des richesses; mais de la di-

vinité, c'étoit trop. Hé quoy les mortelles n'étoient pas dignes de la servir ? on voyoit une douzaine de Nymphes à l'entour d'une toilette, à l'entour d'un brodequin, mais quel brodequin ? qui valoit autant que tout ce qu'elles avoient coûté en habits depuis qu'elles étoient au monde. C'est ce qui rouloit au cœur de ces femmes, ou pour mieux dire de ces furies ; je ne devrois plus les appeller autrement. Cette premiere entrevue se passa pourtant comme il faut, graces à la franchise de Psiché & à la dissimulation de ses sœurs. Leur cadette ne s'habilla qu'à demi, tant il tardoit à la Belle de leur montrer sa beatitude. Elle commença par le point le plus important, c'est-à-dire, par les habits, & par l'attirail que le sexe traîne après luy. Il étoit rangé dans des magasins dont à peine on voyoit le bout ; vous sçavez que cet attirail est une chose infinie. Là se rencontroit avec abondance ce qui contribué non-seulement à la propreté, mais à la delicateffe, équipage de jour & de nuit, vases & baignoires d'or cizelé, instrumens du luxe, laboratoires, non pour les fards ; de quoy eussent-ils servi à Psiché, puis que l'usage en étoit alors inconnu ? L'artifice & le men-  
songe

longe ne regnoient pas comme ils font en ce siecle-cy. On n'avoit point encore vû de ces femmes qui ont trouvé le secret de devenir vieilles à vingt ans , & de paroître jeunes à soixante ; & qui moyennant trois ou quatre boëtes , l'une d'embonpoint , l'autre de fraîcheur , & la troisième de vermillon , font subsister leurs charmes comme elles peuvent. Certainement l'amour leur est obligé de la peine qu'elles se donnent. Les laboratoires dont il s'agit n'étoient donc que pour les parfums. Il y en avoit en eaux , en essences , en poudres , en pastilles , & en mille especes dont je ne sçai pas les noms , & qui n'en eurent possible jamais. Quand tout l'Empire de Flore , avec les deux Arabies , & les lieux où naît le beaume seroient distilez , on n'en feroit pas un assortiment de senteurs comme celuy-là. Dans un autre endroit étoient des piles de joyaux, ornemens & chaînes de pierres , brasselets, colliers, & autres machines qui se fabriquent à Cythere. On étala les filets de perles : on déploya les habits chamarrés de diamans: il y avoit dequoy armer un million de Belles de toutes pieces. [Non que Psiché ne se pût passer de ces choses, comme je l'ay déjà

dit: elle n'étoit pas de ces Conquerantes à qui il faut un peu d'aide: mais pour la grandeur & pour la forme son mari le vouloit ainsi. Ses sœurs soupiroient à

la vûe de ces objets ; c'étoient autant de serpens qui leur rongeoient l'ame. Au sortir de cet arcenal, elles furent menées dans les chambres, puis dans les jardins, & par tout elles avaloient un nouveau poison. Une des choses qui leur causa le plus de dépit, fut qu'en leur presence nôtre Heroïne ordonna aux Zephirs de redoubler la fraîcheur ordinaire de ce séjour, de penetrer jusqu'au fond des bois, d'avertir les rossignols qu'ils se tinssent prêts, & que ses sœurs se promeneroient sur le soir en un tel endroit. Il ne luy reste, se dirent les sœurs à l'oreille ; que de commander aux saisons & aux élémens. Cependant les Nymphes n'étoient pas inutiles. Elles preparent les autres plaisirs, chacune selon son office, celles-là les collations, celles-cy la simphonie, d'autres les divertissemens du theatre. Psiché trouva bon que ces dernieres missent son aventure en Comedie. On y joua les plus considerables de ses Amans, à l'exception du mari qui ne parut point sur la Scene. Les Nymphes étoient



trop bien averties pour le donner à connoître. Mais comme il falloit une conclusion à la piece, & que cette conclusion ne pouvoit être autre qu'un mariage, on fit épouser la Belle par Ambassadeurs, & ces Ambassadeurs furent les Jeux & les Ris : mais on ne nomma point le mari. Ce fut le premier sujet qu'eurent les deux sœurs de douter des charmes de cet époux. Elles s'étoient malicieusement informées de ses qualitez, s'imaginant que ce seroit un vieux Roy qui ne pouvant mieux, amusoit sa femme avec des bijoux. Mais Pfiché leur en avoit dit des merveilles : Qu'il n'étoit guere plus âgé que la plus jeune d'entre elles deux ; qu'il avoit la mine d'un Mars, & portant beaucoup de douceur en son procédé ; les traits de visage agreables ; galant sur tout. Elles en seroient juges elles-mêmes, non de ce voyage : il étoit absent : les affaires de son Etat le retenoient en une Province dont elle avoit oublié le nom. Au reste qu'elles se gardassent bien d'interpréter l'Oracle à la lettre. Ces qualitez d'incendiaire & d'empoisonneur n'étoient autre chose qu'une enigme qu'elle leur expliqueroit quelque jour, quand les affaires de son époux le luy

D ij

permettroient. Les deux sœurs écou-  
toient ces choses avec un chagrin qui  
alloit jusqu'au desespoir. Il falut pour-  
tant se contraindre pour leur honneur,  
& aussi pour se conserver quelque  
creance en l'esprit de leur cadette. Cela  
leur étoit nécessaire dans le dessein qu'  
elles avoient. Les maudites femmes  
s'étoient proposées de tenter toutes sor-  
tes de moyens pour engager leur sœur  
à se perdre, soit en luy donnant de mau-  
vaises impressions de son mari, soit en  
renouvellant dans son ame le souvenir  
d'un de ses Amans. Huit jours se passe-  
rent en divertissemens continuels à  
toujours changer : nos envieuses se gar-  
doient bien de demander deux fois une  
même chose : C'eût été faire plaisir à  
leur sœur, qui de son côté les accabloit  
de caresses. Moins elles avoient lieu de  
s'ennuyer, & plus elles s'ennuyoient.  
Elles auroient pris congé dès le second  
jour, sans la curiosité de voir ce mari  
qu'elles ne croyoient ni si beau ni si  
aimable que disoit Psiché. Beaucoup  
de raisons le leur faisoit juger de la sor-  
te. Premièrement les paroles de l'Ora-  
cle, cette prétendue absence qui se  
rencontroit justement dans le temps de  
leur visite, cette Province dont Psiché

avoit oublié le nom , l'embarras où elle étoit en parlant de son mari ; elle n'en parloit qu'en hésitant , étant trop bien née & trop jeune pour pouvoir mentir avec assurance. Ses sœurs faisoient leur profit de tout. L'envie leur ouvroit les yeux : c'est un demon qui ne laisse rien échapper , & qui tire consequence de toutes choses aussi bien que la jalousie. Au bout des huit jours Psiché congédia ses aînées avec force dons & prieres de revenir : Qu'on ne les feroit plus attendre comme on avoit fait ; qu'elle tâcheroit d'obtenir de son mari que les Dragons fussent enchaînez ; qu'aussitôt qu'elles seroient arrivées au pied du rocher on les enleveroit au sommet , soit le Zephire en personne , soit son haleine ; elles n'auroient qu'à s'abandonner dans les airs. Les presens que leur fit Psiché furent des essences & des pierreries ; force raretez à leurs maris ; toutes sortes de jouïets à leurs enfans ; quant aux personnes dont la Belle tenoit le jour , deux fioles d'un élixir capable de rajeunir la vieillesse même. Les deux sœurs parties , & le mari revenu , Psiché luy conta tout ce qui s'étoit passé , & le reçut avec les caresses que l'absence a coutume de produire en-

tre nouveaux mariez ; si bien que le Monstre ne trouvant point l'amour de sa femme diminué ni sa curiosité accrûë , se mit en l'esprit qu'en vain il craignoit ces sœurs , & se laissa tellement persuader qu'il agréa leurs visites , & donna les mains à tout ce que voulut sa femme sur ce sujet. Les sœurs ne trouverent pas à propos de reveler ces merveilles ; ç'eût été contribuer elles-mêmes à la gloire de leur cadette. Elles dirent que leur voyage avoit été inutile ; qu'elles n'avoient point vû Psiché , mais qu'elles esperoient la voir par le moyen d'un jeune homme appelé Zephire , qui tournoit sans cesse à l'entour du roc , & qu'elles gagneroient infailliblement , pourvû qu'elles s'en voulussent donner la peine. Quand elles étoient seules , & qu'on ne pouvoit les entendre , elles se plaignoient l'une à l'autre de la felicité de leur sœur. Si son mari , disoit l'une , est aussi bien fait qu'il est riche , nôtre cadette se peut vanter que l'épouse de Jupiter n'est pas si heureuse qu'elle. Pourquoi le sort luy a-t-il donné tant d'avantage sur nous ? meritions-nous moins que cette jeune étourdie ? & n'avions-nous pas autant de beauté & plus d'esprit qu'elle ? Je voudrois

que vous sçûssiez, disoit l'autre, quelle sorte de mari j'ay épousé; il a toujours une douzaine de Medecins à l'entour de sa personne. Je ne sçai comme il ne les fait point coucher avec luy : car pour me faire cet honneur, cela ne luy arrive que rarement, & par des considerations d'Etat : encore faut-il qu'Esculape le luy conseille. Ma condition, continuoit la premiere, est pire que tout cela: Car non-seulement mon mari me prive des caresses qui me sont dûës; mais il en fait part à d'autres personnes. Si vôtre époux a une douzaine de Medecins à l'entour de luy, je puis dire que le mien a deux fois autant de maîtresses, qui toutes, graces à Lucine, ont le don de fecondité. La famille royale est tantôt si ample, qu'il y auroit dequoy faire une colonie tres-considerable.

C'est ainsi que nos envieuses se confirmoient dans leur mécontentement & dans leur dessein. Un mois étoit à peine écoulé qu'elles proposerent un second voyage. Les parens l'approuverent fort, les maris ne le desapprouverent pas : c'étoit autant de temps passé sans leurs femmes. Elles partent donc, laissent leur train à l'entrée du bois, arrivent au pied du rocher sans obstacle &

sans dragons. Le Zephire ne parut point , & ne laissa pas de les enlever.

*Ce méchant couple amenoit avec luy  
La curieuse & miserable envie ,  
Pâle Demon , que le bonheur d'autrui  
Nourrit de fiel & de melancolie.*

Cela ne les rendit pas plus pesantes : au contraire la maigreur étant inséparable de l'envie , la charge n'en fut que moindre , & elles se trouverent en peu d'heures dans le Palais de leur sœur. On les y reçut si bien , que leur déplaisir en augmenta de moitié. Psiché s'entretenant avec elles ne se souvint pas de la maniere dont elle leur avoit peint son mari la premiere fois ; & par un défaut de memoire où tombent ordinairement ceux qui ne disent pas la verité , elle le fit de moitié plus jeune , d'une beauté delicate , & non plus un Mars, mais un Adonis qui ne feroit que sortir de page. Les sœurs étonnées de ces contradictions ne scûrent d'abord qu'en juger. Tantôt elles soupçonnoient leur sœur de se railler d'elles , tantôt de leur déguiser les défauts de son mari. A la fin elles la tournerent de tant de côtez que la pauvre épouse avoua la

chose comme elle étoit. Ce fut aussitôt de luy glisser leur venin; mais d'une maniere que Psiché ne s'en pût appercevoir. Toute honnête femme, luy disent elles, se doit contenter du mari que les Dieux luy ont donné, quel qu'il puisse être, & ne pas penetrer plus avant qu'il ne plaît à ce mari. Si c'étoit toutefois un Monstre que vous eussiez épousé, nous vous plaindriens, d'autant plus que vous pouvez en devenir grosse; & quel déplaisir de mettre au jour des enfans que le jour n'éclaire qu'avec horreur, & qui vous font rougir vous & la nature ! Helas, dit la Belle avec un soupir, je n'avois pas encore fait de reflexion là-dessus. Ses sœurs luy ayant allegué de méchantes raisons pour ne s'en pas soucier, se separerent un peu d'elle afin de laisser agir leur venin. Quand elle fut seule, toutes ses craintes, tous ses soupçons luy revinrent dans la pensée. Ah mes sœurs, s'écria-t-elle, en quelle peine vous m'avez mise ! Les personnes riches souhaitent d'avoir des enfans : moy qui ne suis entourée que de pierreries, il faut que je fasse des vœux au contraire. C'est être bien malheureuse que de posséder tant de trésors & apprehender la fécondité. Elle

D v

demeura quelque temps comme ensevelie dans cette pensée , puis recommença avec plus de vehemence qu'auparavant. Quoy Psiché peuplera de monstres tout l'Univers ! Psiché à qui l'on a dit tant de fois qu'elle le peupleroit d'amours & de graces ! non, non, je mourray plutôt que de m'exposer davantage à un tel hazard. En arrive ce qui pourra, je veux m'éclaircir, & si je trouve que mon mari soit tel que je l'apprehende , il peut bien se pourvoir de femme ; je ne voudrois pas l'être un seul moment du plus riche monstre de la nature. Nos deux furies qui ne s'étoient pas tant éloignées qu'elles ne pussent voir l'effet du poison , entendirent plus d'à demi ces paroles , & se rapprocherent. Psiché leur déclara naïvement la resolution qu'elle avoit prise. Pour fortifier ce sentiment les deux sœurs le combattirent, & non contentes de le combattre, elles firent encore mille façons propres à augmenter la curiosité & l'inquietude. Elles se parloient à l'oreille , haussioient les épaules, jettoient des regards de pitié sur leur sœur. La pauvre épouse ne put resister à tout cela. Elle les pressa à la fin d'une telle sorte , qu'après un nombre infini de précau-



tions , elles luy dirent tout bas : Nous voulons bien vous avertir que nous avons vû sur le point du jour un dragon dans l'air. Il voloît avec assez de peine, appuyé sur le Zephire qui voloît aussi à côté de luy. Le Zephire l'a soutenu jusqu'à l'entrée d'une caverne effroyable. Là le Dragon l'a congedié & s'est étendu sur le sable. Comme nous n'étions pas loin, nous l'avons vû se repaître de toutes sortes d'insectes, (vous sçavez que les avenues de ce Palais en fourmillent ) après ce repas & un siffement , il s'est traîné sur le ventre dans la caverne. Nous qui étions étonnées & toutes tremblantes nous nous sommes éloignées de cet endroit avec le moins de bruit que nous avons pû , & avons fait le tour du rocher , de peur que le Dragon ne nous entendît lors que nous vous appelions. Nous vous avons même appelée moins haut que nous n'avions fait à la precedente visite. Aux premiers accens de nôtre voix une douce haleine est venue nous enlever , sans que le Zephire ait paru. C'étoit mensonge que tout cela ; cependant Psiché y ajouta foy ; les personnes qui sont en peine croient volontiers ce qu'elles appréhendent. De ce moment-là nôtre Heroïne cessa de

D vj

goûter sa beatitude , & n'eut en l'esprit qu'un Dragon imaginaire dont la pensée ne la quitta point. C'étoit à son compte ce digne époux que les Dieux luy avoient donné, avec qui elle avoit eu des conversations si touchantes , passé des heures si agréables, goûté de si doux plaisirs. Elle ne trouvoit plus étrange qu'il apprehendât d'être vû, c'étoit judicieusement fait à luy. Il y avoit pourtant des momens où nôtre Heroïne doutoit. Les paroles de l'Oracle ne luy sembloient nullement convenir à la peinture de ce dragon. Mais voicy comme elle accorderoit l'un & l'autre. Mon mari est un Demon ou bien Magicien qui se fait tantôt Dragon, tantôt loup, tantôt empoisonneur & incendiaire ; mais toujours Monstre. Il me fascine les yeux, & me fait accroire que je suis dans un Palais , servie par des Nymphes, environnée de magnificence, que j'entends des musiques , que je voi des Comedies ; & tout cela songe: il n'y a rien de réel sinon que je couche aux côtez d'un Monstre ou de quelque Magicien ; l'un ne vaut pas mieux que l'autre. Le desespoir de Psiché passa si avant que ses sœurs eurent tout sujet d'en être contentes ; ce que ces misérables femmes

se gardèrent bien de témoigner. Au contraire elles firent les affligées : elles prirent même à tâche de consoler leur cadette ; c'est-à-dire, de l'attrister encore davantage , & luy faire voir que puisqu'elle avoit besoin qu'on la conso'ât, elle étoit véritablement malheureuse. Nôtre Heroïne ingenieuse à se tourmenter fit ce qu'elle pût pour les satisfaire. Mille pensées luy vinrent en l'esprit , & autant de résolutions différentes , dont la moins funeste étoit d'avancer ses jours sans essayer de voir son mari. Je m'en irai , disoit-elle , parmi les Morts , avec cette satisfaction que de m'être fait violence pour luy complaire. La curiosité fut toutefois la plus forte , outre le dépit d'avoir servi aux plaisirs d'un Monstre. Comment se montrer après cela ? Il falloit sortir du monde : mais il en falloit sortir par une voye honorable : c'étoit de tuer celuy qui se trouveroit avoir abusé de sa beauté, & se tuer elle-même après. Pŕiché ne se pût rien imaginer de plus à propos ni de plus expedient. Elle en demeura donc là : il ne restoit plus que de trouver les moyens de l'exécuter : c'est où la difficulté consistoit. Car premièrement , de voir son Mari , il ne se pou-

voit : on emportoit les flambeaux dès qu'elle étoit dans le lit. De le tuer , encore moins : il n'y avoit en ce séjour bienheureux , ni poison , ni poignard , ni autre instrument de vengeance & de desespoir. Nos envieuses y pourvurent , & promirent à la pauvre épouse de luy apporter au plutôt une lampe & un poignard : elle cacheroit l'un & l'autre jusqu'à l'heure que le sommeil se rendoit maître de ce Palais , & tenoit charmez le Monstre & les Nymphes ; car c'étoit un des plaisirs de ce beau séjour que de bien dormir. Dans ce dessein les deux sœurs partirent. Pendant leur absence Psiché eut grand soin de s'affliger , & encore plus grand soin de dissimuler son affliction. Tous les artifices dont les femmes ont coutume de se servir quand elles veulent tromper leurs maris, furent employez par la Belle : ce n'étoient qu'embrassemens & caresses , complaisances perpétuelles , protestations & sermens de ne point aller contre le vouloir de son cher époux : on n'y omit rien, non-seulement envers le mari, mais envers les Nymphes : Les plus clairvoyantes y furent trompées. Que si elle se trouvoit seule , l'inquietude la reprenoit. Tantôt elle avoit peine

à s'imaginer qu'un mari qu'à toutes sortes de marques elle avoit sujet de croire jeune & bien fait, qui avoit la peau & l'humeur si douces, le ton de voix si agreable, la conversation si charmante, qu'un mari qui aimoit sa femme & qui la traitoit comme une maîtresse, qu'un mari, dis-je, qui étoit servi par des Nymphes, & qui traînoit à sa suite tous les plaisirs, fût quelque Magicien ou quelque Dragon. Ce que la Belle avoit trouvé si dellicieux au toucher, & si digne de ses baisers, étoit donc la peau d'un serpent: jamais femme s'étoit-elle trompée de la sorte? d'autrefois elle se remettoit en memoire la pompe funebre qui avoit servi de ceremonie à son mariage, les horribles hôtes de cet rocher; sur tout le Dragon qu'avoient vû ses sœurs, & qui étant soutenu par le Zephire, ne pouvoit être autre que son mari. Cette derniere pensée l'emportoit toujours sur les autres; soit par une fatalité particuliere, soit à cause que c'étoit la pire, & que nôtre esprit va naturellement là. Au bout de cinq ou six jours les deux sœurs revinrent. Elles s'étoient abandonnées dans les airs comme si elles eussent voulu se laisser tomber. Un souffle agreable les avoit incontinent

enlevées, & portées au sommet du roc.  
Pfiché leur demanda dès l'abord où étoient la lampe & le poignard.

*Les voicy , dit ce couple , & nous vous  
assûrons*

*De la clarté que fait la lampe.*

*Pour le poignard , il est des bons ,*

*Bien afile , de bonne trempe.*

*Comme nous vous aimons , & ne negligons  
rien*

*Quand ils'agit de vôtre bien ,*

*Nous avons eu le soin d'empoisonner la la-  
me :*

*Tenez-vous sûre de ses coups :*

*C'est fait du Monstre vôtre époux ,*

*Pour peu que ce poignard l'entame.*

*A ces mots un trait de pitié*

*Toucha le cœur de nôtre Belle.*

*Je vous rends grace , leur dit-elle ,*

*De tant de marques d'amitié.*

Pfiché leur dit ces paroles assez froidement , ce qui leur fit craindre qu'elle n'eût changé d'avis : mais elles reconnurent bien-tôt que l'esprit de leur cadette étoit toujours dans la même assiette , & que ce sentiment de pitié dont elle n'avoit pas été la maîtresse étoit ordinaire à ceux qui sont sur le

point de faire du mal à quelqu'un. Quand nos deux furies eurent mis leur sœur en train de se perdre , elles la quitterent , & ne firent pas long séjour aux environs de cette montagne. Le Mary vint sur le soir avec une mélancolie extraordinaire , & qui luy devoit être un pressentiment de ce qui se préparoit contre luy : mais les caresses de sa femme le rassurèrent. Il se coucha donc, & s'abandonna au sommeil aussitôt qu'il fut couché. Voila Psiché bien embarrassée: comme on ne connoît l'importance d'une action que quand on est près de l'exécuter, elle envisagea la siennne dans ce moment-là avec les suites les plus fâcheuses, & se trouva combattue de je ne sçay combien de passions aussi contraires que violentes. L'apprehension, le dépit, la pitié, la colere, & le desespoir , la curiosité principalement ; tout ce qui porte à commettre quelque forfait, & tout ce qui en détourne, s'empara du cœur de nôtre Heroïne , & en fit la Scene de cent agitations différentes. Chaque passion la tiroit à soy. Il falut pourtant se déterminer. Ce fut en faveur de la curiosité que la Belle se déclara: car pour la colere, il luy fut impossible de l'écouter, quand elle songea

quelle alloit tuer son Mari. On n'en vient jamais à une telle extrémité sans de grands scrupules, & sans avoir beaucoup à combattre. Qu'on fasse telle mine que l'on voudra, qu'on se querelle, qu'on se sépare, qu'on se proteste de se haïr, il reste toujours un levain d'amour entre deux personnes qui ont été unies si étroitement. Ces difficultés arrêterent la pauvre épouse quelque peu de temps. Elle les franchit à la fin, se leva sans bruit, prit le poignard & la lampe qu'elle avoit cachez, s'en alla le plus doucement qu'il luy fut possible vers l'endroit du lit où le Monstre s'étoit couché, avançant un pied, puis un autre, & prenant bien garde à les poser par mesure, comme si elle eût marché sur des pointes de diamans. Elle retenoit jusqu'à son haleine, & craignoit presque que ses pensées ne la décelassent. Il s'en falut peu qu'elle ne priât son ombre de ne point faire du bruit en l'accompagnant.

*A pas tremblans & suspendus  
Elle arrive enfin où repose  
Son époux aux bras étendus,  
Epoux plus beau qu'aucune chose :  
C'étoit aussi l'amour : son teint par sa fraîcheur,*



Par son éclat, par sa blancheur,  
Rendoit le lys jaloux, faisoit honte à la rose.

Avant que de parler du teint,  
Je devois vous avoir dépeint,  
Pour aller par ordre en l'affaire,

La posture du Dieu. Son col étoit panché.  
C'est ainsi que le Somme en sa Grotte est  
couché ;

Ce qu'il ne falloit pas vous taire.

Ses bras à demi nuds étaloient des appas,  
Non d'un Hercule, ou d'un Atlas,  
D'un Pan, d'un Sylvain, ou d'un  
Faune,

Ni même ceux d'une Amazone ;

Mais ceux d'une Vénus à l'âge de vingt  
ans.

Ses cheveux épars & flotans,  
Et que les mains de la Nature  
Avoient frisez à l'avanture,

Celles de Flore parfumez,

Cachotent quelques attraits dignes d'être  
estimez :

Mais Psiché n'en étoit qu'à prendre plus  
facile,

Car pour un qu'ils cachotent elle en soup-  
çonnoit mille.

Leurs anneaux, leurs boucles, leurs  
nœuds,

Tout à tour de Psiché reçurent tous des  
vœux :

*Chacun eut à part son hommage ,  
 Une chose nuisit pourtant à ces cheveux ;  
 Ce fut la beauté du visage.  
 Que vous en diray-je ? & comment  
 En parler assez dignement ?  
 Suppléer à mon impuissance ;  
 Je ne vous aurois d'aujourd'hui  
 Dépeint les beautés de celui  
 Qui des beautés a l'intendance.  
 Que dirois-je des traits où les Ris sont logez ?  
 De ceux que les Amours ont entre eux par-  
 tagez ;  
 Des yeux aux brillantes merveilles ,  
 Qui sont les portes du desir ?  
 Et sur tout des lèvres vermeilles ,  
 Qui sont les sources du plaisir.*

Psiché demeura comme transportée  
 à l'aspect de son époux. Dès l'abord el-  
 le jugea bien que c'étoit l'Amour ; car  
 quel autre Dieu luy auroit paru si a-  
 gréable ? Ce que la beauté, la jeunesse,  
 le divin charme qui communique à ces  
 choses le don de plaire ; ce qu'une per-  
 sonne faite à plaisir peut causer aux  
 yeux de volupté , & de ravissement à  
 l'esprit , Cupidon en ce moment-là le  
 fit sentir à notre Heroïne. Il dormoit à  
 la maniere d'un Dieu , c'est-à-dire ,  
 profondément, panché nonchalamment

sur un oreiller , un bras sur sa tête, l'autre bras tombant sur les bords du lit , couvert à demi d'un voile de gaze, ainsi que sa mere en use, & les Nymphes aussi, & quelquefois les Bergeres. La joye de Psiché fut grande ; si l'on doit appeller joye ce qui est proprement extase, encore ce mot est-il foible, & n'exprime pas la moindre partie du plaisir que reçut la Belle. Elle benit mille fois le défaut du sexe , & se scut tres-bon gré d'être curieuse , bien fâchée de n'avoir pas contrevenu dès le premier jour aux défenses qu'on luy avoit faites & à ses sermens. Il n'y avoit pas d'apparence selon son sens qu'il en dût arriver du mal ; au contraire cela étoit bien, & justifioit les caresses que jusques-là elle avoit cru faire à un Monstre. La pauvre femme se repentoit de ne luy en avoir pas fait davantage : elle étoit honteuse de son peu d'amour , prête de reparer cette faute si son mari le souhaitoit , même quand il ne le souhaiteroit pas. Ce ne fut pas à elle peu de retenuë de ne point jeter & lampe & poignard pour s'abandonner à son transport. Veritablement le poignard luy tomba des mains, mais la lampe non, elle en avoit trop affaire, & n'avoit pas encore vû tout

ce qu'il y avoit à voir. Une telle commodité ne se rencontroit pas tous les jours, il s'en faisoit donc servir. C'est ce qu'elle fit, sollicitée de faire cesser son plaisir par son plaisir même : tantôt la bouche de son mari luy demandoit un baiser, & tantôt ses yeux; mais la crainte de l'éveiller l'arrêtoit tout court. Elle avoit de la peine à croire ce qu'elle voyoit, se passoit la main sur les yeux, craignant que ce ne fût songe & illusion; puis recommençoit à considérer son mari. Dieux immortels, dit-elle en soy-même, est-ce ainsi que sont faits les Monstres? comment donc est fait ce que l'on appelle Amour? Que tu es heureuse, Psiché! Ah divin époux, pourquoy m'as-tu refusé si long-temps la connoissance de ce bonheur? craignois-tu que je n'en mourusse de joye? étoit-ce pour plaire à ta mere, ou à quelqu'une de tes maîtresses? car tu es trop beau pour ne faire le personnage que de mari. Quoy je t'ay voulu tuer! quoy cette pensée m'est venue! O Dieux! je fremis d'horreur à ce souvenir. Suffisoit-il pas, cruelle Psiché, d'exercer ta rage contre toy seule? l'Univers n'y eût rien perdu: & sans ton époux que deviendrait-il? folle que je suis, mon mari est immor-

tel : il n'a pas tenu à moy qu'il ne le fût point. Après ces reflexions il luy prit envie de regarder de plus près celuy qu'elle n'avoit déjà que trop vû. Elle pancha quelque peu l'instrument fatal qui l'avoit jusques-là servie si utilement. Il en tomba sur la cuisse de son époux une goutte d'huile enflammée. La douleur éveilla le Dieu. Il vit la pauvre Psiché qui toute confuse tenoit sa lampe ; & ce qui fut de plus malheureux il vit aussi le poignard tombé près de luy. Dispensez-moy de vous raconter le reste : vous seriez touchez de trop de pitié au recit que je vous ferois.

*Là finit de Psiché le bonheur & la gloire :  
Et là vôtre plaisir pourroit cesser aussi.  
Ce n'est pas mon talent d'achever une his-*

*toire  
Qui se termine ainsi.*

Ne laissez pas de continuer , dit Acante , puisque vous nous l'avez promis : peut-être aurez-vous mieux réüssi que vous ne croyez. Quand cela seroit , reprit Poliphile , quelle satisfaction aurez-vous ? vous verrez souffrir une Belle , & en pleurerez , pour peu que j'y contribué. Et bien ,

repartit Acante , nous pleurerons. Voilà un grand mal pour nous : les Heros de l'antiquité pleuroient bien. Que cela ne vous empêche pas de continuer. La compassion a aussi ses charmes qui ne sont pas moindres que ceux du rire. Je tiens même qu'ils sont plus grands : & crois qu'Ariste est de mon avis. Soyez si rendre & si émouvant que vous voudrez , nous ne vous en écouterons tous deux que plus volontiers. Et moy , dit Gelaste , que deviendray-je ? Dieu m'a fait la grace de me donner des oreilles aussi-bien qu'à vous. Quand Poliphile les consulteroit , & qu'il ne feroit pas tant le pathétique , la chose n'en iroit que mieux , vû la manière d'écrire qu'il a choisie. Le sentiment de Gelaste fut approuvé. Et Ariste qui s'étoit tû jusques-là , dit en se tournant vers Poliphile : Je voudrois que vous me pûssiez attendrir le cœur par le recit des aventures de votre Belle ; je luy donnerois des larmes avec le plus grand plaisir du monde. La pitié est celui des mouvemens du discours qui me plaît le plus : je le préfere de bien loin aux autres. Mais ne vous contraignez point pour cela : il est bon de s'accommoder à son sujet ; mais il est encore

core meilleur de s'accommoder à son genie. C'est pourquoy suivez le conseil que vous a donné Gelaste. Il faut bien que je le suive, continua Poliphile: comment ferois-je autrement? J'ay déjà mêlé malgré moy de la gayeté parmi les endroits les plus serieux de cette histoire ; je ne vous assure pas que tantôt je n'en mêle aussi parmi les plus tristes. C'est un défaut dont je ne me sçaurois corriger , quelque peine que j'y apporte. Défaut pour défaut , dit Gelaste , j'aime beaucoup mieux qu'on me fasse rire quand je dois pleurer , que si l'on me faisoit pleurer lors que je dois rire. C'est pourquoy encore une fois continuez comme vous avez commencé. Laissons-luy reprendre haleine auparavant, dit Acante , le grand chaud étant passé , rien ne nous empêche de sortir d'icy, & de voir en nous promenant les endroits les plus agreables de ce jardin. Bien que nous les ayons vûs plusieurs fois je ne laisse pas d'en être touché ; & crois qu'Ariste & Poliphile le sont aussi. Quant à Gelaste , il aimeroit mieux employer son temps autour de quelque Pîché , que de converser avec des arbres & des fontaines. On pourra tantôt le satisfaire: nous nous asseoirons

E

sur l'herbe menuë pour écouter Poliphile, & plaindrons les peines & les infortunes de son Heroïne avec une tendresse d'autant plus grande que la présence de ces objets nous remplira l'ame d'une douce melancolie. Quand le Soleil nous verra pleurer, ce ne sera pas un grand mal; il en voit bien d'autres par l'Univers qui en font autant, non pour le malheur d'autrui, mais pour le leur propre. Acante fut crû, & on se leva. Au sortir de cet endroit ils firent cinq ou six pas sans rien dire. Gelaste ennuyé de ce long silence l'interrompit, & fronçant un peu son sourcil : Je vous ay, dit-il, tantôt laissé mettre le plaisir de rire après celui de pleurer; trouverez-vous bon que je vous guerisse de cette erreur? Vous sçavez que le rire est ami de l'homme, & le mien particulier; vous m'avez crû capable d'abandonner sa défense sans vous contredire le moins du monde? Helas non, repartit Acante, car quand il n'y auroit que le plaisir de contredire, vous le trouvez assez grand, pour nous engager en une tres-longue & tres-opiniâtre dispute. Ces paroles à quoy Gelaste ne s'attendoit point, & qui firent faire un petit éclat de risée, l'interdirent un peu. Il en revint aussi-



tôt. Vous croyez, dit-il, vous sauver par là, c'est l'ordinaire de ceux qui ont tort, & qui connoissent leur foible, de chercher des fuites; mais évitez tant que vous voudrez le combat, si faut-il que vous m'avouiez que vôtre proposition est absurde, & qu'il vaut mieux rire que pleurer. A le prendre en general comme vous faites, poursuivit Ariste, cela est vray; mais vous falsifiez nôtre texte. Nous vous disons seulement que la pitié est celuy des mouvemens du discours que nous tenons le plus noble, le plus excellent si vous voulez; je passe encore outre, & le maintiens le plus agreable: voyez la hardiesse de ce paradoxe! O Dieux immortels, s'écria Gelaste, y a-t-il des gens assez fous au monde pour soutenir une opinion si extravagante? Je ne dis pas que Sophocle & Euripide ne me divertissent davantage que quantité de faiseurs de Comedies: mais mettez les choses en pareil degré d'excellence, quitterez-vous le plaisir de voir attraper deux vieillards par un drôle comme Phormion, pour aller pleurer avec la famille du Roy Priam? Oûi encore un coup, je le quitteray, dit Ariste. Et vous aimerez mieux, ajouta Gelaste, écouter Sylvandre faisant des

plaintes, que d'entendre Hilas entretenant agreablement les maîtresses? C'est un autre point, poursuit Ariste; mettez les choses, comme vous dites, en pareil degré d'excellence, je vous répondray là-dessus, Sylvandré après tout pourroit faire de telles plaintes, que vous les préféreriez vous-même aux bons mots d'Hilas. Aux bons mots d'Hilas, repartit Gelaste : pensez-vous bien à ce que vous dites ? sçavez-vous quel homme c'est que l'Hilas de qui nous parlons ? C'est le véritable Heros d'Astrée : c'est un homme plus nécessaire dans le Roman qu'une douzaine de Celadons. Avec cela, dit Ariste, s'il y en avoit deux ils vous ennuyeroient, & les autres en quelque nombre qu'ils soient ne vous ennuyent point. Mais nous ne faisons qu'insister l'un & l'autre pour notre avis, sans en apporter d'autre fondement que notre avis même. Ce n'est pas là le moyen de terminer la dispute, ni de découvrir qui a tort ou qui a raison. Cela me fait souvenir, dit Acante, de certaines gens dont les disputes se passent entières à nier & à soutenir, & point d'autre preuve. Vous en allez avoir une pareille si vous ne vous y prenez d'autre sorte. C'est à quoy il faut

remedier , dit Ariste : cette matiere en vaut bien la peine , & nous peut fournir beaucoup de choses dignes d'être examinées. Mais comme elles meritoient plus de temps que nous n'en avons, je suis d'avis de ne toucher que le principal, & qu'après nous reduisons la dispute au jugement qu'on doit faire de l'ouvrage de Poliphile , afin de ne pas sortir entierement du sujet pour lequel nous nous rencontrons icy. Voyons seulement qui établira le premier son opinion. Comme Gelaste est l'agresseur, il seroit juste que ce fût luy. Neanmoins je commenceray s'il le veut. Non, non, dit Gelaste , je ne veux point qu'on m'accorde de privilege. Vous n'êtes pas assez fort pour donner de l'avantage à votre ennemi. Je vous soutiens donc que les choses étant égales, la plus saine partie du monde préférera toujours la Comedie à la Tragedie. Que dis-je , la plus saine partie du monde ? mais tout le monde. Je vous demande où le goût universel d'aujourd'huy se porte. La Cour, les Dames, les Cavaliers, les sçavans, le peuple, tout demande la Comedie , point de plaisir que la Comedie. Aussi voyons-nous qu'on se sert indifferemment de ce mot de Comedie pour

qualifier tous les divertissemens du Theatre: on n'a jamais dit les Tragediens, ny, allons à la Tragedie. Vous en sçavez mieux que moy la veritable raison, dit Ariste, & que cela vient du mot de bourgade en grec. Comme cette érudition seroit longue, & qu'aucun de nous ne l'ignore, je la laisse à part, & m'arrêteray seulement à ce que vous dites. Parce que le mot de Comedie est pris abusivement pour toutes les especes du Dramatique, la Comedie est préférable à la Tragedie: n'est-ce pas là bien conclure? Cela fait voir seulement que la Comedie est plus commune; & parce qu'elle est plus commune, je pourrois dire qu'elle touche moins les esprits. Voilà bien conclure à vôtre tour, repliqua Gelaste: le diamant est plus commun que certaines pierres, donc le diamant touche moins les yeux. Hé mon ami, ne voyez-vous pas qu'on ne se lasse jamais de rire? on peut se lasser du jeu, de la bonne chere, des Dames; mais de rire, point. Avez-vous entendu dire à qui que ce soit: il y a huit jours entiers que nous rions, je vous prie pleurons aujourd'huy? Vous sortez toujours, dit Ariste, de nôtre these, & apportez des raisons si triviales que j'en ay honte

pour vous. Voyez un peu l'homme difficile, reprit Gelaste:& vraiment puifque vous voulez que je difcours de la Comedie & du rire en Philofophe Platonicien, j'y confens ; faites-moy feule-ment la grace de m'écouter. Le plaifir dont nous devons faire le plus de cas , eft toujours celuy qui convient le mieux à nôtre nature ; car c'est s'unir à foy-même que de le goûter. Or y a-t-il rien qui nous convienne mieux que le rire ? Il n'est pas moins naturel à l'homme que la raifon. Il luy eft même particulier : vous ne trouverez aucun animal qui rie , & en rencontrerez quelques-uns qui pleurent. Je vous defie , tout fenfible que vous êtes, de jeter des larmes auffi groffes que celles d'un Cerf qui eft aux abois , ou du cheval de ce pauvre Prince dont on voit la pompe funebre dans l'onzième de l'Eneïde. Tombez d'accord de ces veritez , je vous laisserai après pleurer tant qu'il vous plaira : Vous tiendrez compagnie au cheval du pauvre Pallas , & moy je rirai avec tous les hommes. La conclufion de Gelaste fit rire fes trois amis , Arifte comme les autres ; après quoy celuy-cy dit : Je vous nie vos deux propofitions, auffi-bien la feconde que la pre-

miere. Quelque opinion qu'ait eu l'école jusqu'à présent, je ne conviens pas avec elle que le rire appartienne à l'homme privativement au reste des animaux. Il faudroit entendre la langue de ces derniers pour connoître qu'ils ne rient point. Je les tiens sujets à toutes nos passions: il n'y a pour ce point-là de difference entre nous & eux que du plus au moins, & en la maniere de s'exprimer. Quant à vôtre premiere proposition, tant s'en faut que nous devions toujours courir après les plaisirs qui nous sont les plus naturels, & que nous avons le plus à commandement, que ce n'est pas même un plaisir de posséder une chose tres-commune. Delà vient que dans Platon l'Amour est fils de la pauvreté, voulant dire que nous n'avons de passion que pour les choses qui nous manquent, & dont nous sommes necessiteux. Ainsi le rire qui nous est à ce que vous dites si familier, sera dans la Scene le plaisir des laquais & du menu peuple, le pleurer celuy des honnêtes gens. Vous poussez la chose un peu trop loin, dit Acante, je ne tiens pas que le rire soit interdit aux honnêtes gens. Je ne le tiens pas non plus, reprit Ariste. Ce que je dis n'est que pour payer Gelaste

de sa monnoye. Vous sçavez combien nous avons ri en lisant Terence, & combien je ris en voyant les Italiens: je laisse à la porte ma raison & mon argent, & je ris après tout mon saoul. Mais que les belles Tragedies ne nous donnent une volupté plus grande que celle qui vient du comique, Gelasie ne le niera pas luy-même s'il y veut faire reflexion. Il faudroit, repartit froidement Gelasie, condamner à une tres-grosse amende ceux qui font ces Tragedies dont vous nous parlez. Vous allez là pour vous réjoüir, & vous y trouvez un homme qui pleure auprès d'un autre homme, & cet autre auprès d'un autre, & tous ensemble avec la Comedienne qui represente Andromaque, & la Comedienne avec le Poëte, c'est une chaîne de gens qui pleurent, comme dit vôtre Platon. Est-ce ainsi que l'on doit contenter ceux qui vont là pour se réjoüir? Ne dites point qu'ils y vont pour se réjoüir, reprit Ariste; dites qu'ils y vont pour se divertir. Or je vous soutiens avec le même Platon qu'il n'y a divertissement égal à la Tragedie, ni qui meine plus les esprits où il plaît au Poëte. Le mot dont se sert Platon, fait que je me figure le même Poëte se rendant maître de tout

E v

un peuple, & faisant aller les ames comme des troupeaux, & comme s'il avoit en ses mains la baguette du Dieu Mercure. Je vous soutiens, dis-je, que les maux d'autrui nous divertissent; c'est-à-dire, qu'ils nous attachent l'esprit. Ils peuvent attacher le vôtre agreablement, poursuit Gelaste, mais non pas le mien. En verité je vous trouve de mauvais goût. Il vous suffit que l'on vous attache l'esprit; que ce soit avec des charmes agreables ou non, avec les serpens de Tisiphone, il ne vous importe. Quand vous me feriez passer l'effet de la Tragedie pour une espece d'enchantement, cela feroit-il que l'effet de la Comedie n'en fût un aussi? Ces deux choses étant égales, serez-vous si fou que de préférer la premiere à l'autre? Mais vous-même, reprit Ariste, osez-vous mettre en comparaison le plaisir du rire avec la pitié? La pitié qui est un ravissement, une extase? Et comment ne le seroit elle pas, si les larmes que nous versons pour nos propres maux sont au sentiment d'Homere (non pas tout-à-fait au mien) si les larmes, dis-je, sont au sentiment de ce divin Poëte, une espece de volupté? Car en cet endroit où il fait pleurer Achille & Priam, l'un du sou-



venir de Patrocle, l'autre de la mort du dernier de ses enfans , il dit qu'ils se faoulent de ce plaisir, il les fait jouir du pleurer comme si c'étoit quelque chose de délicieux. Le Ciel vous veuille envoyer beaucoup de jouïssances pareilles, reprit Gelaſte , je n'en ſerai nullement jaloux. Ces extaſes de la pitié n'accommodent pas un homme de mon humeur. Le rire a pour moy quelque choſe de plus viſ & de plus ſenſible: Enfin le rire me rit davantage. Toute la nature eſt en cela de mon avis. Allez-vous-en à la Cour de Cytherée, vous y trouverez des ris, & jamais de pleurs. Nous voicy déjà retombez , dit Ariſte , dans ces raifons qui n'ont aucune ſolidité : vous êtes le plus frivole défenſeur de la Comedie que j'aye vû depuis bien long-temps. Et nous voicy retombez dans le Platonisme , repliqua Gelaſte : demeurons-y donc , puisſque cela vous plaît tant. Je m'en vais vous dire quelque choſe d'eſſentiel contre le pleurer , & veux vous convaincre par ce même endroit d'Homere dont vous avez fait vôtre capital. Quand Achille a pleuré ſon ſaoul ( par parentheſe, je crois qu'Achille ne rioit pas de moins bon courage ; tout ce que font les Heros ils le font dans le ſuprême

E vj

me degré de perfection.) Lors qu'Achille, dis-je, s'est rassasié de ce beau plaisir de verser des larmes, il dit à Priam : Vieillard, tu es misérable : telle est la condition des mortels, ils passent leur vie dans les pleurs. Les Dieux seuls sont exempts de mal, & vivent là haut à leur aise sans rien souffrir. Que répondrez-vous à cela? Je répondrai, dit Ariste, que les mortels sont mortels quand ils pleurent de leurs douleurs, mais quand ils pleurent des douleurs d'autrui ce sont proprement des Dieux. Les Dieux ne pleurent ni d'une façon ni d'une autre, reprit Gelaste : pour le rire, c'est leur partage. Qu'il ne soit ainsi, Homere dit en un autre endroit, que quand les Bienheureux immortels virent Vulcain qui boitoit dans leur maison, il leur prit un rire inextinguible. Par ce mot d'inextinguible vous voyez qu'on ne peut trop rire ni trop longtemps ; par celui de Bienheureux, que la beatitude consiste au rire. Par ces deux mots que vous dites, reprit Ariste, je vois qu'Homere a failli, & ne vois rien autre chose. Platon l'en reprend dans son troisième de la République. Il le blâme de donner aux Dieux un rire démesuré & qui seroit même indigne de

personnes tant soit peu considerables. Pourquoi voulez-vous qu'Homere ait plutôt failli que Platon , repliqua Gelaste? Mais laissons les autoritez & n'écoutons que la raison seule. Nous n'avons qu'à examiner sans prévention la Comedie & la Tragedie. Il arrive assez souvent que cette derniere ne nous touche point: car le bien ou le mal d'autrui ne nous touche que par rapport à nous-mêmes , & en tant que nous croyons que pareille chose nous peut arriver ; l'Amour propre faisant sans cesse que l'on tourne les yeux sur soy. Or comme la Tragedie ne nous represente que des aventures extraordinaires, & qui vraisemblablement ne nous arriveront jamais, nous n'y prenons point de part, & nous sommes froids , à moins que l'ouvrage ne soit excellent, que le Poëte ne nous transforme, que nous ne devenions d'autres hommes par son adresse, & ne nous mettions en la place de quelque Roi. Alors, j'avouë que la Tragedie nous touche; mais de crainte, mais de colere , mais de mouvemens funestes qui nous renvoient au logis , pleins des choses que nous avons vûës , & incapables de tout plaisir. La Comedie n'employant que des aventures ordinaires , & qui

peuvent nous arriver , nous touche toujours, plus ou moins, selon son degré de perfection. Quand elle est fort bonne , elle nous fait rire. La Tragedie nous attache si vous voulez ; mais la Comedie nous amuse agréablement , & mene les ames aux Champs Elisées , au lieu que vous les menez dans la demeure des malheureux. Pour preuve infailible de ce que j'avance , prenez garde que pour effacer les impressions que la Tragedie avoit faites en nous , on luy fait souvent succeder un divertissement comique ; mais de celui-cy à l'autre il n'y a point de retour : ce qui vous fait voir que le suprême degré du plaisir , après quoy il n'y a plus rien, c'est la Comedie. Quand on vous la donne , vous vous en retournez content & de belle humeur: quand on ne vous la donne pas, vous vous en retournez chagrin & rempli de noires idées. C'est ce qu'il y a à gagner avec les Orestes & les Oedipes, tristes fantômes qu'a évoquez le Poëte Magicien dont vous nous avez parlé tantôt. Encore serions-nous heureux s'ils excitoient le terrible toutes les fois que l'on nous les fait paroître; cela vaut mieux que de s'ennuyer : mais où sont les habiles Poëtes qui nous dépeignent

ces choses au vif ? Je ne veux pas dire que le dernier soit mort avec Euripide ou avec Sophocle ; je dis seulement qu'il n'y en a gueres. La difficulté n'est pas si grande dans le Comique ; il est plus assuré de nous toucher en ce que les incidens sont d'une telle nature , que nous nous les appliquons à nous-mêmes plus aisément. Cette fois-là, dit Ariste, voila des raisons solides & qui meritent qu'on y réponde ; il faut y tâcher. Le même ennuy qui nous fait languir pendant une Tragedie, où nous ne trouvons que de mediocres beautez, est commun à la Comedie, & à tous les ouvrages de l'esprit, particulièrement aux Vers : Je vous le prouverois aisément si c'étoit la question ; mais ne s'agissant que de comparer deux choses également bonnes, chacune selon son genre, & la Tragedie, à ce que vous dites vous-même , devant l'être souverainement , nous ne devons considerer la Comedie que dans un pareil degré. En ce degré donc vous dites qu'on peut passer de la Tragedie à la Comedie ; & de celle-cy à l'autre, jamais. Je vous le confesse , mais je ne tombe pas d'accord de vos consequences, ni de la raison que vous apportez. Celle qui me semble la meilleure, est que :

Tragedie nous faisons une grande contention d'ame; ainsi on nous represente ensuite quelque chose qui délaïsse nôtre cœur & nous remet en l'état où nous étions avant le spectacle, afin que nous en puissions sortir ainsi que d'un songe. Par vôtre propre raisonnement vous voyez déjà que la Comedie touche beaucoup moins que la Tragedie: il reste à prouver que cette dernière est beaucoup plus agreable que l'autre. Mais auparavant, de crainte que la memoire ne m'en échape, je vous dirai qu'il s'en faut bien que la Tragedie nous renvoye chagrins & mal satisfaits, la Comedie tout-à-fait contens & de belle humeur: car si nous apportons à la Tragedie quelque sujet de tristesse qui nous soit propre, la compassion en détourne l'effet ailleurs, & nous sommes heureux de répandre pour les maux d'autrui les larmes que nous gardions pour les nôtres. La Comedie au contraire nous faisant laisser nôtre melancolie à la porte, nous la rend lors que nous sortons. Il ne s'agit donc que du temps que nous employons au spectacle, & que nous ne sçaurions mieux employer qu'à la pitié. Premièrement niez-vous qu'elle soit plus noble que le rire? Il y a si long-

temps que nous disputons, repartit Gelaste , que je ne veux plus rien nier. Et moy je vous veux prouver quelque chose, reprit Ariste : je vous veux prouver que la pitié est le mouvement le plus agreable de tous. Vôte erreur provient de ce que vous confondez ce mouvement avec la douleur. Je crains celle-cy encore plus que vous ne faites: quant à l'autre , c'est un plaisir, & tres-grand plaisir. En voicy quelques raisons necessaires & qui vous prouveront par consequent que la chose est telle que je vous dis. La pitié est un mouvement charitable & genereux, une tendresse de cœur , dont tout le monde se sçait bon gré. Y a-t-il quelqu'un qui veuille passer pour un homme dur & impénétrable à ses traits ? Or qu'on ne fasse les choses loüables avec un tres-grand plaisir , je m'en rapporte à la satisfaction interieure des gens de bien; je m'en rapporte à vous-même, & vous demande si c'est une chose loüable que de rire. Assurément ce n'en est pas une, non plus que de boire & de manger , ou de prendre quelque plaisir qui ne regarde que nôtre interêt. Voila donc déjà un plaisir qui se rencontre en la Tragedie, & qui ne se rencontre pas en la Comedie. Je

vous en puis alleguer beaucoup d'autres. Le principal à mon sens, c'est que nous nous mettons au dessus des Rois par la pitié que nous avons d'eux, & devenons Dieux à leur égard, contemplant d'un lieu tranquille leurs embarras, leurs afflictions, leurs malheurs; ni plus ni moins que les Dieux considèrent de l'Olympe les misérables mortels. La Tragedie a encore cela au dessus de la Comedie, que le Stile dont elle se sert, est sublime; & les beautés du sublime, si nous en croyons Longin & la vérité, sont bien plus grandes & ont tout un autre effet que celle du mediocre. Elles enlèvent l'ame, & se font sentir à tout le monde avec la soudaineté des éclairs. Les traits comiques, tous beaux qu'ils sont, n'ont ni la douceur de ce charme ni sa puissance. Il est de cecy comme d'une Beauté excellente & d'une autre qui a des graces: celle-cy plaît, mais l'autre ravit. Voila proprement la difference que l'on doit mettre entre la pitié & le rire. Je vous apporterois plus de raisons que vous n'en souhaiteriez, s'il n'étoit temps de terminer la dispute. Nous sommes venus pour écouter Poliphile; c'est luy cependant qui nous écoute avec beaucoup de silence & d'at-



tion , comme vous voyez. Je veux bien ne pas repliquer , dit Gelaste , & avoir cette complaisance pour luy : mais ce sera à condition que vous ne prétendrez pas m'avoir convaincu ; sinon , continuons la dispute. Vous ne me ferez point en cela de tort , reprit Poliphile , mais vous en ferez peut-être à Acante , qui meurt d'envie de vous faire remarquer les merveilles de ce jardin. Acante ne s'en défendit pas trop. Il répondit toutefois à l'honnêteté de Poliphile ; mais en même temps il ne laissa pas de s'écarter. Ses trois amis le suivirent. Ils s'arrêtèrent long-temps à l'endroit qu'on appelle le fer à cheval , ne se pouvant lasser d'admirer cette longue suite de beautés toutes différentes qu'on découvre du haut des rampes.

*Là dans des chars dorez le Prince avec sa  
Cour*

*Va goûter la fraîcheur sur le declin du jour.*

*L'un & l'autre Soleil unique en son espece*

*Etale aux regardans sa pompe & sa  
richesse.*

*Phœbus brille à l'envy du Monarque  
François.*

*On ne sçait bien souvent à qui donner sa  
voix.*

*Tous deux sont pleins d'éclat & rayonnans de gloire.*

*Ah , si j'étois aidé des filles de Mémoire !  
De quels traits j'ornerois cette comparaison !  
Versailles ce seroit le Palais d'Apolon :  
Les Belles de la Cour passeroient pour les  
Heures.*

*Mais peignons seulement ces charmantes demeures.*

*En face d'un parterre au Palais opposé  
Est un amphithéâtre en rampes divisé.  
La descente en est douce , & presque imperceptible.*

*Elles vont vers leur fin d'une pente insensible.*

*D'arbrisseaux toujours verts les bords en sont ornez.*

*Le Myrte par qui sont les Amans couronnez ,*

*Trange son feuillage en Globe , en Pyramide ;  
Tel jadis le tailloient les Ministres d'Armide.*

*Au haut de chaque rampe un Sphinx aux larges flancs*

*Se laisse entortiller de fleurs par des enfans.*

*Il se joint avec eux , leur rit à sa manière ,*

*Et ne se souvient plus de son humeur si fière.*

*Au bas de ce degré Latone & ses géméaux*

*De gens durs & grossiers font de vils animaux ,*

*Les changent avec l'eau que sur eux ils  
répandent.*

*Déjà les doigts de l'un en nageoires s'é-  
tendent.*

*L'autre en le regardant est metamorphosé.  
De l'insecte & de l'homme un autre est  
composé.*

*Son épouse le plaint d'une voix de gre-  
noïlle ;*

*Le corps est femme encor. Tel luy-même se  
moïille ,*

*Se lave , & plus il croit effacer tous ces  
traits ,*

*Plus l'onde contribuë à les rendre par-  
faits.*

*La Scene est un bassin d'une vaste étenduë.  
Sur les bords cette engeance insecte deve-  
nuë*

*Tâche de lancer l'eau contre les Dèitez.  
A l'entour de ce lieu pour comble de beau-  
tez*

*Une troupe immobile & sans pieds se re-  
pose ,*

*Nymphes , Heros , & Dieu de la meta-  
morphose ,*

*Termes de qui le sort sembleroit ennuyeux.  
S'ils n'étoient enchantez par l'aspect de ces  
lieux.*

*Deux parterres ensuite entretiennent la  
vue.*

*Tous deux ont leurs fleurons d'herbe tendre & menuë.*

*Tous deux ont un bassin qui lance ses tre-fors ,*

*Dans le centre en aigrette , en arcs le long des bords.*

*L'onde sort du gosier de differens reptiles.*

*Là sifflent les lézards germaines des crocodiles :*

*Et là mainte tortuë apportant sa maison Allonge en vain le col pour sortir de prison.*

*Enfin par une allée aussi large que belle*

*On descend vers deux mers d'une forme nouvelle.*

*L'une est un rond à pans , l'autre est un long canal ,*

*Miroirs où l'on n'a point épargné le cristal.*

*Au milieu du premier Phœbus sortant de l'onde*

*A quitté de Thetis la demeure profonde.*

*En rayons infinis l'eau sort de son flambeau ,*

*On voit presque en vapeur se résoudre cette eau.*

*Telle la chaux exhale une blanche fumée.*

*D'atomes de cristal une nuë est formée :*

*Et lors que le Soleil se trouve vis-à-vis ,*

*Son éclat l'enrichit des couleurs de l'Iris.*

*Les coursiers de ce Dieu commençans leur carrière*

*A peine ont hors de l'eau la croupe toute  
entière :*

*Cependant on les voit impatiens du fein.*

*Ils forment la rosée en secouant leur crin.*

*Phœbus quitte à regret ses humides de-  
meures :*

*Il se plaint à Thetis de la bâte des heures.*

*Elles pousent son char par leurs mains  
préparé,*

*Et disent que le Somme enfia groce est ren-  
tré.*

*Cette figure à pans d'une place est suivie.*

*Mainte allée en étoile à son centre aboutie*

*Mène aux extrêmes de ce vaste pour-  
pris.*

*De tant d'objets divers les regards sont  
surpris.*

*Par sentiers alignez l'œil va de part &  
d'autre :*

*Tout chemin est allée aux Royaumes du  
N O S T R E.*

*Muses, n'oublions pas à parler du canal.*

*Cherchons des mots choisis pour peindre  
son cristal.*

*Qu'il soit pur, transparent, que cette onde  
argentee*

*Loge en son moite sein la blanche Galatée.*

*Jamais on n'a trouvé ses rives sans Ze-  
phirs :*

*Flore s'y rafraîchit au vent de leurs soupirs.*

*Les Nymphes d'alentour souvent dans les  
nuits sombres*

*S'y vont baigner en troupe à la faveur des  
ombres.*

*Les lieux que j'ai dépeints , le Canal, le  
Rond d'eau ,*

*Parterres d'un dessein agreable & nouveau,  
Amphithéâtres, jets, sous au Palais répon-  
dent ,*

*Sans que de tant d'objets les beautez se  
confondent.*

*Heureux ceux de qui l'art a ces traits in-  
ventez !*

*On ne connoissoit point autrefois ces beau-  
tez.*

*Tous parcs étoient vergers du temps de nos  
Ancêtres ;*

*Tous vergers sont faits parcs : le sçavoir  
de ces maîtres*

*Change en jardins royaux ceux des sim-  
ples Bourgeois ,*

*Comme en jardins des Dieux il change  
ceux des Rois.*

*Que ce qu'ils ont planté dure mille ans en-  
core ,*

*Tant qu'on aura des yeux, tant qu'on che-  
rira Flore ,*

*Les Nymphes des jardins loueront inces-  
samment*

*Cet art qui les sçavoit loger si richement.*

*Poliphile*

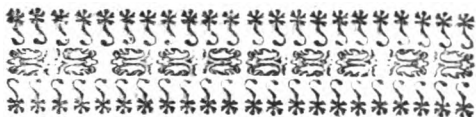
Poliphile & ensuite ses trois amis prirent là-dessus occasion de parler de l'intelligence qui est l'ame de ces merveilles , & qui fait agir tant de mains sçavantes pour la satisfaction du Monarque. Je ne rapporterai point les loüanges qu'on luy donna; elles furent grandes, & par consequent ne luy plairoient pas. Les qualitez sur lesquelles nos quatre amis s'étendirent furent sa fidelité & son zele. On remarqua que c'est un genie qui s'applique à tout , & ne se relâche jamais. Ses principaux soins sont de travailler pour la grandeur de son maître ; mais il ne croit pas que le reste soit indigne de l'occuper. Rien de ce qui regarde Jupiter n'est au dessous des ministres de sa puissance. Nos quatre amis étant convenus de toutes ces choses allerent ensuite voir le Salon & la galerie qui sont demeurez debout après la Fête qui a été tant vantée. On a jugé à propos de les conserver afin d'en bâtir de plus durables sur le modele. Tout le monde a ouï parler des merveilles de cette Fête, des Palais devenus jardins & des jardins devenus Palais, de la soudaineté avec laquelle on a créé , s'il faut ainsi dire , ces choses , & qui rendra les enchantemens croyables à l'avenir. Il

F

n'y a point de peuple en l'Europe que la Renommée n'ait entretenu de la magnificence de ce Spectacle. Quelques personnes en ont fait la description avec beaucoup d'élégance & d'exactitude; c'est pourquoy je ne m'arrêterai point en cet endroit ; je dirai seulement que nos quatre amis s'assirent sur le gazon qui borde un ruisseau, ou plutôt une goulette, dont cette galerie est ornée. Les feüillages qui la couvroient étant déjà secs & rompus en beaucoup d'endroits, laissoient entrer assez de lumiere pour faire que Poliphile lût aisément: il commença donc de cette sorte le recit des malheurs de son Heroïne.







# PSICHÉ.

---

## LIVRE SECOND.



A criminelle Psiché n'eut pas l'assurance de dire un mot : Elle se pouvoit jeter à genoux devant son mari, elle luy pouvoit compter comme la chose s'étoit passée : & si elle n'eût justifié entièrement son dessein, elle en auroit du moins rejeté la faute sur ses deux sœurs. En tout cas elle pouvoit demander pardon, prosternée aux pieds de l'Amour, les luy embrassant avec des marques de repentir, & les luy mouillant de ses larmes. Il y avoit outre cela un parti à prendre ; c'étoit de relever le poignard par la pointe, & le présenter à son mari en luy découvrant son sein, & en l'invitant de

F ij

percer un cœur qui s'étoit revolté contre luy. L'étonnement & sa conscience luy ôterent l'usage de la parole & celui des sens. Elle demeura immobile, & baissant les yeux elle attendit avec des tranfes mortelles sa destinée. Cupidon outré de colere ne sentit pas la moitié du mal que là goutte d'huile luy auroit fait dans un autre temps. Il jetta quelques regards foudroyans sur la malheureuse Psiché; puis sans luy faire seulement la grace de luy reprocher son crime, ce Dieu s'envola, & le Palais disparut. Plus de Nymphes, plus de Zephirs : la pauvre épouse se trouva seule sur le rocher, demi morte, pâle, tremblante, & tellement possédée de son excessive douleur, qu'elle demeura longtemps les yeux attachez à terre sans se connoître, & sans prendre garde qu'elle étoit nue. Ses habits de fille étoient à ses pieds; elle avoit les yeux dessus, & ne les appercevoit pas. Cependant l'amour étoit demeuré dans l'air, afin de voir à quelles extremitez son épouse seroit réduite; ne voulant pas qu'elle se portât à aucune violence contre sa vie : soit que le couroux du Dieu n'eût pas éteint tout-à-fait en luy la compassion; soit qu'il réservât Psiché à de longues peines, &

à quelque chose de plus cruel que de se  
tuer soy-même. Il la vit tomber éva-  
nouïe sur la roche dure, cela le toucha;  
mais non jusqu'au point de l'obliger à  
ne se plus souvenir de la faute de son é-  
pouse. Pſiché ne revint à soy de long-  
temps après. La premiere pensée qu'el-  
le eut, ce fut de courir à un précipice.  
Là considérant les abîmes, leur pro-  
fondeur, les pointes des rocs toutes prê-  
tes à la mettre en pieces; & levant quel-  
quefois les yeux vers la Lune qui l'é-  
clairait: Sœur du Soleil, luy dit-elle, que  
l'horreur du crime ne t'empêche pas de  
me regarder. Sois témoin du desespoir  
d'une malheureuse; & fais-moy la gra-  
ce de raconter à celuy que j'ay offensé,  
les circonstances de mon trépas; mais  
ne les raconte point aux personnes dont  
je tiens le jour. Tu vois dans ta course  
des misérables; dis-moy, y en a-t-il un  
de qui l'infortune ne soit legere au prix  
de la mienne? Rochers élevez, qui ser-  
viez n'a guere de fondemens à un Pa-  
lais dont j'étois maîtresse, qui auroit dit  
que la nature vous eût formez pour me  
servir maintenant à un usage si diffé-  
rent? A ces mots elle regarda encore le  
précipice; & en même temps la mort se  
montra à elle sous la forme la plus af-

freuse. Plusieurs fois elle voulut s'élan-  
cer, plusieurs fois aussi un sentiment na-  
turel l'en empêcha. Quelles sont , dit-  
elle, mes destinées ! j'ay quelque beauté,  
je suis jeune ; il n'y a qu'un moment  
que je possédois le plus agreable de tous  
les Dieux , & je vas mourir ! je me vas  
moy-même donner la mort ! faut il que  
l'Aurore ne se leve plus pour Psiché ?  
quoy voila les derniers instans qui me  
sont donnez par les Parques : Encore si  
ma nourrice me fermoit les yeux : si je  
n'étois point privée de la sepulture.  
Ces irresolutions , & ces retours vers la  
vie qui font la peine de ceux qui meu-  
rent, & dont les plus desesperez ne sont  
pas exempts, entretinrent un cruel com-  
bat dans le cœur de nôtre Heroïne.  
Douce lumiere , s'écria-t-elle , qu'il est  
difficile de te quitter ! Helas ! en quels  
lieux iray-je quand je me serai bannie  
moy-même de ta presence ? Charitables  
filles d'enfer , aidez-moy à rompre les  
nœuds qui m'attachent ; venez , venez  
me représenter ce que j'ay perdu. Alors  
elle se recueillit en elle-même ; & l'ima-  
ge de son malheur étouffant enfin ce  
reste d'amour pour la vie , l'obligea de  
s'élancer avec tant de promptitude &  
de violence , que le Zephire qui l'ob-

servoit & qui avoit ordre de l'enlever quand le comble du desespoir l'auroit amenée à ce point, n'eut presque pas le loisir d'y apporter le remede. Psiché n'étoit plus, s'il eût attendu encore un moment. Il la retira du goufre, & luy faisant prendre un autre chemin dans les airs que celuy qu'elle avoit choisi, il l'éloigna de ces lieux funestes, & l'alla poser avec ses habits sur le bord d'un fleuve, dont la rive extraordinairement haute & fort escarpée pouvoit passer pour un précipice encore plus horrible que le premier. C'est l'ordinaire des malheureux d'interpreter toutes choses sinistrement. Psiché se mit en l'esprit que son époux outré de ressentiment, ne l'avoit fait transporter sur le bord d'un fleuve qu'afin qu'elle se noyât, ce genre de mort étant plus capable de le satisfaire que l'autre, parce qu'il étoit plus lent, & par conséquent plus cruel. Peut-être même ne falloit-il pas qu'elle fouillât de sang ces rochers. Sçavoit-elle si son mari ne les avoit point destinez à un usage tout opposé? Ce pouvoit être une retraite amoureuse où l'Infant de Cypre craignant sa mere logeoit secretement ses maîtresses comme il y avoit logé son épouse : car le lieu étoit

écarté & inaccessible : ainsi elle auroit commis un sacrilege si elle avoit fait servir à son desespoir ce qui ne servoit qu'aux plaisirs. Voila comme raisonnoit la pauvre Pſiché, ingenieuse à se procurer du mal ; mais bien éloignée de l'intention qu'avoit eüe l'Amour à qui cet endroit où la belle se trouvoit alors , étoit venu fortuitement dans l'esprit ; ou qui peut-être l'avoit laissé à la discretion du Zephire. Il vouloit la faire souffrir ; tant s'en faut qu'il exigeât d'elle une mort si prompte. Dans cette pensée il défendit au Zephire de la quitter, ( pour quelque occasion que ce fût , quand même Flore luy auroit donné un rendez-vous ) tant que cette premiere violence eût jetté son feu. Je me suis étonné cent fois comme le Zephire n'en devint pas amoureux. Il est vray que Flore a bien du merite , puis de courir sur les pas d'un Maître, & d'un Maître comme l'Amour , c'eût été à luy une perfidie trop grande , & même inutile. Ayant donc l'œil incessamment sur Pſiché , & luy voyant regarder le fleuve d'une manière toute pitoyable, il se douta de quelque nouvelle pensée de desespoir ; & pour n'être pas surpris encore une fois , il en avertit aussi-tôt le Dieu

de ce fleuve, qui de bonne fortune tenoit sa cour à deux pas de là, & qui avoit alors auprès de luy la meilleure partie de ses Nymppes. Ce Dieu étoit d'un temperament froid, & ne se soucioit pas beaucoup d'obliger la belle ni son mari. Neanmoins la crainte qu'il eut que les Poëtes ne le diffamassent, si la premiere beauté du monde, fille de Roy, & femme d'un Dieu, se noyoit chez luy, & ne l'appellassent Frere du Stix; cette crainte, dis-je, l'obligea de commander à ses Nymphes qu'elles recüeillissent Psiché, & qu'elles la portassent vers l'autre rive, qui étoit moins haute & plus agreable que celle-là, près de quelque habitation. Les Nymphes luy obéirent avec beaucoup de plaisir. Elles se rendirent toutes à l'endroit où étoit la Belle, & se cachèrent sous le rivage. Psiché faisoit alors des reflexions sur son aventure, ne sçachant que conjecturer du dessein de son mari, ni à quelle mort se résoudre. A la fin tirant de son cœur un profond soupir: Et bien, dit-elle, je finirai ma vie dans les eaux; veüillent seulement les destins que ce supplice te soit agreable. Aussi-tôt elle se précipita dans le fleuve, bien étonnée de se voir incontinent entre les bras de Cimodocé & de

la gentille Naïs. Ce fut la plus heureuse rencontre du monde. Ces deux Nymphes ne faisoient presque que de la quitter: Car l'Amour en avoit choisi de toutes les sortes & dans tous les chœurs pour servir de filles d'honneur à nôtre Heroïne, pendant le temps bienheureux où elle avoit part aux affections & à la fortune d'un Dieu. Cette rencontre qui devoit du moins luy apporter quelque consolation, ne luy apporta au contraire que du déplaisir. Comment se résoudre sans mourir à paroître ainsi malheureuse & abandonnée devant celles qui la servoient il n'y avoit pas plus d'une heure? Telle est la folie de l'esprit humain; les personnes nouvellement déchûës de quelque état florissant, furent les gens qui les connoissent avec plus de soin qu'elles n'évitent les étrangers, & préfèrent souvent la mort au service qu'on leur peut rendre. Nous supportons le malheur, & ne sçaurions supporter la honte. Je ne vous assurerai pas si ce fleuve avoit des Tritons, & ne sçai pas bien si c'est la coûtume des fleuves que d'en avoir. Ce que je vous puis assurer, c'est qu'aucun Triton n'approcha de nôtre Heroïne. Les seules Naïades eurent cet honneur. Elles se



pressoient si fort autour de la Belle, que malaisément un Triton y eût trouvé place. Naïs & Cimodocé la tenoient entre leurs bras , tandis que d'abattement & de lassitude elle se laissoit aller la tête languissamment, tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, arrosant leur sein tour à tour avec ses larmes. Aussi-tôt qu'elle fut à bord , ces deux Nymphes qui avoient été du nombre de ses favorites ( comme prudentes & discrettes entre toutes les Nymphes du monde) firent signe à leurs compagnes de se retirer; & ne diminuant rien du respect avec lequel elles la servoient pendant sa fortune , elles prirent ses habits des mains du Zephire qui se retira aussi, & demanderent à Psiché si elle ne vouloit pas bien qu'elles eussent l'honneur de l'habiller encore une fois. Psiché se jeta à leurs pieds pour toute réponse , & les leur baïsa. Cet abaissement excessif leur causa beaucoup de confusion & de pitié. L'Amour même en fut touché plus que de pas une chose qui fût arrivée à notre Heroïne depuis sa disgrâce. Il ne l'avoit point quittée de vûe , recevant quelque satisfaction à l'aspect du mal qu'elle se faisoit , car cela ne pouvoit partir que d'un bon principe. Cupidon

gouïtoit dans les airs ce cruel plaisir. Le battement de ses aïles obligea Nais & Cimodocé de tourner la tête. Elles apperçurent le Dieu, & par considération, tout au moins autant que par respect, mais principalement pour faire plaisir à la Belle, elles se retirèrent à leur tour. Et bien Psiché, dit l'Amour, que te semble de ta fortune ? est-ce impunément que l'on veut tuer le maître des Dieux ? il te tarδοit que tu te fusses détruite, te voila contente ; tu sçais comme je suis fait, tu m'as vû : mais de quoy cela te peut-il servir ? je t'avertis que tu n'es plus mon épouse. Jusques-là, la pauvre Psiché l'avoit écouté sans lever les yeux ; à ce mot d'épouse elle dit : Helas je suis bien éloignée de prendre cette qualité ; je n'ose seulement esperer que vous me recevrez pour esclave. Ni mon esclave non plus, reprit l'Amour ; c'est de ma mere que tu l'es ; je te donne à elle. Et garde-toy bien d'attenter contre ta vie ; je veux que tu souffres, mais je ne veux pas que tu meures ; tu en serois trop tôt quitte. Que si tu as dessein de m'obliger ; vange-moy de tes deux Démons de sœurs ; n'écoute ni considération du sang ni pitié, sacrifie-les moy. Adieu Psiché : la brûlure que cette lampe m'a faite ne

me permet pas de t'entretenir plus long-temps. Ce fut bien là que l'affliction de nôtre Heroïne reprit des forces. Execrable lampe!maudite lampe!avoir brûlé un Dieu si sensible & si delicat ! qui ne sçauroit rien endurer ! l'Amour ! Pleure , pleure Psiché , ne te repose ni jour ni nuit : cherche sur les monts & dans les vallées quelque herbe pour le guerir , & porte-la luy. S'il ne s'étoit point tant pressé de me dire adieu , il verroit l'extrême douleur que son mal me fait,& ce luy seroit un soulagement: mais il est parti,il est parti sans me laisser aucune esperance de le revoir. Cependant l'Aurore vint éclairer l'infortune de nôtre belle,& amena ce jour-là force nouveautez. Venus,entre autres , fut avertie de ce qui étoit arrivé à Psiché, & voyez comme les choses se rencontrent. Les Medecins avoient ordonné à cette Déesse de se baigner,pour des chaleurs qui l'incommodoient. Elle prenoit son bain dès le point du jour , puis se recouchoit. C'étoit dans ce fleuve qu'elle se baignoit d'ordinaire,à cause de la qualité de ses eaux refroidissantes. Je pense même vous avoir dit que le Dieu du fleuve en tenoit un peu.Une oye babillarde qui sçavoit ces choses &

qui se trouvant cachée entre les glayeuls avoit vû Psiché arriver à bord, & avoit entendu ensuite les reproches de son mari, ne manqua pas d'aller redire à Venus toute l'avanture de point en point. Venus ne perd point de temps ; elle envoie gens de tous les côtez, avec ordre de luy amener morte ou vive Psiché son esclave. Il s'en fallut peu que ces gens ne la rencontrassent. Dès que son époux l'eut quittée elle s'habilla, ou pour mieux parler elle jeta sur soy ses habits : c'étoient ceux qu'elle avoit quittez en se mariant, habits lugubres, & commandez par l'Oracle, comme vous pouvez vous en souvenir. En cet état elle resolut d'aller par le monde, cherchant quelque herbe pour la brûlure de son mari, puis de le chercher luy-même. Elle n'eut pas marché une demie heure qu'elle crut appercevoir un peu de fumée qui sortoit d'entre des arbres & des rochers. C'étoit l'habitation d'un pêcheur située au panchant d'un mont, où les chevres même avoient de la peine à monter. Ce mont revêtu de chênes aussi vieux que luy, tout plein de rocs, presentoit aux yeux quelque chose d'effroiable, mais de charmant. Le caprice de la Nature ayant creusé deux ou

trois de ces rochers qui étoient voisins l'un & l'autre, & leur ayant fait des passages de communication & d'issue, l'industrie humaine avoit achevé cet ouvrage, & en avoit fait la demeure d'un bon vieillard & de deux jeunes bergères. Encore que Psiché dans ces commencemens fût timide, & apprehendât la moindre rencontre, si est-ce qu'elle avoit besoin de s'enquerir en quelle contrée elle étoit, & si on ne sçavoit point une composition, une racine ou une herbe pour la brûlure de son mari. Elle dressa donc ses pas vers le lieu où elle avoit vû cette fumée, ne découvrant aucune habitation que celle-là de quelque côté que sa vûe se pût étendre. Il n'y avoit point d'autre chemin pour y aller qu'un petit sentier tout bordé de ronces. De moyen de les détourner, elle n'en avoit aucun: de façon qu'à chaque pas les épines luy déchiroient son habit, quelquefois la peau, sans que d'abord elle le sentît. L'affliction suspendoit en elle les autres douleurs. A la fin son linge qui étoit mouillé, le froid du matin, les épines & la rosée commencèrent à l'incommoder. Elle se tira d'entre ces halliers le mieux qu'elle pût; puis un petit pré dont l'herbe étoit encore aussi

vierge que le jour qu'elle nâquit, la mena jusques sur le bord d'un torrent. C'étoit un torrent & un abîme. Un nombre infini de sources qui s'y précipitoient par cascades du haut du mont, puis roulant leurs eaux entre des rochers, formoient un gazoüillement à peu près semblable à celuy des catadupes du Nil. Psiché arrêtée tout court par cette barrière, & d'ailleurs extrêmement abattue tant de la douleur que du travail, & pour avoir passé sans dormir une nuit entière, se coucha sous des arbrisseaux que l'humidité du lieu rendoit fort touffus. Ce fut ce qui la sauva. Deux satellites de son ennemie arriverent un moment après en ce même endroit. La ravine les empêcha de passer outre: ils s'arrêtèrent quelque temps à la regarder, avec un si grand peril pour Psiché, que l'un d'eux marcha sur sa robe, & croyant la Belle aussi loin de luy qu'elle en étoit près, il dit à son camarade : Nous cherchons icy inutilement, ce ne sçauroient être que des oiseaux qui se refugient dans ces lieux ; nos compagnons seront plus heureux que nous, & je plains cette personne s'ils la rencontrent : car nôtre Maîtresse n'est pas telle qu'on s'imagine. Il semble à la voir que ce soit la

douceur même ; mais je vous la donne pour une femme vindicative , & aussi cruelle qu'il y en ait. On dit que Psiché luy dispute la préeminence des charmes : c'est justement le moïen de la rendre furieuse , & d'en faire une Lionne à qui on a enlevé ses petits : sa concurrence fera fort bien de ne pas tomber entre ses mains. Psiché entendit ces mots fort distinctement , & rendit graces au hazard , qui en luy donnant des fraïeurs mortelles, luy donnoit aussi un avis qui n'étoit nullement à négliger. De bonheur pour elle ces gens partirent presque aussi-tôt. A peine elle en étoit revenue, que sur l'autre bord de la ravine un nouveau spectacle luy causa de l'étonnement. La vieilleſſe en propre personne luy apparut chargée de filets , & en habit de pêcheur. Les cheveux luy pendoient sur les épaules, & la barbe sur la ceinture. Un tres-beau vieillard & blanc comme un lis , mais non pas si frais , se dispoſoit à passer. Son front étoit plein de rides, dont la plus jeune étoit presque aussi ancienne que le déluge. Aussi Psiché le prit pour Deucalion , & se mettant à genoux ; Pere des humains , luy cria-t-elle, protegez-moy contre des ennemis qui me cherchent. Le vieillard

ne répondit rien : la force de l'enchantement le rendit muet. Il laissa tomber ses filets, s'oubliant soy-même aussi-bien que s'il eût été dans son plus bel âge ; oubliant aussi le danger où il se mettoit d'être rencontré par les ennemis de la Belle, s'il alloit la prendre sur l'autre bord. Il me semble que je vois les Vieillards de Troye qui se préparent à la guerre en voyant Helene. Celuy-cy ne se soucioit pas de perir, pourvû qu'il contribuât à la sûreté d'une malheureuse comme la nôtre. Le besoin pressant qu'on avoit de son assistance luy fit remettre au premier loisir les exclamations ordinaires dans ces rencontres. Il passa du côté où étoit Psiché ; & l'abordant de fort bonne grace, & avec respect, comme un homme qui sçavoit faire autre chose que de tromper les poissons ; Belle Princeesse, dit-il, (car à vos habits c'est le moins que vous puissiez être, ) réservez vos adorations pour les Dieux. Je suis un mortel qui ne possède que ces filets, & quelques petites commoditez dont j'ai meublé deux ou trois rochers sur le panchant de ce mont. Cette retraite est à vous aussi-bien qu'à moy : je ne l'ai point achetée : c'est la Nature qui l'a bâtie. Et ne craignez pas que



vos ennemis vous y cherchent : s'il y a sur terre un lieu d'assurance contre les poursuites des hommes, c'est celui-là, je l'éprouve depuis long-temps. Psiché accepta l'azile. Le Vieillard la fit descendre dans la ravine, marchant devant elle, & luy enseignant à poser le pied, tantôt sur cet endroit-là, tantôt sur cet autre, non sans peril : mais la crainte donne du courage. Si Psiché n'eût point fui Venus, elle n'auroit jamais osé faire ce qu'elle fit. La difficulté fut de traverser le torrent qui couloit au fond. Il étoit large, creux, & rapide. Où es-tu Zéphire ? s'écria Psiché, mais plus de Zéphire. L'Amour luy avoit donné congé, sur l'assurance que nôtre Heroïne n'oseroit attenter contre elle, puisqu'il le luy avoit défendu, ni faire chose qui luy déplût. En effet, elle n'avoit garde. Un pont portatif que le Vieillard tiroit après soy si-tôt qu'il étoit passé suppléa à ce défaut. C'étoit un tronc à demi pourri avec deux bâtons de saule pour garde-fous. Ce tronc se posoit sur deux gros cailloux qui servoient de bordages à l'eau en cet endroit-là. Psiché passa donc, & n'eut pas plus de peine à remonter, qu'elle en avoit eu à descendre. De nouveaux obstacles se presenterent.

Il falloit encore grimper, & grimper par dedans un bois si touffu, que l'ombre éternelle n'est pas plus noire. Psiché suivoit le Vieillard, & le tenoit par l'habit. Après bien des peines ils arriverent à une petite esplanade assez découverte, & employée à divers offices: c'étoit les jardins, la cour principale, les avant-cours & les avenues de cette demeure. Elle fournissoit des fleurs à son maître, un peu de fruit, & d'autres richesses du jardinage. De là ils monterent à l'habitation du Vieillard par des degrez & par des perrons qui n'avoient point eu d'autre architecte que la nature. Aussi tenoient-ils un peu du Toscan, pour en dire la verité. Ce Palais n'avoit pour toit que cinq ou six arbres d'une prodigieuse hauteur dont les racines cherchoient passage entre les voutes de ces rochers. Là deux jeunes Bergeres assises voïoient paître à dix pas d'elles cinq ou six chevres, & filoient de si bonne grace, que Psiché ne se pût tenir de les admirer. Elles avoient assez de beauté pour ne se pas voir méprisées par la concurrente de Venus. La plus jeune approchoit de quatorze ans, l'autre en avoit seize. Elles saluerent nôtre Heroïne d'un air naïf, & pourtant fort spirituel, quoy

qu'un peu de honte l'accompagnât. Mais ce qui fit principalement que Pfiché crut trouver de l'esprit en elles , ce fut l'admiration qu'elles témoignèrent en la regardant. Pfiché les baïsa, & leur fit un petit compliment champêtre , dans lequel elle les louoit de beauté & gentillesse : à quoy elles répondirent par l'incarnat qui leur monta aussi-tôt aux joues. Vous voyez mes petites filles, dit le Vieillard à Pfiché: leur mere est morte depuis six mois. Je les élève avec un aussi grand soin que si ce n'étoient pas des bergeres. Le regret que j'ai, c'est que n'ayant jamais bougé de cette montagne elles sont incapables de vous servir. Souffrez toutefois qu'elles vous conduisent dans leur demeure. Vous devez avoir besoin de repos. Pfiché ne se fit pas presser davantage: elle s'alla mettre au lit. Les deux pucelles la deshabillerent avec cent signes d'admiration à leur mode quand elle avoit la tête tournée ; se faisant l'une à l'autre remarquer de l'œil fort innocemment les beautés qu'elles découvroient; beautés capables de leur donner de l'amour, & d'en donner, s'il faut ainsi dire, à toutes les choses du monde. Pfiché avoit pris leur lit, couché proprement sous du linge jonché de ro-

ses. L'odeur de ces fleurs, ou la lassitude, ou d'autres secrets dont Morphée se sert, l'assoupirent incontinent. J'ai toujours cru, & le crois encore, que le sommeil est une chose invincible. Il n'y a procès, ni affliction, ni amour qui tienne. Pendant que Psiché dormoit, les bergeres coururent aux fruits. On luy en fit prendre à son reveil, & un peu de lait. Il n'entroit guere d'autre nourriture en ce lieu. On y vivoit à peu près comme chez les premiers humains; plus proprement à la verité, mais de viandes que la seule Nature assaisonneoit. Le Vieillard couchoit en une enfonçure du rocher, sans autre tapis de pied qu'un peu de mousse étendue, & sur cette mousse l'équipage du Dieu Morphée. Un autre rocher plus spacieux, & plus richement meublé, étoit l'appartement des deux jeunes filles. Mille petits ouvrages de jonc & d'écorce tendre y tenoient lieu de tapisserie, des plumes d'oiseaux, des festons, des corbeilles remplies de fleurs. La porte du roc servoit aussi de fenêtre, comme celles de nos balcons; & par le moyen de l'esplanade elle découvroit un país fort grand, diversifié, agreable: le Vieillard avoit abattu les arbres qui pouvoient nuire à la

vûc. Une chose m'embarasse , c'est de vous dépeindre cette porte servant aussi de fenêtré , & semblable à celle de nos balcons, en sorte que le champêtre soit conservé. Je n'ai jamais pû sçavoir comment cela s'étoit fait. Il suffit de dire qu'il n'y avoit rien de sauvage en cette habitation, & que tout l'étoit à l'entour. Pfishé ayant regardé ces choses témoigna à nôtre Vieillard qu'elle souhaitoit de l'entretenir , & le pria de s'asseoir près d'elle. Il s'en excusa sur sa qualité de simple mortel , puis il obeît. Les deux filles se retirèrent. C'est en vain, dit nôtre Heroïne, que vous me cachez vôtre veritable condition. Vous n'avez pas employé toute vôtre vie à pêcher, & parlez trop bien pour n'avoir jamais conversé qu'avec des poissons. Il est impossible que vous n'ayez vû le beau monde, & hanté les grands, si vous n'êtes vous-même d'une naissance au dessus de ce qui paroît à mes yeux. Vôtre procedé, vos discours , l'éducation de vos filles, même la propreté de cette demeure me le font juger. Je vous prie, donnez-moy conseil, il n'y a qu'un jour que j'étois la plus heureuse femme du monde. Mon mari étoit amoureux de moy. Il me trouvoit belle. Et ce mari

c'est l'Amour. Il ne veut plus que je sois sa femme : je n'ai pû seulement obtenir de luy d'être son esclave. Vous me voyez vagabonde ; tout me fait peur ; je tremble à la moindre haleine du vent : hier je commandois au Zephire. J'eus à mon coucher une centaine de Nymphes des plus jolies , & des plus qualifiées , qui se tinrent heureuses d'une parole que je leur dis , & qui baïserent en me quittant le bas de ma robe. Les adorations , les delices , la Comedie, rien ne me manquoit. Si j'eusse voulu qu'un plaisir fût venu des extrémités de la terre pour me trouver , j'eusse été incontinent satisfaite. Ma felicité étoit telle que le changement des habits & celuy des ameublemens ne me touchoit plus. J'ai perdu tous ces avantages, & les ai perdus par ma faute, & sans esperance de les recouvrer jamais : l'Amour me hait trop. Je ne vous demande pas si je cesserai de l'aimer , il m'est impossible : je vous demande aussi peu si je cesserai de vivre , ce remede m'est interdit. Garde-toy, m'a dit mon mari, d'attenter contre ta vie. Voila les termes où je suis réduite : il m'est défendu de me soustraire à la peine. C'est bien le comble du desespoir que de n'oser se deses-

désespérer. Quand je le ferai néanmoins, quelle punition y a-t-il par de là la mort ? Me conseillez-vous de traîner ma vie dans des alarmes continuelles, craignant Venus, m'imaginant voir à tous les momens les ministres de sa fureur ? Si je tombe entre ses mains ( & je ne puis m'empêcher d'y tomber ) elle me fera mille maux. Ne vaut-il pas mieux que j'aille en un monde où elle n'a point de pouvoir ? Mon dessein n'est pas de m'enfoncer un fer dans le sein : les Dieux me gardent de désobéir à l'Amour jusqu'à ce point-là : mais si je refuse la nourriture ; si je permets à un aspic de décharger sur moy sa colere ; si par hazard je rencontre de l'aconit, & que j'en mette un peu sur ma langue, est-ce un si grand crime ? Tout au moins me doit-il être permis de me laisser mourir de tristesse. Au nom de l'Amour le vieillard s'étoit levé. Quand la Belle eut achevé de parler il se prosterna, & le traitant de Déesse il s'alloit jeter en des excuses qui n'eussent fini de long-temps, si Psiché ne les eût d'abord prévenues, & ne luy eût commandé par tous les titres qu'il voudroit luy donner, soit de Belle, soit de Princesse, soit de Déesse, de se remettre en sa place, & de dire son

G

sentiment avec liberté ; mais que pour le mieux il laissât ces qualitez qui ne faisoient rien pour la consoler , & dont il étoit liberal jusqu'à l'excès. Le vieillard sçavoit trop bien vivre pour contester de ceremonies avec l'épouse de Cupidon. S'étant donc assis , Madame, dit-il , ou vôtre mari vous a communiqué l'immortalité , & cela étant que vous servira de vouloir mourir? ou vous êtes encore sujette à la loy commune. Or cette loy veut deux choses ; l'une veritablement que nous mourions ; l'autre que nous tâchions de conserver nôtre vie le plus long-temps qu'il nous est possible. Nous naissons également pour l'un & pour l'autre : & l'on peut dire que l'homme a en même temps deux mouvemens opposez : il court incessamment vers la mort, il la fuit aussi incessamment. De violer cet instinct , c'est ce qui n'est pas permis. Les animaux ne le font pas. Y a-t-il rien de plus malheureux qu'un oiseau, qui ayant eu pour demeure une forêt agreable & toute la campagne des airs, se voit renfermé dans une cage d'un pied d'espace? cependant il ne se donne pas la mort. Il chante au contraire, & tâche à se divertir. Les hommes ne sont pas si sages :



ils se desespèrent. Regardez combien de crimes un seul crime leur fait commettre. Premièrement vous détruisez l'ouvrage du Ciel , & plus cet ouvrage est beau, plus le crime doit être grand. Jugez donc quelle seroit vôtre faute. En second lieu vous vous défiez de la providence, ce qui est un autre crime. Pouvez-vous répondre de ce qui vous arrivera? Peut-être le Ciel vous réserve-t-il un bonheur plus grand que celui que vous regrettez : peut-être vous réjouirez-vous bien-tôt du retour de vôtre mari , ou pour mieux dire de vôtre amant; car à son dépit je le juge tel. J'ay tant vû de ces amans échapez revenir incontinent , & faire satisfaction aux personnes qui leur avoient donné sujet de se plaindre; j'ay tant vû de malheureux d'un autre côté changer de condition & de sentiment , que ce seroit imprudence à vous de ne pas donner à la fortune le loisir de tourner sa rouë. Outre ces raisons generales vôtre mari vous a défendu d'attenter contre vôtre vie. Ne me proposez point pour expedient de vous laisser mourir de tristesse; c'est un détour que vôtre propre conscience doit condamner. J'approuverois bien plutôt que vous vous perçassiez le

G ij

sein d'un poignard. Celuy-cy est un crime d'un moment, qui a le premier transport pour excuse ; l'autre est une continuation de crimes, que rien ne peut excuser. Qu'il n'y ait point de punition par de-là la mort, je ne pense pas qu'on vous ait enseigné cette doctrine. Croyez, Madame, qu'il y en a, & de particulièrement ordonnées contre ceux qui jettent leur ame au vent, & qui ne la laissent pas envoler. Mon pere, reprit Psiché, cette dernière considération fait que je me rends : car d'espérer le retour de mon mari, il n'y a pas d'apparence ; je serai reduite à ne faire de ma vie autre chose que le chercher. Je ne crois pas, dit le vieillard. J'ose vous répondre au contraire qu'il vous cherchera : quelle joye alors aurez-vous ? attendez du moins quelque jour en cette demeure. Vous pourrez vous y appliquer à la connoissance de vous-même, & à l'étude de la sagesse : vous y menerez la vie que j'y mene depuis long-temps, & que j'y mene avec tant de tranquillité, que si Jupiter vouloit changer de condition contre moy, je le renverrois sans délibérer. Mais comment vous êtes-vous avisé de cette retraite, repartit Psiché ? Ne vous serai-je point importune, si je

vous prie de m'apprendre vôtre aventure ? Je vous la dirai en peu de mots , reprit le vieillard : J'étois à la Cour d'un Roy qui se plaisoit à m'entendre , & qui m'avoit donné la charge de premier Philosophe de sa maison. Outre la faveur je ne manquois pas de biens. Ma famille ne consistoit qu'en une personne qui m'étoit fort chere ; j'avois perdu mon épouse depuis long-temps. Il me restoit une fille de beauté exquise ; quoy qu'infiniment au dessous des charmes que vous possédez. Je l'élevai dans des sentimens de vertu convenables à l'état de nôtre fortune , & à la profession que je faisois. Point de coqueterie ni d'ambition ; point d'humeur austere non plus. Je voulois en faire une compagne commode pour un mari, plutôt qu'une maîtresse agreable pour des amans ; Ses qualitez la firent bien-tôt rechercher par tout ce qu'il y avoit d'illustre à la Cour. Celuy qui commandoit les armées du Roy l'emporta. Le lendemain qu'il l'eut épousée , il en fut jaloux. Il luy donna des espions & des gardes ; pauvre esprit qui ne voyoit pas que si la vertu ne garde une femme, en vain l'on pose des sentinelles à l'entour. Ma fille auroit été long-temps malheureuse sans

les hazards de la guerre. Son mari fut tué dans un combat. Il la laissa mere d'une des filles que vous voyez , & grosse de l'autre. L'affliction fut plus forte que le souvenir des mauvais traitemens du défunt , & le temps fut plus fort que l'affliction. Ma fille reprit à la fin sa gayeté, sa douce conversation, & ses charmes ; resoluë pourtant de demeurer veuve, voire de mourir , plutôt que de tenter un second hazard. Les amans reprirent aussi leur train ordinaire : mon logis ne desemplissoit point d'importuns: le plus incommode de tous fut le fils du Roy. Ma fille à qui ces choses ne plaisoient pas, me pria de demander pour récompense de mes services qu'il me fût permis de me retirer. Cela me fut accordé. Nous nous en allâmes à une maison des champs que j'avois. A peine étions-nous partis que les amans nous suivirent : ils y arriverent aussi-tôt que nous. Le peu d'esperance de s'en sauver nous obligea d'abandonner des Provinces où il n'y avoit point d'azile contre l'amour, & d'en chercher un chez des peuples du voisinage. Cela fit des guerres, & ne nous délivra point des amans : ceux de la contrée étoient plus persecutans que les autres. Enfin

nous nous retirâmes au desert, avec peu de suite, sans équipage, n'emportant que quelques livres, afin que nôtre fuite fût plus secrete. La retraite que nous choisîmes étoit fort cachée; mais ce n'étoit rien en comparaison de celle-cy. Nous y passâmes deux jours avec beaucoup de repos. Le troisieme jour on sçut où nous nous étions refugiez. Un amant vint nous demander le chemin ; un autre amant se mit à couvert de la pluye dans nôtre cabane. Nous voila desesperer, & n'attendant de tranquillité qu'aux champs Elisées. Je proposai à ma fille de se marier. Elle me pria d'attendre que l'on l'y eût condamnée sous peine du dernier supplice: encore préféreroit-elle la mort à l'hymen. Elle avoüoit bien que l'importunité des amans étoit quelque chose de tres-fâcheux ; mais la tyrannie des méchans maris alloit au delà de tous les maux qu'on étoit capable de se figurer. Que je ne me misse en peine que de moy seul; elle sçauroit résister aux cajoleries que l'on luy feroit, & si l'on venoit à la violence ou à la nécessité du mariage, elle sçauroit encore mieux mourir. Je ne la pressai pas davantage. Une nuit que je m'étois endormi sur cette pensée, la Philosophie m'ap-

parut en songe. Je veux , dit-elle , te tirer de peine : suis-moy. Je luy obéis. Nous traversâmes les lieux par où je vous ai conduite. Elle m'amena jusques sur le seuil de cette habitation. Voila , dit-elle , le seul endroit où tu trouveras du repos. L'image du lieu , celle du chemin demeurerent dans ma memoire. Je me reveillai fort content. Le lendemain je contai ce songe à ma fille ; & comme nous nous promenions , je remarquai que le chemin où la Philosophie m'avoit fait entrer aboutissoit à notre cabane. Qu'est-il besoin d'un plus long récit ? nous fîmes resolution d'éprouver le reste du songe. Nous congédiâmes nos domestiques , & nous nous sauvâmes avec ces deux filles dont la plus âgée n'avoit pas six ans ; il nous fallut porter l'autre. Après les mêmes peines que vous avez eues , nous arrivâmes sous ces rochers. Ma famille s'y étant établie , je retournai prendre le peu de meubles que vous voyez , les apportant à diverses fois , & mes livres aussi. Pour ce qui nous étoit resté de bagues & d'argent , il étoit déjà en lieu d'assurance : nous n'en avons pas encore eu besoin. Le voisinage du fleuve nous fait subsister ; sinon avec luxe & délicatesse ,

avec beaucoup de santé tout au moins. J'y prens du poison que je vas vendre en une ville que ce mont vous cache , & où je ne suis connu de personne. Mon poison n'est pas si-tôt sur la place qu'il est vendu. Tous les habitans sont gens riches , de bonne chere , fort paresseux. Ils ont peine à sortir de leurs murailles , comment viendront-ils icy m'interrompre ? si ce n'est que vôtre mari s'en mêle à la fin , & qu'il nous envoie des amans , soit de ce lieu-là , soit d'un autre : les amans se font passage par tout ; ce n'est pas pour rien que leur protecteur a des aîles. Ces filles comme vous voyez sont en âge de l'appréhender. Je ne suis pourtant pas certain qu'elles prennent la chose du même biais que l'a toujours prise leur mere. Voila , Madame , comme je suis arrivé icy. Le vieillard finit par l'exageration de son bonheur, & par les louanges de la solitude. Mais, mon pere , reprit Psiché , est-ce un si grand bien que cette solitude dont vous parlez ? est-il possible que vous ne vous y soyez point ennuyé vous ni vôtre fille ? à quoy vous êtes-vous occupez pendant dix années ? A nous preparer pour une autre vie, luy répondit le vieillard : nous avons fait

des reflexions sur les fautes & sur les erreurs à quoy sont sujets les hommes. Nous avons employé le temps à l'étude. Vous ne me persuaderez point , repartit Psiché, qu'une grandeur legitime & des plaisirs innocens ne soient préférables au train de vie que vous menez. La veritable grandeur à l'égard des Philosophes , luy repliqua le vieillard , est de regner sur soy-même , & le veritable plaisir de jouir de soy. Cela se trouve en la solitude , & ne se trouve guere autre part. Je ne vous dis pas que toutes personnes s'en accommodent ; c'est un bien pour moy, ce seroit un mal pour vous. Une personne que le Ciel a composée avec tant de soin & avec tant d'art , doit faire honneur à son souvenir , & regner ailleurs que dans le desert. Helas , mon pere , dit nôtre Heroïne en soupirant , vous me parlez de regner , & je suis esclave de mon ennemie. Sur qui voulez-vous que je regne ? Ce ne peut être ni sur mon cœur ni sur celuy de l'Amour ; de regner sur d'autres c'est une gloire que je refuse. Là-dessus elle luy conta son histoire succinctement. Après avoir achevé, vous voyez, dit-elle, combien j'ay sujet de craindre Venus. J'ay toutefois



resolu de me mettre en quête de mon mari devant que le jour se passe. Sa brûlure m'inquiete trop : ne sçavez-vous point un secret pour le guerir sans douleur & en un moment ? Le vieillard sourit : J'ay , dit-il , cherché toute ma vie dans les simples , dans les compositions, dans les minéraux, & n'ay pû encore trouver de remede pour aucun mal : mais croyez-vous que les Dieux en manquent ? Il faut bien qu'ils en aient de bons , & de bons Medecins aussi , puisque la mort ne peut rien sur eux. Ne vous mettez donc en peine que de regagner vôte époux : pour cela il vous faut attendre ; laissez-le dormir sur sa colere : si vous vous presentez à luy devant que le temps l'ait adoucie , vous vous mettez au hazard d'être rebutée , ce qui vous seroit d'une tres-perilleuse consequence pour l'avenir. Quand les maris se sont fâchez une fois, & qu'ils ont fait une fois les difficiles , la mutinerie ne leur coûte plus rien après. Psiché se rendit à cet avis , & passa huit jours en ce lieu-là , sans y trouver le repos que son hôte luy promettoit. Ce n'est pas que l'entretien du vieillard & celuy même des jeunes filles ne charmassent quelquefois son mal :

G vj

mais incontinent elle retournoit aux soupirs , & le vieillard luy disoit que l'affliction diminueroit sa beauté qui étoit le seul bien qui luy restoit & qui feroit infailliblement revenir les autres. On n'avoit point encore allegué de raison à nôtre Heroïne qui luy plût tant. Ce n'étoit pas seulement au vieillard qu'elle parloit de sa passion : elle demandoit quelquefois conseil aux choses inanimées : elle importunoit les arbres & les rochers. Le vieillard avoit fait une longue route dans le fond du bois. Un peu de jour y venoit d'enhaut. Des deux côtez de la route étoient des réduits où une Belle pouvoit s'endormir fans beaucoup de temerité. Ses Sylvains ne frequentoient pas cette forêt ; ils la trouvoient trop sauvage. La commodité du lieu obligea Psiché d'y faire des Vers, & d'en rendre les Hestres participans. Elle rappella les idées de la Poësie que les Nymphes avoient données. Voicy à peu près le sens de ses Vers.

*Que nos plaisirs passez augmentent nos  
supplices !*

*Qu'il est dur d'éprouver après tant de de-  
lices*

*Les cruantez du sort !*

*Falloit-il être heureuse avant qu'être sou-  
pable ?*

*Et si de me haïr, Amour, tu fus capa-  
ble,*

*Pourquoy m'aimer d'abord ?*

*Que ne punissois-tu mon crime par avan-  
ce ?*

*Il est bien temps d'ôter à mes yeux ta pre-  
sence,*

*Quand tu lis dans mon cœur.*

*Encor si j'ignorois la moitié de tes char-  
mes !*

*Mais je les ai tous vûs : j'ai vû toutes les  
armes*

*Qui te rendent vainqueur.*

*Fai vû la beauté même, & les graces  
dormantes.*

*Un doux ressouvenir de cent choses char-  
mantes*

*Me suit dans les deserts.*

*L'image de ces biens rend mes maux cent  
fois pires.*

*Ma memoire me dit: Quoy, Psiché, tu res-  
pires*

*Après ce que tu perds ?*

*Cependant il faut vivre ; Amour m'a fais  
défense*

*D'attenter sur des jours qu'il tient en sa  
puissance ,*

*Tout malheureux qu'ils sont.*

*Le cruel veut hélas que mes mains soient  
captives.*

*Je n'ose me soustraire aux peines excessi-  
ves*

*Que mes remords me font.*

*C'est ainsi qu'en un bois Psiché contoit  
aux arbres*

*Sa douleur dont l'excès faisoit fendre les  
marbres*

*Habitans de ces lieux.*

*Rochers qui l'écoutiez avec quelque ten-  
dresse ,*

*Souvenez-vous des pleurs qu'au fort de sa  
tristesse*

*Ont versé ses beaux yeux.*

Elle n'avoit gueres d'autre plaisir.  
Une fois pourtant la curiosité de son  
sexe & la sienne propre , luy fit écou-  
ter une conversation secrete des deux  
Bergeres. Le vieillard avoit permis à  
l'aînée de lire certaines fables amou-  
reuses que l'on composoit alors , à peu  
prés comme nos Romans , & l'avoit  
défendu à la cadette , luy trouvant l'es-  
prit trop ouvert & trop éveillé. C'est

une conduite que nos meres de maintenant suivent aussi. Elles défendent à leurs filles cette lecture pour les empêcher de sçavoir ce que c'est qu'amour : en quoy je tiens qu'elles ont tort, & cela est même inutile, la Nature servant d'Astrée. Ce qu'elles gagnent par là n'est qu'un peu de temps : encore n'en gagnent-elles point : une fille qui n'a rien lû, croit qu'on n'a garde de la tromper, & est plutôt prise. Il est de l'Amour comme du jeu ; c'est prudemment fait que d'en apprendre toutes les ruses, non pas pour les pratiquer, mais afin de s'en garentir. Si jamais vous avez des filles laissez-les lire. Celles-cy s'entrenoient à l'écart. Psiché étoit assise à quatre pas d'elle sans qu'on la vît. La cadette dit à l'aînée: Je vous prie, ma sœur, confidez-moy : je ne me trouve plus belle comme je faisois : vous semble-t-il pas que la presence de Psiché nous ait changées l'une & l'autre? j'avois du plaisir à me regarder devant qu'elle vînt, je n'y en ai plus. Et ne vous regardez pas, dit l'aînée. Il se faut bien regarder, reprit la cadette: comment feroit-on autrement pour s'ajuster comme il faut? Pensez-vous qu'une fille soit comme une fleur qui sçait arranger s. s. feuilles sans se

servir de miroir? si j'étois rencontrée de quelqu'un qui ne me trouvât pas à son gré? Rencontrée dans ce désert, dit l'aînée? vous me faites rire. Je sçai bien, reprit la cadette, qu'il est difficile d'y aborder; mais cela n'est pas absolument impossible. Psiché n'a point d'aîles, ni nous non plus; nous nous y rencontrons cependant. Mais à propos de Psiché, que signifient les paroles qu'elle a gravées sur nos Hêtres? pourquoy mon pere l'a-t-il priée de ne me les point expliquer? d'où vient qu'elle soupire incessamment? qui est cet Amour qu'elle dit qu'elle aime? Il faut que ce soit son frere, repartit l'aînée. Je gagerois bien que non, dit la jeune fille. Vous qui parlez, feriez-vous tant de façons pour un frere? C'est donc son mari, repliqua la sœur? Je vous entends bien, reprit la cadette: mais les maris viennent-ils au monde tout faits; ne sont-ils point quelque autre chose auparavant? qu'étoit l'Amour à sa femme avant que de l'épouser? c'est ce que je vous demande. Et ce que je ne vous dirai pas, répondit la sœur; car on me l'a défendu. Vous seriez bien étonnée, dit la jeune fille, si je le servois déjà. C'est un mot qui m'est venu dans l'esprit sans que personne me

l'ait appris. Devant que l'Amour fût le mari de Psiché, c'étoit son Amant. Qu'est-ce à dire Amant, s'écria l'aînée? y a-t-il des Amans au monde? s'il y en a, reprit la cadette, votre cœur ne vous l'a-t-il point encore dit? il y a tantôt six mois que le mien ne me parle d'autre chose. Petite fille, reprit sa sœur, si l'on vous entend, vous serez crüe. Quel mal y a-t-il à ce que je dis, luy repartit la jeune Bergere? Hé ma chere sœur, continua-t-elle en luy jettant les deux bras au cou, apprenez-moy, je vous prie, ce qu'il y a dans vos Livres. On ne le veut pas, dit l'aînée. C'est à cause de cela, reprit la cadette, que j'ai une extrême envie de le sçavoir. Je me lasse d'être un enfant & une ignorante. J'ai resolu de prier mon pere qu'il me mene un de ces jours à la ville : & la premiere fois que Psiché se parlera à elle-même, ce qui luy arrive souvent étant seule, je me cacherai pour l'entendre. Cela n'est pas necessaire, dit tout haut Psiché de l'endroit où elle étoit. Elle se leva aussi-tôt, & courut à nos deux Bergeres, qui se jetterent à ses genoux si confuses, qu'à peine pûrent-elles ouvrir la bouche pour luy demander pardon. Psiché les baïsa, les prit par la main, & les fit

asseoir à côté d'elle , puis leur parla de cette maniere. Vous n'avez rien dit qui m'offense, les belles filles. Et vous, continua-t-elle , en s'adressant à la jeune sœur & en la baisant encore une fois, je vous satisferai tout à l'heure sur vos soupçons. Votre pere m'avoit priée de ne le pas faire: mais puisque les précautions sont inutiles , & que la Nature vous en a déjà tant appris, je vous dirai qu'en effet il y a au monde un certain peuple agreable, insinuant, dont les manieres sont tout-à-fait douces , qui ne songe qu'à nous plaire , & nous plaît aussi. Il n'a rien d'extraordinaire en son visage ni en sa mine, cependant nous le trouvons beau par dessus tous les autres peuples de l'Univers. Quand on en vient là les sœurs & les freres ne sont plus rien. Ce peuple est répandu par toute la terre sous le nom d'Amans. De vous dire précisément comme il est fait, c'est une chose impossible ; en certains païs il est blanc , en d'autres païs il est noir. L'Amour ne dédaignoit pas d'en faire partie. Ce Dieu étoit mon Amant devant que de m'épouser, & ce qui vous étonneroit si vous sçaviez comme se gouverne le monde , c'est qu'il l'étoit même étant mon mari ; mais il ne l'est



plus. Ensuite de cette déclaration Pſiché leur conta son aventure bien plus au long qu'elle ne l'avoit contée au vieillard. Son recit étant achevé: je vous ai, dit-elle, conté ces choses, afin que vous fassiez dessus des reflexions, & qu'elles vous servent pour la conduite de vôtre vie. Non que mes malheurs provenant d'une cause extraordinaire doivent être tirez à conséquence par des bergeres, ni qu'ils doivent vous dégoûter d'une passion dont les peines même sont des plaisirs: Comment résisteriez-vous à la puissance de mon mari? tout ce qui respire luy sacrifie. Il y a des cœurs qui s'en voudroient dispenser. Ces cœurs y viennent à leur tour. J'ai vû le temps que le mien étoit du nombre. Je dormois tranquillement, on ne m'entendoit point soupirer, je ne pleurois point: je n'étois pas plus heureuse que je le suis, cette félicité languissante n'est pas une chose si souhaitable que vôtre pere se l'imagine: Les Philosophes la cherchent avec un grand soin, les morts la trouvent sans nulle peine. Et ne vous arrêtez pas à ce que les Poëtes disent de ceux qui aiment: ils leur font passer leur plus bel âge dans les ennuis: les ennuis d'amour ont cela de bon qu'ils n'en-

nuyent jamais. Ce que vous avez à faire est de bien choisir , & de choisir une fois pour toutes : une fille qui n'aime qu'en un endroit , ne sçauroit être blâmée; pourvû que l'honnêteté, la discrétion, la prudence, soient conductrices de cette affaire, & pourvû qu'on garde des bornes, c'est-à-dire, qu'on fasse semblant d'en garder. Quand vos Amours iront mal, pleurez, soupirez, desesperez-vous; je n'ai que faire de vous le dire , faites seulement que cela ne paroisse pas ; quand elles iront bien, que cela paroisse encore moins , si vous ne voulez que l'envie s'en mêle , & qu'elle corrompe de son venin toute vôtre beauté comme vous voyez qu'il est arrivé à mon égard. J'ai crû vous rendre un fort bon office en vous donnant ces avis, & ne comprends pas la pensée de vôtre pere. Il sçait bien que vous ne demeurerez pas toujours dans cette ignorance ; qu'attend-il donc ? que vôtre propre expérience vous rende sages ? Il me semble qu'il vaudroit mieux que ce fût l'expérience d'autrui, & qu'il vous permît la lecture à l'une aussi-bien qu'à l'autre: je vous promets de luy en parler. Psiché plaidoit la cause de son époux : & peut-être sans cela n'auroit-elle pas inspiré

ces sentimens aux deux jeunes filles. Les sœurs l'écoutoient comme une personne venue du Ciel. Il se tint ensuite entre les trois Belles un conseil secret touchant les affaires de nôtre Heroïne. Elle demanda aux Bergeres ce qu'il leur sembloit de son aventure, & quelle conduite elle avoit à tenir de là en avant. Les sœurs la prierent de trouver bon qu'elles demeurassent dans le respect, & s'abstinssent de dire leur sentiment: Il ne leur appartenoit pas, dirent-elles, de delibérer sur la fortune d'une Déesse. Quel conseil pouvoit-on attendre de deux jeunes filles qui n'avoient encore vû que leur troupeau? Nôtre Heroïne les pressa tant que l'aînée luy dit qu'elle approuvoit ses soumissions & son repentir: qu'elle luy conseilloit de continuer; car cela ne pouvoit luy nuire & pouvoit extrêmement luy profiter: qu'assurément son mari n'avoit point discontinué de l'aimer; ses reproches, & le soin qu'il avoit eu d'empêcher qu'elle ne mourût, sa colere même en étoient des témoignages infailibles: il vouloit sans plus luy faire acheter ses bonnes graces, pour les luy rendre plus précieuses. C'étoit un second ragoût dont il s'avisoit, & qui, tout considéré,

n'étoit pas à beaucoup près si étrange que le premier. La cadette fut d'un avis tout contraire, & s'emporta fort contre l'Amour. Ce Dieu étoit-il raisonnable ? avoit-il des yeux de laisser languir à ses pieds la fille d'un Roi, Reine elle-même de la beauté ? Tout cela parce qu'on avoit eu la curiosité de le voir. La belle raison de quitter sa femme, & de faire un si grand bruit ! S'il eût été laid, il eût eu sujet de se fâcher ; mais étant si beau, on luy auroit fait plaisir. Bien loin que cette curiosité fût blâmable, elle meritoit d'être louée, comme ne pouvant provenir que d'excès d'amour. Si vous m'en croyez, Madame, vous attendrez que vôtre mari revienne au logis. Je ne connois ni le naturel des Dieux ni celui des hommes, mais je juge d'autrui par moy-même, & crois que chacun est fait à peu près de la même sorte ; quand nous avons quelque differend ma sœur & moy, si je fais la froide & l'indifferente, elle me recherche ; si elle se tient sur son quant à moy je vas audevant. Psiché admira l'esprit de nos deux bergeres, & conjectura que la cadette avoit attrapé les livres dont la bibliotheque de sa sœur étoit composée, & les avoit lûs en cachette : Ajoutez aux livres l'excellence

du naturel, lequel ayant été fort heureux dans la mere de ces deux filles revivoit en l'une & en l'autre avec avantage, & n'avoit point été abâtardi par la solitude. Pfiché préfera l'avis de l'aînée à celui de la cadette. Elle resolut de se mettre en quête de son mari dès le lendemain. Cette entreprise avoit quelque chose de hardi & de bien étrange. La fille d'un Roy aller ainsi seule ! car pour être femme d'un Dieu, ce n'étoit pas une qualité qui dût faire trouver de la messeance en la chose : les Déesse<sup>s</sup> vont & viennent comme il leur plaît, & personne n'y trouve à dire. La difficulté étoit plus grande à l'égard de nôtre Heroïne : non seulement elle apprehendoit de rencontrer les satellites de son ennemie, mais tous les hommes en general. Et le moyen d'empêcher qu'on la reconnût d'abord ? Quoy que son habit fût de deuil, c'étoit aussi un habit de nôces, chargé de Diamans en beaucoup d'endroits, & qui avoit consumé deux années du revenu de son pere. Tant de beauté en une personne, & de richesses en son vêtement tenteroient le premier venu. Elle esperoit veritablement que son mari preserveroit la personne, & empêcheroit que l'on n'y touchât : les diamans

deviendroient ce qu'il plairoit au destin. Quand elle n'auroit rien espéré, je crois qu'il n'en eût été autre chose. Je courus par toute la terre : on dit qu'elle étoit piquée d'une mouche : je soupçonne fort cette mouche de ressembler à l'Amour autrement que par les aîles. Bien prit à Psiché que la mouche qui la piquoit étoit son mari ; cela excusoit toutes choses. L'aînée des deux filles luy proposa de se faire faire un autre habit dans cette ville voisine dont j'ay parlé : leur pere auroit ce soin là si elle le jugeoit à propos. Psiché qui voyoit que cette fille étoit d'une taille à peu près comme la sienne , aima mieux changer d'habit avec elle, & voulut que la metamorphose s'en fît sur le champ. C'étoit une occasion de s'acquitter envers ses hôtes. Quelle satisfaction pour elle si le prix de ces diamans augmentoit celui de ces filles , & y faisoit mettre l'enchere par plus d'amans ! Qui se trouva empêchée ce fut la bergere. Le respect , la honte , la repugnance de recevoir ce present , mille choses l'embarassoient : elle apprehendoit que son pere ne la blâmât. Toutes bergeres qu'étoient ces filles , elles avoient du cœur, & se souvenoient de leur naissance

ce

ce quand il en étoit besoin. Il falut cette fois-là que l'aînée se laissât persuader ; à condition , dit-elle , que cet habit lui tiendrait lieu de dépôt. Nos deux travesties se trouverent en leurs nouveaux accoutremens, comme si Psiché n'eût fait toute sa vie autre chose qu'être Bergere , & la Bergere qu'être Princesse. Quand elles se presenterent au Vieillard , il eut de la peine à les reconnoître. Psiché se fit un divertissement de cette Metamorphose. Elle commençoit à mieux espérer goûtant les raisons qu'on lui apportoit. Le lendemain ayant trouvé le Vieillard seul elle lui parla ainsi : Vous ne pouvez pas toujours vivre , & êtes en un âge qui vous doit faire songer à vos filles : que deviendront-elles , si vous mourez ? Je leur laisserai le Ciel pour tuteur, reprit le Vieillard ; puis l'aînée a de la prudence ; & toutes deux ont assez d'esprit. Si la Parque me surprend, elles n'auront qu'à se retirer dans cette ville voisine : le peuple y est bon , & aura soin d'elles. Je vous confesse que le plus seur est de prevenir la Parque. Je les conduirai moi-même en ce lieu dès que vous serez partie. C'est un lieu de felicité pour les femmes : elles y font tout ce

H

qu'elles veulent, & cela leur faire vouloir tout ce qui est bien. Je ne crois pas que mes filles en usent autrement. S'il étoit bien seant à moi de les louer, je vous dirois que leurs inclinations sont bonnes, & que l'exemple & les leçons de leur mere ont trouvé en elles des sujets déjà disposez à la vertu. La cadete ne vous a-t-elle point semblé un peu libre? Ce n'est que gayeté & jeunesse, reprit Psiché. Elle n'aime pas moins la gloire que son aînée. L'âge lui donnera de la retenue. La lecture lui en auroit déjà donné si vous y aviez consenti. Au reste servez-vous des diamans qui sont sur l'habit que j'ai laissé à vos filles: cela vous aidera peut-être à les marier. Non que leur beauté ne soit une dot plus que suffisante; mais vous sçavez aussi bien que moi, que quand la beauté est riche, elle est de moitié plus belle. Le Vieillard eut trop de fierté pour un Philosophe. Il ne se vouloit charger de l'habit qu'à condition de n'y point toucher. Dès le même jour tous quatre partirent de ce desert. Quand ils eurent passé la ravine, & le petit sentier bordé de ronces, ils se separerent. Le Vieillard avec ses enfans prit le chemin de la ville: Psiché celui que la fortune lui presenta. La peine



de se quitter fut égale , & les larmes bien reciproques. Pſiché embrassa cent fois les deux jeunes filles , & les assûra que si elle rentroit en grace elle feroit tant auprès de l'Amour qu'il les combleroit de ses biens, leur départiroit à petite mesure ses maux, justement ce qu'il en faudroit pour leur faire trouver les biens meilleurs. Après le renouvellement des adieux & celui des larmes chacun suivit son chemin; ce ne fut pas sans tourner la tête. La famille du Vieillard arriva heureusement dans le lieu où elle avoit dessein de s'établir.

Je vous conteroïis les aventures si je ne m'étois point prescrit des bornes plus resserrées. Peut-être qu'un jour les mémoires que j'ai recueillis tomberont entre les mains de quelqu'un qui s'exercera sur cette matiere, & qui s'en acquittera mieux que moi : maintenant je n'acheverai que l'histoire de nôtre Heroïne. Si-tôt qu'elle eût perdu de vûe ces personnes , son dessein se representa à elle tel qu'il étoit avec ses inconveniens, ses dangers, ses peines, dont elle n'avoit apperçû jusque-là qu'une petite partie. Il ne lui restoit de tant de tresors qu'un simple habit de Bergere. Les Palais où il lui falloit coucher étoient quel-

quelquefois le tronc d'un arbre, quelquefois un antre, ou une masure. Là pour compagnie elle rencontroit des hiboux & force serpens. Son manger croissoit sur le bord de quelque fontaine, ou pendoit aux branches des chênes, ou se trouvoit parmi celles des palmiers. Qui l'auroit vûë pendant le midi, lorsque la campagne n'est qu'un desert, contrainte de s'appuyer contre la premiere pierre qu'elle rencontroit, & n'en pouvant plus de chaleur, de faim, & de lassitude, priant le Soleil de moderer quelque peu l'excessive ardeur de ses rayons, puis considerant la terre, & ressuscitant avec ses larmes les herbes que la canicule avoit fait mourir; qui l'auroit vûë, dis-je, en cet état, & ne se seroit pas fondu en pleurs aussi-bien qu'elle, auroit été un veritable rocher. Deux jours se passerent à aller de côté & d'autre, puis revenir sur ses pas, aussi peu certaine du lieu par où elle vouloit commencer sa quête que de la route qu'il falloit prendre. Le troisième elle se souvint que l'Amour lui avoit recommandé sur toutes choses de le venger. Pêché étoit bonne: jamais elle n'auroit pû se résoudre de faire du mal à ses sœurs autrement que par un motif d'obéissance,

quelque méchantes & quelque dignes de punition qu'elles fussent. Que si elle avoit voulu tuer son mari, ce n'étoit pas comme son mari, mais comme Dragon. Aussi ne se proposa-t-elle point d'autre vengeance que de faire accroire à chacune de ses sœurs séparément que l'Amour vouloit l'épouser, ayant repudié leur cadete comme indigne de l'honneur qu'il lui avoit fait : tromperie qui dans l'apparence n'aboutissoit qu'à les faire courir l'une & l'autre, & leur faire consumer un peu plus de temps autour d'un miroir. Dans cette résolution elle se remet en chemin : & comme une personne de son sexe vint à passer, ( elle avoit soin de se détourner des hommes, ) elle la pria de lui dire par où on alloit à certains Royaumes, situez en un canton, qui étoit entre telle & telle contrée, enfin où regnoient les sœurs de Psiché. Le nom de Psiché étoit plus connu que celui de ces Royaumes ; ainsi cette femme comprit par là ce que l'on lui demandoit, & enseigna à nôtre Bergere une partie de la route qu'il falloit suivre. A la premiere croisée de chemins qu'elle rencontra ses frayeurs se renouvelèrent. Les gens qu'avoit envoyez Venus pour se saisir d'elle ayant

rendu à leur Reine un fort mauvais compte de leur recherche, cette Déesse ne trouva point d'autre expedient que de faire trompeter sa rivale. Le Crieur des Dieux est Mercure ; c'est un de ses cent métiers. Venus le prit dans sa belle humeur, & après s'être laissé dérober par ce Dieu deux ou trois baisers, & une paire de pendans d'oreilles, elle fit marché avec lui, moyennant lequel il se chargea de crier Pliché par tous les carrefours de l'Univers, & d'y faire planter des poteaux où ce placard seroit affiché :

*De par la Reine de Cythere ,  
Soient dans l'un & l'autre Hemis-  
phere  
Tous humains dûment avertis ,  
Qu'elle a perdu certaine esclave blonde ,  
Se disant femme de son fils ,  
Et qui court à present le monde.  
Quiconque enseignera sa retraite à Venus ,  
( Comme c'est chose qui la touche )  
Aura trois baisers de sa bouche ;  
Qui la lui livrera , quelque chose de plus.*

Nôtre Bergere rencontra donc un de ces pôteaux ; il y en avoit à toutes les croisées de chemins un peu frequentez.

Après six jours de travail elle arriva au Royaume de son aînée. Cette malheureuse femme sçavoit déjà par le moyen des placards ce qui étoit arrivé à sa sœur. Ce jour-là elle étoit sortie afin d'en voir un. La satisfaction qu'elle en eut, fut veritablement assez grande pour meriter qu'elle la goûtât à loisir. Ainsi elle renvoya à la ville la meilleure partie de son train ; & voulut coucher en une maison des champs où elle alloit quelquefois, située au dessus d'une prairie fort agreable & fort étendue. Là sa joye se dilatoit quand nôtre Bergere passa. La mandite Reine avoit voulu qu'on la laissât seule. Deux ou trois de ses Officiers & autant de femmes se promenoient à cinq pas d'elle , & s'entretenoient possible de leur amour, plus attachez à ce qu'ils disoient qu'à ce que pensoit leur maîtresse. Psiché la reconnut d'assez loin. L'autre étoit tellement occupée à se réjouir du placard, que sa sœur se jeta à ses genoux devant qu'elle l'aperçût. Quelle temerité à une Bergere ! surprendre sa Majesté ! la retirer de ses rêveries ! se jeter à ses genoux sans l'en avertir ! il falloit châtier cette audacieuse. Et qui es-tu , insolente, qui oses ainsi m'approcher ? He-

las, Madame, je suis votre sœur, autrefois l'épouse de Cupidon, maintenant esclave, & ne sçachant presque que devenir. La curiosité de voir mon mari l'a mis en telle colere qu'il m'a chassée. Pîché, m'a-t-il dit, vous ne meritez pas d'être aimée d'un Dieu : Pourvoyez-vous d'époux ou d'amant, comme vous le jugerez à propos ; car de votre vie vous n'aurez aucune part à mon cœur. Si je l'avois donné à votre aînée, elle l'auroit conservé, & ne seroit pas tombée dans la faute que vous avez faite ; je ne serois pas malade d'une brûlure qui me cause des douleurs extrêmes, & dont je ne guerirai de long-temps. Vous n'avez que de la beauté ; j'avoue que cela fait naître l'amour ; mais pour le faire durer il faut autre chose, il faut ce qu'a votre aînée, de l'esprit, de la beauté & de la prudence. Je vous ai dit les raisons qui m'empêchoient de me laisser voir : votre sœur s'y seroit renduë, mais pour vous ce n'a été que legereté d'esprit, contradiction, opiniâtreté. Je ne m'étonne plus que ma mere ait desapprouvé nôtre mariage : elle voyoit vos défauts : que je lui propose de trouver bon que j'épouse votre sœur, je suis certain qu'elle l'agréera. Si je fai-

fois cas de vous , je prendrois le soin moi-même de vous punir : je laisse cela à ma mere ; elle s'en sçaura acquiter. Soyez son esclave, puisque vous ne méritez pas d'être mon épouse. Je vous répudie , & vous donne à elle. Votre emploi sera, si elle me croit, de garder certaine sorte d'oysons qu'elle fait nourrir dans sa ménagerie d'Amatonte. Allez la trouver tout incontinent , portez-lui ces lettres , & passez par le Royaume de votre aînée. Vous lui direz que je l'aime , & que si elle veut m'épouser, tous ces tresors sont à elle. Je vous ai traitée comme une étourdie & comme un enfant. Je la traiterai d'une autre maniere ; & lui permettrai de me voir tant qu'il lui plaira. Qu'elle vienne seulement , & s'abandonne à l'haleine du Zephire , comme déjà elle a fait ; j'aurai soin qu'elle soit enlevée dans mon Palais. Oubliez entierement nôtre Hymen : je ne veux pas qu'il vous reste la moindre chose ; non pas même cet habit que vous portez maintenant : dépouillez-le tout à l'heure , en voila un autre : il a falu obéir. Voila, Madame, quel est mon sort. La sœur se croyant déjà entre les bras de l'Amour, chatoüillée de ce témoignage de son merite , &

H v

de mille autres pensées agréables , ne marchandait point à se résoudre en son ame à quitter mari & enfans. Elle fit pourtant la petite bouche devant Pſiché ; & regardant sa cadete avec un visage de Matrone : Ne vous avois-je pas dit aussi, lui repartit-elle, qu'une honnête femme se devoit contenter du mari que les Dieux lui avoient donné , de quelque façon qu'il fût fait , & ne pas pénétrer plus avant qu'il ne plaisoit à ce mari qu'elle pénétrât ? Si vous m'eussiez creüe, vous ne seriez pas vagabonde comme vous êtes. Voila ce que c'est qu'une jeunesse inconsidérée , qui veut agir à sa tête, & qui ne croit pas conseil. Encore êtes-vous heureuse d'en être quitte à si bon marché. Vous meritez que votre mari vous fît enfermer dans une tour. Or bien ne raisonnons plus sur une faute arrivée. Ce que vous avez à faire est de vous montrer le moins qu'il sera possible ; & puisqu'Amour veut que vous ne bougiez d'avec les oisons, ne les point quitter. Il y a même trop de somptuosité à votre habit. Cela ne sent pas la criminelle assez repentante. Coupez ces cheveux , & prenez un sac ; je vous en ferai donner un : vous laisserez ici cet accoutrement. Pſiché la remercia. Puis-



que vous voulez , ajouta la faiseuse de remontrances , suivre toujours v<sup>o</sup>tre fantaisie , je vous abandonne , & vous laisse aller où il vous plaira. Quant aux propositions de l'Amour, nous ferons ce qu'il sera à propos de faire. Là-dessus elle se tourna vers ses gens ; & laissa Psiché qui ne s'en soucioit pas trop , & qui voyoit bien que son aînée avoit mordu à l'hameçon : car à peine tenoit-elle à terre , n'en pouvant plus qu'elle ne fût seule pour donner un libre cours à sa joye. Psiché de ce même pas s'en alla faire à son autre sœur la même ambassade. Cette sœur-ci n'avoit plus d'époux. Il étoit allé en l'autre monde à grandes journées, & par un chemin plus court que celui que tiennent les gens du commun : les Medecins le lui avoient enseigné. Quoi qu'il n'y eût pas plus d'un mois qu'elle étoit veuve , il y paroissoit déjà : c'est-à-dire que sa personne étoit en meilleur état; peut-être l'entendrez-vous d'autre sorte. Si bien que cette puînée étant de deux ans plus jeune , plus nouvelle mariée , & moins de fois mere que l'autre, le rétablissement de ses charmes n'étoit pas une affaire de si longue haleine: elle pouvoit bien plutôt & plus hardiment se presenter à l'A-

mour ; l'autre avoit des reparations à faire de tous les côtez. Le bain y fut employé, les chimistes, les atourneuses. Cela étonna le Roi son mari. La galanterie croissoit à vûe d'œil, les galans ne paroissoient point. Il n'y avoit ni ingrédient, ni eau, ni essence qu'on n'éprouvât : mais tout cela n'étoit que plâtrer la chose. Les charmes de la pauvre femme étoient trop avant dans les chroniques du temps passé pour les rappeler si facilement. Tandis qu'elle fait ses préparatifs, sa seconde sœur la prévient, s'en va droit à cette montagne dont nous avons tant parlé, arrive au sommet sans rencontrer de Dragons. Cela lui plut fort : elle crut qu'Amour lui épargnoit ces frayeurs par un privilege particulier, tourna vers l'endroit où elle & sa sœur avoient coutume de se présenter ; & pour être enlevée plus aisément par le Zephire elle se planta sur un roc qui commandoit aux abîmes de ces lieux là. Amour, dit-elle, me voila venue : nôtre étourdie de cadete m'a assurée que tu me voulois épouser. Je n'attendois autre chose ; & me doutois bien que tu la répudierois pour l'amour de moi ; car c'est une écervelée. Regarde comme je te suis déjà obéissante. Je ne

ferai pas comme a fait ma sœur Pfiché. Elle a voulu à toute force te voir: moi je veux tout ce que l'on veut: montre-toi, ne te montre pas, je me tiendrai tres-heureuse. Si tu me caresses, tu verras comme je sçai y répondre: si tu ne me caresses pas, mon défunt mari m'y a tout accoûtumée. Je te ferai rire de son regime, & je t'en dirai mille choses divertissantes: tu ne t'ennuieras point avec moi. Ma sœur Pfiché n'étoit qu'un enfant qui ne sçavoit rien; moi je suis un esprit fait. O Dieux! je sens déjà une douce haleine. C'est celle de ton serviteur Zephire. Que ne l'as-tu envoyé lui-même, il m'auroit plutôt enlevée; j'en serois plutôt entre tes bras, & tu en serois plutôt entre les miens. Je pretends que tu trouves la chose égale; & puisque tu as de l'amour, tu dois avoir aussi de l'impatience. Adieu miserables mortelles que les hommes aiment: vous voudriez bien être aimées comme moi d'un Dieu qui n'eût point de poil au menton: ce n'est pas pour vous: qu'il vous suffise de m'invoquer, & je pourvoirai à vos necessitez amoureuses. Disant ces paroles elle s'abandonna dans les airs à son ordinaire; & au lieu d'être enlevée dans le Palais de l'Amour,

elle tomba premierement sur une pointe de rocher, & puis sur une autre, de roc en roc; chacun d'eux emporta sa pièce: ils se la renvoyoient les uns aux autres comme un jouët: de maniere qu'elle arriva le plus joliment du monde au Royaume de Proserpine. Quelques jours après son aînée se vint planter sur le même roc. Celle-ci fit sa harangue au Zephire. Amant de Flore, lui cria-t-elle, quitte tes amours, & me viens porter dans le Palais de ton maître. Ne me blesse point en chemin; je suis délicate. Que si tu ne veux envoyer que ton haleine, cela suffira; aussi-bien n'ai-je pas qu'on me touche, principalement les hommes: pour l'Amour, tant qu'il lui plaira. Prends garde sur tout à ne point gâter ma coëfure. Ayant dit ces mots elle tira un miroir de sa poche, & fut quelque temps à se regarder, racommodant un cheveu en un endroit, puis un en un autre, quelquefois rien; non sans se mouïller les levres; & tant de façons que si l'Amour avoit été là il en auroit ri. Elle remit son miroir; accusant le plus agreablement qu'elle pût le Zephire d'être un paresseux, qui ne se soucioit que de ses amours, negligeoit celles de son maître: se moquoit-il de la laisser

au Soleil. Justement comme elle achevoit ces reproches , un petit Eurus qui s'étoit fortuitement égaré vint passer à quatre pas d'elle ; jugez la joye. Nôtre prétendue fiancée se donne le branle à soi-même : mais au lieu d'aller trouver l'Amour comme elle pensoit , elle va trouver sa sœur, droit par le chemin que l'autre lui avoit tracé, sans se détourner d'un pas. Ce sont les Echos de ces rochers qui nous ont appris la mort des deux sœurs. Ils la conterent quelque temps après au Zephire. Lui incontinent en alla porter la nouvelle au fils de Vénus qui le régala d'un fort beau présent. Pfiché cependant continuoit de chercher l'Amour toujours en son habit de bergere. Il avoit une telle grace sur elle que si son ennemie l'eût vûe avec cet habit, elle lui en auroit donné un de Déesse en la place. Les afflictions, le travail, la crainte, le peu de repos & de nourriture avoient toutefois diminué ses appas, si bien que sans une force de beauté extraordinaire ce n'auroit plus été que l'ombre de cet objet qui avoit tant fait parler de lui dans le monde. Bien lui prit d'avoir des charmes à moissonner pour le temps , & pour la douleur , & encore de reste pour elle. Le plus cruel

de son aventure étoit les craintes qu'on lui donnoit. Tantôt elle entendoit dire que Venus la faisoit chercher par d'autres gens; quelquefois même qu'elle étoit tombée entre les mains de son ennemie, qui à force de tourmens l'avoit renduë méconnoissable. Un jour elle eut une telle alarme qu'elle se jeta dans une chapelle de Cerés comme en un azile qui de bonne fortune se presentoit. Cette chapelle étoit près d'un champ dont on venoit de couper les bleds. Là les laboureurs des environs offroient tous les ans les prémices de leur récolte. Il y avoit un grand monceau de javelles à l'entrée du temple. Nôtre Bergere se prosterna devant l'image de la Déesse ; puis lui mit au bras un chapeau de fleurs, lesquelles elle venoit de cueillir en courant & sans aucun choix. C'étoit de ces fleurs qui croissent parmi les bleds. Psiché avoit oui dire aux sacrificateurs de son païs qu'elles plaisoient à Cerés , & qu'une personne qui vouloit obtenir des Dieux quelque chose ne devoit point entrer dans leur maison les mains vuides. Après son offrande elle se remit à genoux, & fit ainsi sa priere: Divinité la plus nécessaire qui soit au monde, nourrice des hommes , protege-moi

contre celle que je n'ai jamais offensée : souffre seulement que je me cache pour quelques jours entre les javelles qui sont à la porte de ton temple, & que je vive du bled qui en tombera. Cytherée se plaint de ce que son fils m'a voulu du bien, mais puisqu'il ne m'en veut plus, n'est-ce pas assez de satisfaction pour elle & assez de peine pour moi ? Faut-il que la colere des Dieux soit si grande ? S'il est vrai que la justice se soit retirée parmi eux, ils doivent considérer l'innocence d'une personne qui leur a obéi en se mariant. Ai-je corrompu l'Oracle ? ai-je usé d'aucun artifice pour me faire aimer ? puis-je mais si un Dieu me voit ? quand je m'enfermerois dans une tour, ne me verroit-il pas ? Tant s'en faut qu'en l'épousant je crûsse faire du déplaisir à sa mere, que je croyois épouser un monstre. Il s'est trouvé que c'étoit l'Amour, & que j'avois plû à ce Dieu. C'est donc un crime d'être agreable : Helas ! je ne la suis plus, & ne l'ai jamais été par ma faute. Il ne se trouvera point que j'aye employé ni affeterie ni paroles enforcelantes. Venus a encore sur le cœur l'indiscretion des mortels qui ont quitté son culte pour m'honorer. Qu'elle se plaigne donc des mortels ; mais de

moi, c'est une justice. Je leur ai dit qu'ils me faisoient tort. Si les hommes sont imprudens ce n'est pas à dire que je sois coupable. C'est ainsi que nôtre Bergere se justifioit à Cerés. Soit que les Déesse s'entendent, ou que celle-ci fût fâchée de ce qu'on l'avoit appelée nourrice, ou que le Ciel veuille que nos prieres soient veritablement des prieres & non des apologies, celle de Pſiché ne fut nullement écoutée. Cerés lui cria de la voûte de sa Chapelle qu'elle se retirât au plus vite, & laissât le tas de javelles comme il étoit ; sinon, Venus en auroit l'avis. Pourquoi rompre en faveur d'une mortelle avec une Déesse de ses amies ? Venus ne lui en avoit donné aucun sujet : Qu'on dît tout ce qu'on voudroit de sa conduite, c'étoit une bonne femme, qui lui avoit obligation à la verité ainsi qu'à Bacchus ; mais elle le ſçavoit bien reconnoître, & le publioit par tout. Ce fut beaucoup de déplaisir à Pſiché de se voir excluse d'un azile, où elle auroit crû être mieux venue qu'en pas un autre qui fût au monde. En effet si Cerés bien-faisante de son naturel & qui ne se piquoit pas de beauté lui refusoit sa protection, il n'y avoit guere d'apparence que des Déesse tant soit



pen galantes & d'humeur jalouse lui accordassent la leur. D'y interesser des Dieux, c'étoit s'exposer à quelque chose de pis que la persécution de Venus : il falloit sçavoir auparavant quelle sorte de reconnoissance ils exigeroient de la Belle : encore le plus à propos étoit-il de ne s'adresser qu'aux divinitez de son Sexe, tant pour empêcher la médisance, que pour ne donner aucun ombrage à son mari. Junon là dessus lui vint en l'esprit. Pſiché crut qu'y ayant quelque sorte d'émulation entre Cytherée & cette Déesse, & pour le credit, & pour la beauté, la Reine des Dieux seroit bien aise de trouver une occasion de nuire à sa concurrente, suivant l'usage de la Cour, & le serment que font les femmes en venant au monde. Il ne fut pas difficile à nôtre Bergere de trouver Junon. La jalouse femme de Jupiter descend souvent sur la terre & vient demander aux mortels des nouvelles de son mari. Pſiché l'ayant rencontrée lui chanta une Hymne où il n'étoit fait mention que de la puissance de cette Déesse : en quoi elle commit une faute : il valoit bien mieux s'étendre sur sa beauté ; la louange en est tout autrement agreable. Ce sont les Rois que

l'on n'entretient que de leur grandeur : pour les Reines il faut les féliciter d'autre chose , qui veut bien faire. Aussi l'épouse de Cupidon fut-elle éconduite encore une fois. La différence qu'il y eut , fut que celle-ci se passa quelque peu plus mal que la première. Car outre les considérations de Cérès , Junon ajouta qu'il falloit punir ces mortelles à qui les Dieux font l'amour , & obliger leurs galants à demeurer au logis. Que venoient-ils faire parmi les hommes , comme s'il n'y avoit pas dans le Ciel assez de beauté pour eux ? Non qu'elle en parlât pour son intérêt , se souciant peu de ces choses , & ne craignant du côté des charmes qui que ce fût. La Reine des Dieux ne disoit pas tout : il y avoit encore une raison plus pressante que cela ; comme on pourroit dire quelque étincelle de ce feu dont on n'avertit les voisins que le moins qu'on peut. Une femme judicieuse ne doit point désobliger le fils de Venus ; sçait-elle si quelque jour elle n'aura point affaire de lui ? Apparemment le courroux du Dieu duroit encore contre Psiché : ainsi le plus seur étoit de ne point entrer dans leurs différens. Notre Bergere rebutée de tant de côtez ne sçut plus à qui

s'adresser. Il restoit veritablement Diane & Pallas , mais l'une & l'autre ayant fait vœu de virginité n'auroient pas les prieres d'une femme pour agréables, & croiroit souïller ses oreilles en les écoutant. Toutefois , comme Diane rendoit des Oracles , la Bergere crut que pour le moins cette Déesse ne seroit pas si farouche que de lui en refuser un , & elle ne lui demanderoit autre chose. Aussi-bien s'en rendoit-il en un lieu tout proche : ce ne seroit pas pour elle un fort grand détour. Le lieu étoit à l'entrée d'une forêt extrêmement solitaire & propre à la chasse. Diane y avoit un Temple dont elle faisoit une de ses maisons de plaisir. On faisoit environ deux mille pas dans le bois ; puis on rencontroit une clariere qui servoit comme de parvis au Temple. Il étoit petit , mais d'une fort belle architecture. Au milieu de la clariere on avoit placé un obelisque de marbre blanc , à quatre faces , posé sur autant de boules , & élevé sur un piédestal , ayant de hauteur moitié de celle de l'obelisque. Sur chaque côté du plinthe qui regardoit directement , aussi-bien que les faces de la Pyramide, le midy, le septention , le couchant & le levant, étoient entaillees ces mots :

*Qui que tu sois , qui as sacrifié à l'Amour ou à l'Hyménée , garde toi d'entrer dans mon sanctuaire.*

Psiché qui avoit sacrifié à l'un & à l'autre n'osa entrer dans le Temple: elle demeura à la porte , où la Prêtresse lui apporta cet Oracle.

*Cesse d'être errante : ce que tu cherches a des aîles: quand tu sauras comme lui marcher dans les airs, tu seras heureuse.*

Ces paroles ne démentoient point l'ambiguïté & l'obscurité ordinaire des réponses que font les Dieux. Psiché se tourmenta fort pour en tirer quelque sens , & n'en put venir à bout. Que le Ciel, dit-elle, me prescrive ce qu'il voudra, il faut mourir, ou trouver l'Amour; nous ne le saurions trouver , il faut donc mourir: allons nous livrer à notre ennemie, c'en est le moyen. Mais l'Oracle m'a assurée que je serois quelque jour heureuse: allons nous jeter aux pieds de Venus: nous la servirons, nous endurerons patiemment ses outrages , cela l'émouvera à compassion, elle nous pardonnera , nous recevra pour sa fille, fera ma paix elle-même avec son fils. C'étoient là les plus belles esperances du monde , & bien enchaînées comme vous voyez ; un moment de reflexion

les détruisoit toutes. Pſiché ſe confirma toutefois dans ſon deſſein. Elle ſ'informa du plus prochain Temple de Cythérée, reſoluë, ſi la Déesſe n'y étoit preſente, de ſ'embarquer & d'aller en Cypre. On lui dit qu'à trois ou quatre journées de là il y en avoit un fort fameux & fort fréquenté, portant pour inſcription : *A la Déesſe des Graces*. Apparemment Venus ſ'y plaſoit, & y tenoit ſouvent en perſonne ſon tribunal, vû les miracles qui ſ'y faiſoient, & le grand concours de gens qui y accouroient de tous les côtez. Il y en avoit même qui ſe vantoient de l'y avoir vûë pluſieurs fois. Nôtre Bergere ſe met en chemin, plus heureuſe, ce lui ſembloit, que devant l'Oracle. Car elle ſçavoit du moins ce qu'elle avoit envie de faire, ſortiroit d'irreſolution & d'incertitude, qui ſont les pires de tous les maux; pourroit voir l'Amour, n'y ayant pas d'apparence que ſa mere viſt ſi ſouvent en un lieu ſans l'y amener. Suppoſé que la pauvre épouſe n'eût cette ſatisfaction, qu'en preſence d'une Belle-mere qui la haïſſoit, & qui bien loin de la reconnoître pour ſa bru, la traiteroit en eſclave, c'étoit toujours quelque choſe; les affaires pourroient changer; la compaſſion, la veuë de la

Belle, son humilité, sa douceur, le peu de liberté de l'entretenir, tout cela seroit capable de rallumer le desir du Dieu. En tout cas elle le verroit, & c'étoit beaucoup : toutes peines lui seroient douces quand elles lui pourroient procurer un quart d'heure de ce plaisir. Psiché se flatoit ainsi : pauvre infortunée qui ne songeoit pas combien les haines des femmes sont violentes. Helas la Belle ne sçavoit guere ce que le destin lui preparoit. Le cœur lui batit pourtant dès qu'elle approcha de la contrée où étoit le Temple. Long-temps devant que l'on y arrivât on respiroit un air embaûmé, tant à cause des personnes qui venoient offrir des parfums à la Déesse, & qui étoient parfumez eux-mêmes, que parce que le chemin étoit bordé d'Orangers, de Jasmins, de Myrtes, & tout le païs parsemé de fleurs. On découvroit le Temple de loin, quoi qu'il fût situé dans une vallée ; mais cette vallée étoit spacieuse, plus longue que large, ceinte de côteaux merveilleusement agréables. Ils étoient mêlez de bois, de champs, de prairies, d'habitations qui se ressentoient d'un long calme. Venus avoit obtenu de Mars une sauve-garde pour tous ces lieux. Les animaux même ne s'y faisoient

soient pour la guerre; jamais de Loups, jamais d'autres pieges que ceux que l'Amour fait tendre. Dès qu'on avoit atteint l'âge de discernement on se faisoit enregistrer dans la confrairie de ce Dieu; les filles à douze ans, les garçons à quinze. Il y en avoit à qui l'amour venoit dans la raison. S'il se rencontroit une indifferente, on en purgeoit le país. Sa famille étoit sequestrée pour un certain temps. Le Clergé de la Déesse avoit soin de purifier le canton où ce prodige étoit survenu. Voilà quant aux mœurs & au gouvernement du país. Il abondoit en oyseaux de joli plumage. Quelques tourterelles s'y rencontroient. On en comptoit jusqu'à trois especes; tourterelles oyseaux, tourterelles Nymphes, & tourterelles Bergeres. La seconde espece étoit rare. Au milieu de la vallée couloit un Canal de même longueur que la plaine, large comme un fleuve, & d'une eau si transparente, qu'un atome se fût vû au fond: en un mot vrai cristal fondu. Force Nymphes & force Syrenes s'y jolioient; on les prenoit à la main. Les personnes riches avoient coutume de s'embarquer sur ce Canal qui les conduisoit jusqu'aux degrez du parvis. Ils louoient je ne sçai combien

d'Amours ; qui plus , qui moins , selon la charge qu'avoit le vaisseau ; chaque Amour son Cygne , qu'il atteloit à la barque , & monté dessus il le conduisoit avec un ruban. Deux autres nacelles suivoient ; l'une chargée de musique , l'autre de bijoux & d'Oranges douces. Ainsi s'en alloit la barque fort gayement. De chaque côté du Canal s'étendoit une prairie verte comme fine émeraude , & bordée d'ombrages délicieux. Il n'y avoit point d'autres chemins : ceux-là étoient tellement fréquentez , que Psiché jugea à propos de ne marcher que de nuit. Sur le point du jour elle arriva à un lieu nommé , les deux sepultures. Je vous en dirai la raison , parce que l'origine du Temple en dépend. Un Roi de Lydie appelé Philocharez , pria autrefois les Grecs de lui donner femme. Il ne lui importoit de quelle naissance , pourvu que la beauté s'y trouvât : Une fille est noble quand elle est belle. Ses Ambassadeurs disoient que leur Prince avoit le goût extrêmement délicat. On lui envoya deux jeunes filles : l'une s'appelloit Myrtis , l'autre Meganô. Celle-ci étoit fort grande , de belle taille , les traits de visage tres-beaux , & si bien proportionnez qu'on n'y trou-



voit que reprendre ; l'esprit fort doux , avec cela son esprit, sa beauté, sa taille, sa personne ne touchoit point , faute de Venus qui donnât le tel à ces choses. Myrtis au contraire excelloit en ce point-là. Elle n'avoit pas une beauté si parfaite que Megano : même un mediocre critique y auroit trouvé matiere de s'exercer. En récompense il n'y avoit si petit endroit sur elle , qui n'eût sa Venus , & plutôt deux qu'une ; outre celle qui animoit tout le corps en général. Aussi le Roi la préfera-t-il à Megano, & voulut qu'on la nommât Aphrodisée ; tant à cause de ce charme , que parce que le nom de Myrtis sentoit sa Bergere , ou sa Nymphé au plus , & ne sonnoit pas assez pour une Reine. Les gens de sa Cour , afin de plaire à leur Prince, appellerent Megano, Anaphrodite. Elle en conçut un tel déplaisir qu'elle mourut peu de temps après. Le Roi la fit enterrer honorablement. Aphrodisée vécut fort long-temps , & toujours heureuse ; possédant le cœur de son mari tout entier : on lui en offrit beaucoup d'autres qu'elle refusa. Comme les Graces étoient cause de son bonheur , elle se crut obligée à quelque reconnoissance envers leur Déesse , &

persuada à son mari de lui faire bâtir un Temple; disant que c'étoit un vœu qu'elle avoit fait. Philocharez approuva la chose, il y consuma tout ce qu'il avoit de richesses; puis ses sujets y contribuèrent. La dévotion fut si grande que les femmes consentirent que l'on vendît leurs colliers, & n'en ayant plus, elles suivirent l'exemple de Rhodopé. Myrtis eut la satisfaction de voir avant que de mourir le parachevement de son vœu. Elle ordonna par son testament qu'on lui bâtît un tombeau le plus près du Temple qu'il se pourroit, hors du parvis toutefois, joignant le chemin le plus fréquenté. Là ses cendres seroient enfermées, & son aventure écrite à l'endroit le plus en vûe. Philocharez qui lui survêcut executa cette volonté. Il fit élever à son épouse un Mausolée digne d'elle & de lui aussi, car son cœur y devoit tenir compagnie à celui d'Aprhodisée. Et pour rendre plus celebre la memoire de cette chose, & la gloire de Myrtis plus grande, on transporta en ce lieu les cendres de Meganô. Elles furent mises dans un tombeau presque aussi superbe que le premier, sur l'autre côté du chemin; les deux sepulchres se regardoient. On

voyoit Myrtis sur le sien, entourée d'Amours, qui lui accommodoient le corps & la tête sur des quarrceaux. Megano de l'autre part se voyoit couchée sur le côté, un bras sous sa tête, versant des larmes, en la posture où elle étoit morte. Sur la bordure du Mausolée, où reposoit la Reine des Lydiens, ces mots se lisoient :

*Ici repose Myrtis qui parvint à la Royauté par ses charmes, & qui en acquit le surnom d'Aphrodisée.*

A l'une de ces faces qui regardoit le chemin ces autres paroles étoient.

*Vous qui allez visiter ce Temple, arrêtez un peu, écoutez-moi. De simple Bergère que j'étois née je me suis vue Reine. Ce qui m'a procuré ce bien ce n'est pas tant la beauté que ce sont les Graces. J'ai plu, & cela suffit. C'est ce que j'avois à vous dire. Honorez ma tombe de quelques fleurs; & pour récompense veillez la Déesse des Graces que vous plaisez.*

Sur la bordure de l'autre tombe étoient ces paroles :

*Ici sont les cendres de Megano qui ne put gagner le cœur qu'elle contestoit, quoi qu'elle eût une beauté accomplie.*

A la face du tombeau ces autres paroles se rencontroient.

*Si les Rois ne m'ont aimée , ce n'est pas que je ne fusse assez belle pour mériter que les Dieux m'aimassent : mais je n'étois pas, dit-on , assez jolie. Cela se peut-il ? Oïi cela se peut , & si bien qu'on me préfera ma compagne. Elle en a acquis le surnom d'Aphrodisee , moi celui d'Anaphradite. J'en suis morte de déplaisir. Adieu passant, je ne te retiens pas davantage. Sois plus heureux que j'en'ai été ; & ne te mets point en peine de donner des larmes à ma mémoire. Si je n'ai fait la joye de personne , du moins ne veux-je troubler la joye de personne aussi.*

Psiché ne laissa pas de pleurer. Megano , dit-elle, je ne comprends rien à ton aventure. Je veux que Myrtis eût des graces , n'est-ce pas en avoir aussi que d'être belle comme tu étois ? Adieu Megano, ne refuse point mes larmes : je suis accoutumée d'en verser. Elle alla ensuite jeter des fleurs sur la tombe d'Aphrodisee. Cette ceremonie étant faite, le jour se trouva assez grand pour lui faire considerer le Temple à son aise. L'architecture en étoit exquise, & avoit autant de grace que de majesté. L'architecte s'étoit servi de l'ordre Ionique à cause de son élégance. De tout cela il resultoit une Venus que je ne sçauois

vous dépeindre. Le frontispice répon-  
doit merveilleusement bien au corps.  
Sur le tympan du fronton se voyoit la  
naissance de Cytherée en figures de  
haut relief. Elle étoit assise dans une  
conque , en l'état d'une personne qui  
viendrait de se baigner, & qui ne feroit  
que sortir de l'eau. Une des Graces lui  
épreignoit les cheveux encore tout  
moûillez. Une autre tenoit des habits  
tout prêts pour les lui vêtir, dès que la  
troisième auroit achevé de l'essuyer. La  
Déesse regardoit son fils qui menaçoit  
déjà l'Univers d'une de ses flèches. Deux  
Syrenes tiroient la conque. Mais com-  
me cette machine étoit grande , le Ze-  
phire la pouffoit un peu. Des legions de  
Jeux & de Ris se promenoient dans les  
airs : car Venus naquit avec tout son  
équipage, toute grande, toute formée,  
toute prête à recevoir de l'amour, & à  
en donner. Les gens de Paphos se  
voyoient de loin sur la rive, tendant les  
mains, les levant au Ciel, & ravis d'ad-  
miration. Les colombes & l'entable-  
ment étoient d'un marbre plus blanc  
qu'albâtre. Sur la frise une table de  
marbre noir, portoit pour inscription du  
Temple : *A la Déesse des graces.* Deux  
enfants à demi couchez sur l'architrave

laissoient pendre à des cordons une médaille à deux têtes : c'étoient celles des fondateurs. A l'entour de la médaille on voyoit écrit : *Philocharez & Myrtis Aphrodisée son épouse ont dédié ce Temple à Venus*. Sur chaque base des deux colonnes les plus proches de la porte étoient entaillées ces mots : *Ouvrage de Lysimante* ; Nom de l'architecte apparemment. Avant que d'entrer dans le Temple je vous dirai un mot du parvis. C'étoient des portiques ou galeries basses ; & au-dessus des appartemens fort superbes , chambres dorées, cabinets & bains ; enfin mille lieux où ceux qui apportoit de l'argent trouvoient de quoi l'employer ; ceux qui n'en apportoit point on les renvoyoit. Pſiché voyant ces merveilles ne se put tenir de soupirer. Elle se souvint du Palais dont elle avoit été la maîtresse. Le dedans du temple étoit orné à proportion. Je ne m'arrêterai pas à vous le décrire : c'est assez que vous sçachiez que toutes sortes de vœux dont toutes sortes de personnes s'étoient acquittées , s'y voyoient en des chapelles particulières , pour éviter la confusion , & ne rien cacher de l'architecture du Temple. Là quelques auteurs avoient en-

voyé des offrandes pour reconnoissance de la Venus que leur avoit départie le Ciel. Ils étoient en petit nombre. Les autres arts , comme la Peinture & ses sœurs , en fournissoient beaucoup davantage. Mais la multitude venoit des Belles & de leurs amans : l'un pour des faveurs secretes, l'autre pour un mariage; celle-ci pour avoir enlevé un amant à cette autre-là. Une certaine Callinice qui s'étoit , jusqu'à soixante ans , bien maintenue avec les Graces , & encore mieux avec les Plaisirs, avoit donné une lampe de vermeil doré , & la peinture de ses amours. Je ne vous aurois jamais spécifié ces dons: il s'en trouvoit même de Capitaines, dont les exploits, comme dit le bon Amiot, avoient cette grace de soudaineté qui les rendoit encore plus agreables. L'architecture du tabernacle n'étoit guere plus ornée que celle du Temple , afin de garder la proportion; & de crainte aussi que la vûe étant dissipée par une quantité d'ornemens ne s'en arrêtât d'autant moins à considerer l'image de la Déesse, laquelle étoit véritablement un chef d'œuvre. Quelques envieux ont dit que Praxitele avoit pris la sienne sur le modèle de celle-là. On l'avoit placée dans une niche de marbre

noir entre des colonnes de cette même couleur; ce qui la rendoit plus blanche & faisoit un bel effet à la vûe. A l'un des côtez du sanctuaire on avoit élevé un thrône; où Venus, à demi couchée sur des couffins de senteurs, recevoit quand elle venoit en ce temple les adorations des mortels, & distribuoit ses graces ainsi que bon lui sembloit. On ouvroit le Temple assez matin, afin que le peuple fût écoulé quand les personnes qualifiées entreroient. Cela ne servit de rien cette journée-là: car dès que Psiché parut on s'assembla autour d'elle. On crut que c'étoit Venus qui pour quelque dessein caché ou pour se rendre plus familiere, peut-être aussi par galanterie, avoit un habit de simple Bergere. Au bruit de cette merveille les plus paresseux accoururent incontinent. La pauvre Psiché s'alla placer dans un coin du temple, honteuse & confuse de tant d'honneurs dont elle avoit grand sujet de craindre la suite, & ne pouvoit pourtant s'empêcher d'y prendre plaisir. Elle rougissoit à chaque moment, se détournoit quelquefois le visage: témoignoit qu'elle eût bien voulu faire sa priere, tout cela en vain: elle fut contrainte de dire qu'elle étoit.



Quelques-uns la crurent ; d'autres persistèrent dans l'opinion qu'ils avoient. La foule étoit tellement grande autour d'elle , que quand Venus arriva , cette Déesse eut de la peine à passer. On l'avoit déjà avertie de cette aventure , ce qui la fit accourir le visage en feu , comme une Megere , & non plus la Reine des Graces , mais des Furies. Toutefois de peur de sédition elle se contint. Ses Gardes lui ayant fait faire passage, elle s'alla placer sur son trône, où elle écouta quelques supplians avec assez de distraction. La meilleure partie des hommes étoit demeurée auprès de Pfiché avec les femmes les moins jolies , ou qui étoient sans prétention & sans intérêt. Les autres avoient pris d'abord le parti de la Déesse ; étant de la politique parmi les personnes de ce sexe qui se sont mises sur le bon pied , de faire la guerre aux survenantes, comme à celles qui leur ôtent , pour ainsi dire , le pain de la main. Je ne sçaurois vous assurer bien précisément si elles tiennent cette coutume-là des Auteurs, ou si les Auteurs la tiennent d'elles. Notre Bergere n'osant approcher , la Déesse la fit venir. Une foule d'hommes l'accompagna ; & la chose ressembloit

plûtôt à un triomphe qu'à un hommage. La pauvre Psiché n'étoit nullement coupable de ces honneurs: au contraire si on l'eût crüe on ne l'auroit pas regardée: elle faisoit de sa part tout ce qu'une suppliante doit faire. La présence de Venus lui avoit fait oublier sa harangue. Il est vrai qu'elle n'en eut pas besoin: car dès que Venus la vit, à peine lui donna-t-elle le loisir de se prosterner: elle descendit de son thrône. Je vous veux, dit-elle, entendre en particulier; Venez à Paphos; je vous donnerai place en mon char. Psiché se défia de cette douceur: mais quoi, il n'étoit plus temps de délibérer: & puis c'étoit à Paphos principalement qu'elle esperoit revoir son époux. De crainte qu'elle n'échapât, Venus la fit sortir avec elle; les hommes donnant mille bénédictions à leur deux Déeses, & une partie des femmes disant entre elles: C'est encore trop que d'en avoir une: établissons parmi nous une Republique, où les vœux, les adorations, les services, les biens d'Amour seront en commun. Si Psiché s'en vient encore une fois amuser les gens qui nous serviront à quelque chose, & qu'elle prétende réunir ainsi tous les cœurs sous une même domination, il nous la faut lapider. On

se moqua des républicaines, & on souhaita bon voyage à nôtre Bergere. Cytherée la fit monter effectivement sur son char; mais ce fut avec trois Divinités de sa suite peu gracieuses; il y a de toutes sortes de gens à la Cour. Ces Divinités étoient la Colere, la Jalousie, & l'Envie; monstres sortis de l'abîme, impitoyables licteurs qui ne marchent point sans leurs foyers, & dont la vûë seule étoit un supplice. Venus s'en alla par un autre endroit. Quand Psiché se vid dans les airs, en si mauvaise compagnie que celle-là, un tremblement la saisit, ses cheveux se hérissèrent, la voix lui demeura au gosier. Elle fut longtemps sans pouvoir parler, immobile, changée en pierre, & plutôt statuë que personne véritablement animée: On l'auroit crüe morte sans quelques soupirs qui lui échaperent. Les diverses peines des condamnés lui passerent devant les yeux. Son imagination les lui figura encore plus cruelles qu'elles ne sont. Il n'y en eut point que la crainte ne lui fist souffrir par avance. Enfin se jettant aux pieds de ces trois Furies: Si quelque pitié, dit-elle, loge en vos cœurs, ne me faites pas languir davantage. Dites-moi à quel tourment je suis

condamnée. Ne vous auroit-on point donné ordre de me jeter dans la mer ? Je vous en épargnerai la peine si vous voulez, & m'y précipiterai moi-même. Les trois filles de l'Acheron ne lui répondirent rien, & se contenterent de la regarder de travers. Elle étoit encore à leurs genoux lorsque le char s'abatit. Il posa sa charge en un désert, dans l'arrière-court d'un palais que Venus avoit fait bâtir entre deux montagnes à mi-chemin d'Amatonte & de Paphos. Quand Cytherée étoit lasse des embarras de sa Cour, elle se retiroit en ce lieu avec cinq ou six de ses confidentes. Là qui que ce soit ne l'alloit voir. Des médisans disent toutefois que quelques amis particuliers avoient la clef du jardin. Venus étoit déjà arrivée quand le char partit. Les trois Satellites menèrent Psiché dans la chambre où la Déesse se rajustoit. Cette même crainte qui avoit fait oublier à notre Bergere la harangue qu'elle avoit faite lui en rafraîchit la mémoire. Bien que les grandes passions troublent l'esprit, il n'y a rien qui rende éloquent comme elles. Notre infortunée se prosterna à quatre pas de la Déesse, & lui parla de la sorte : Reine des Amours & des Graces, voici cette

malheureuse esclave que vous cherchez. Je ne vous demande pour récompense de l'avoir livrée que la permission de vous regarder. Si ce n'est point sacrilège à une misérable mortelle comme je suis, de jeter les yeux sur Venus, & de raisonner sur les charmes d'une Déesse, je trouve que l'aveuglement des hommes est bien grand d'estimer en moi de mediocres appas, après que les vôtres leur ont paru. Je me suis opposée inutilement à cette folie: ils m'ont rendu des honneurs que j'ai refusez, & que je ne meritois pas. Votre fils s'est laissé prévenir en ma faveur par les rapports fabuleux qu'on lui a faits. Les destins m'ont donnée à lui sans me demander mon consentement. En tout cela j'ai failli, puisque vous me jugez coupable. Je devois cacher des traits qui étoient cause de tant d'erreurs, je devois les défigurer: Il falloit mourir, puisque vous m'aviez en aversion: Je ne l'ai pas fait. Ordonnez-moi des punitions si severes que vous voudrez, je les souffrirai sans murmure, trop heureuse si je vois votre divine bouche s'ouvrir pour prononcer l'arrêt de ma destinée. Oui, Piché, repartit Venus, je vous en donnerai le plaisir. Votre feinte humilité ne me touche

point. Il falloit avoir ces sentimens, & dire ces choses devant que vous fussiez en ma puissance. Lorsque vous étiez à couvert des atteintes de ma colere, vôtre miroir vous disoit qu'il n'y avoit rien à voir après vous. Maintenant que vous me craignez, vous me trouvez belle. Nous verrons bientôt qui remportera l'avantage. Ma beauté ne sçauroit périr, & la vôtre dépend de moi. Je la détruirai quand il me plaira. Commençons par ce corps d'albâtre dont mon fils a publié les merveilles, & qu'il appelle le temple de la blancheur. Prenez vos sions, filles de la nuit, & me l'empourprez si bien que cette blancheur ne trouve pas même un azile en son propre Temple. A cet ordre si cruel Psiché devint pâle, & tomba aux pieds de la Déesse, sans donner aucune marque de vie. Cytherée se sentit émuë: mais quelque Demon s'opposa, à ce mouvement de pitié, & la fit sortir. Dès qu'elle fut hors, les ministres de sa vengeance prirent des branches de Myrte, & se bouchant les oreilles ainsi que les yeux, elles déchirerent l'habit de nôtre Bergère; innocent habit, hélas! celle qui l'avoit donné lui croyoit procurer un sort que tout le monde envieroit. Psiché ne

reprit ses sens qu'aux premières atteintes de la douleur. Le valon retentit des cris qu'elle fut contrainte de faire. Jamais les Echos n'avoient reperé de si pitoyables accens. Il n'y eut aucun endroit d'épargné dans tout ce beau corps, qui devant ces momens-là se pouvoit dire en effet le temple de la blancheur. Elle y regnoit avec un éclat que je ne sçaurois vous dépeindre.

*Là les lys lui servoient de thrône & d'oreillers.*

*Les escadrons d'Amours chez Psiché familiers,*

*Furent chassés de cet azile.*

*Le pleurer leur fut inutile.*

*Rien ne put attendrir les trois filles d'enfer.  
Leurs cœurs furent d'acier ; leurs mains  
furent de fer.*

*La Belle eut beau souffrir : il falut que ses  
peines*

*Allassent jusqu'au point que les sœurs in-  
humaines*

*Craignirent que Clotho ne survînt à son  
tour.*

*Ah trop impitoyable Amour,  
En quels lieux étois-tu ? dis cruel , dis bar-  
bare :*

*C'est toi , c'est ton plaisir , qui causa sa  
douleur :*

Ouy tigre , c'est toi seul qui t'en dois dire  
auteur :

Pfiché n'eût rien souffert sans ton courroux  
bizarre.

Le bruit de ses clameurs s'est au loin répand  
du ;

Et tu n'en as rien entendu !

Pendant tous ses tourmens tu dormois, je le  
sage ;

Car ta brûlure n'étoit rien.

La Belle en a souffert mille fois davantage  
Sans l'avoir mérité si bien ,

Tu devois venir voir empourprer cet al-  
bâtre :

Il falloit amener une troupe de Ris.

Des souffrances d'un corps dont tu fus ido-  
lâtre

Vous vous seriez tous divertis.

Helas Amour , j'ai tort. Tu répandis des  
larmes

Quand tu scûs de Pfiché la peine & le  
tourment ;

Et tu lui fis trouver un baîné pour ses  
charmes ,

Qui la guerit en un moment.

Telle fut la première peine que Pfiché  
souffrit. Quand Cytherée fut de retour ,  
elle la trouva étendue sur les tapis dont  
cette chambre étoit ornée, prête d'expi-



rer, & n'en pouvant plus. La pauvre Pſiché fit un effort pour ſe lever, & tâcha de contenir ſes ſanglots. Cythérée lui commanda de baiſer les cruelles mains qui l'avoient miſe en cet état. Elle obéit ſans tarder, & ne témoigna nulle repugnance. Comme le deſſein de la Déeſſe n'étoit pas de la faire mourir ſi-tôt, elle la laiſſa guerir. Parmi les ſervantes de Venus il y en avoit une qui trahiſſoit ſa maîtreſſe, & qui alloit redire à l'Amour le traitement que l'on faiſoit à Pſiché, & les travaux que l'on lui impoſoit. L'Amour ne manquoit pas d'y pourvoir. Cette fois-là il lui envoya un baûme excellent par celle qui étoit de l'intelligence, avec ordre de ne point dire de quelle part, de peur que Pſiché ne crût que ſon mari étoit apaiſé, & qu'elle n'en tirât des conſéquences trop avantageuſes. Le Dieu n'étoit pas encore guéri de ſa brûlure & tenoit le lit. L'opération de ſon baûme irrita Venus à l'inſceu de qui la choſe ſe conduiſoit, & qui ne ſçachant à qui imputer ce miracle, reſolut de ſe défaire de Pſiché par une autre voye. Sous l'une des deux montagnes qui couvroient à droite & à gauche cette maiſon, étoit une voute auſſi ancienne que l'Univers. Là ſour-

doit une eau qui avoit la propriété de rajeunir : c'est ce qu'on appelle encore aujourd'hui la Fontaine de Jouvence. Dans les premiers temps du monde il étoit libre à tous les mortels d'y aller puiser. L'abus qu'ils firent de ce trésor, obligea les Dieux de leur en ôter l'usage. Pluton Prince des lieux souterrains commit à la garde de cette eau un dragon énorme. Il ne dormoit point, & devoit ceux qui étoient si téméraires que d'en approcher. Quelques femmes se bazar-  
doient, aimant mieux mourir que de prolonger une carrière où il n'y avoit plus ni beaux jours ni Amans pour elles. Cinq ou six jours étant écoulés, Cythérée dit à son esclave. Va-t-en tout à l'heure à la Fontaine de Jouvence, & m'en rapporte une cruchée d'eau. Ce n'est pas pour moi, comme tu peux croire; mais pour deux ou trois de mes amies qui en ont besoin. Si tu reviens sans apporter de cette eau, je te ferai encore souffrir le même supplice que tu as souffert. Cette suivante, dont j'ai parlé, qui étoit aux gages de Cupidon, l'alla avertir. Il lui commanda de dire à Psiché que le moyen d'endormir le Monstre étoit de lui chanter quelques longs recits qui lui plussent premierement, & puis l'en-

nuyassent, & si tôt qu'il dormiroit qu'elle puisât de l'eau hardiment. Psiché s'en va donc avec sa cruche. On n'osoit approcher de l'autre de plus de vingt pas. L'horrible concierge de ce Palais en occupoit la plûpart du temps l'entrée. Il avoit l'adresse de couler sa queue contre des brossailles, en sorte qu'elle ne paroïssoit point; puis aussi tôt que quelque animal venoit à passer, fût-ce un cerf, un cheval, un bœuf, le Monstre la ramenoit en plusieurs retours, & en entortilloit les jambes de l'animal avec tant de soudaineté & de force, qu'il le faisoit trébucher, se jettoit dessus, puis s'en repaissoit. Peu de voyageurs s'y trouvoient surpris: l'endroit étoit plus connu & plus diffamé que le voisinage de Sylle & Charibde. Lorsque Psiché alla à cette fontaine, le Monstre se réjouïssoit au Soleil, qui tantôt doroit ses écailles, tantôt les faisoit paroître de cent couleurs. Psiché qui sçavoit quelle distance il falloit laisser entre lui & elle, (car il ne pouvoit s'étendre fort loin, le sort l'ayant attaché avec des chaînes de diamant) Psiché, dis-je, ne s'effraya pas beaucoup; elle étoit accoutumée à voir des dragons. Elle cacha le mieux qu'il lui fut possible sa cruche, & chanta melodieusement:

*Dragon, gentil dragon, à la gorge blanche,  
Je suis messagère des Dieux.*

*Ils m'ont envoyée en ces lieux*

*T'annoncer que bien-tôt une jeune serpente,  
Et qui change au Soleil de couleur comme  
toi,*

*Viendra partager ton emploi.*

*Tu te dois ennuyer à faire cette vie,*

*Amour t'envoyera compagnie.*

*Dragon, gentil dragon, que te dirai-je encor  
Qui te chatouille & qui te plaise?*

*Ton dos reluit comme fin or :*

*Tes yeux sont flambans comme braise.*

*Tu te peux rajennir sans dépouiller ta peau.*

*Quelle félicité d'avoir chez toi cette eau!*

*Si tu veux t'enrichir permets que l'on y  
puise.*

*Quelque tribut qu'il faille il te sera porté.*

*J'en sçai qui pour avoir cette commodité*

*Donneront jusqu'à leur chemise.*

Psiché chanta beaucoup d'autre choses qui n'avoient aucune suite, & que les oiseaux de ces lieux ne pûrent par conséquent retenir, ni nous les apprendre. Le Dragon l'écouta d'abord avec un tres-grand plaisir. A la fin il commença à baailler & puis s'endormit. Psiché prend vite l'occasion. Il falloit passer entre le dragon & l'un des bords de l'entrée. A peine y avoit-il assez de place

pour une personne. Peu s'en falut que la Belle de frayeur qu'elle eut , ne laissât tomber sa cruche; ce qui eût esté pire que la goutte d'huile. Ce dormeur-ci n'étoit pas fait comme l'autre : son courroux & ses remontrances c'étoit de mettre les gens en pieces. Nôtre Heroïne vint à bout de son entreprise par un grand bonheur. Elle emplit sa cruche, & s'en retourna triomphante. Venus se douta que quelque puissance divine l'avoit assistée. De sçavoir laquelle, c'étoit le point. Son fils ne bougeoit du lit. Jupiter ni aucun des Dieux n'auroit laissé Psiché dans cette esclavage : les Déeses seroient les dernières à la secourir. Ne t' imagine pas en être quitte, lui dit Venus : je te ferai des commandemens si difficiles, que tu manqueras à quelqu'un ; & pour châtiment tu endureras la mort. Va me querir de la laine de ces moutons qui paissent au delà du fleuve , je m'en veux faire faire un habit. C'étoient les moutons du Soleil ; tous avoient des cornes , furieux au dernier point , & qui poursuivoient les Loups. Leur laine étoit d'une couleur de feu si vif qu'il ébloüissoit la vûe. Ils paissoient alors de l'autre côté d'une riviere extrêmement large & pro-

fonde , qui traversoit le valon, à mille pas ou peu plus de ce Château. De bonne fortune pour nôtre Belle , Junon & Cerés vinrent voir Venus dans le moment qu'elle venoit de donner cet ordre. Elles lui avoient déjà rendu deux autres visites depuis la maladie de son fils , & avoient aussi vû l'Amour. Cette dernière visite empêcha Venus de prendre garde à ce qui se passeroit , & donna une facilité à nôtre Heroïne d'exécuter ce commandement. Sans cela il auroit esté impossible , n'y ayant ni pont , ni bateau , ni gondole sur la riviere. Cette suivante qui étoit de l'intelligence dit à Psiché : Nous avons ici des Cignes que les Amours ont dressés à nous servir de gondoles : j'en prendrai un : nous traverserons la riviere par ce moyen. Il faut que je vous tienne compagnie pour une raison que je vas vous dire. C'est que ces moutons sont gardez par deux jeunes enfans Sylvains qui commencent déjà à courir après les Bergères & après les Nymphes. Je passerai la premiere , & amuserai les deux jeunes Faunes, qui ne manqueront pas de me poursuivre , sans autre dessein que de folâtrer ; car ils me connoissent , & sçavent que j'appartiens à Venus.

rus. Au pis aller j'en serai quitte pour deux baisers : vous passerez cependant. Jusques-là voila qui va bien , repartit Psiché ; mais comment approcherai-je des moutons ? me connoissent-ils aussi ? sçavent-ils que j'appartiens à Venus ? Vous prendrez de leur laine parmi les ronces, repliqua cette Suivante, ils y en laissent quand elle est meure, & qu'elle commence à tomber : tout ce canton là en est plein. Comme la chose avoit été concertée elle réussit. Seulement au lieu des deux baisers que l'on avoit dit, il en coûta quatre. Pendant que nôtre bergere & sa compagne executent leur entreprise , Venus prie les deux Déeses de sonder les sentimens de son fils. Il semble à l'entendre, leur dit-elle, qu'il soit fort en colere contre Psiché ; cependant il ne laisse pas sous main de luy donner assistance : au moins y a-t-il lieu de le croire. Vous m'êtes amies toutes deux , détournez-le de cet amour. Représentez-luy le devoir d'un fils. Dites-luy qu'il se fait tort : il s'ouvrira bien plutôt à vous qu'il ne feroit à sa mere. Junon & Ceres promirent de s'y employer. Elles allerent voir le malade. Il ne les satisfit point, & leur cacha le plus qu'il put sa pensée. Toutefois autant qu'elles

K

pûrent conjecturer, cette passion luy tenoit encore au cœur. Même il se plaignit de ce qu'on prétendoit le gouverner ainsi qu'un enfant. Luy un enfant ! on ne considéroit donc pas qu'il terrassoit les Hercules, & qu'il n'avoit jamais eu d'autres toupies que leurs cœurs. Après cela, disoit-il, on me tiendra encore en tutelle : on croira me contenter de moulinets & de papillons, moy qui suis le dispensateur d'un bien près de qui la gloire & les richesses sont des poupées. C'est bien le moins que je puisse faire que de retenir ma part de cette félicité là. Je ne me marierai pas moy qui en marie tant d'autres. Les Déeses entrèrent en ses sentimens, & retournerent dire à Venus comme leur légation s'étoit passée. Nous vous conseillons en'amies, ajoûterent-elles, de laisser agir vôtre fils comme il luy plaira : il est désormais en âge de se conduire. Qu'il épouse Hebé, repartit Venus. Qu'il choisisse parmi les Muses, parmi les Graces, parmi les Heures, je le veux bien. Vous moquez-vous, dit Junon ? Voudriez-vous donner à vôtre fils une de vos suivantes pour femme, & encore Hebé qui nous sert à boire ? Pour les Muses, ce n'est pas le fait de l'amour qu'une



Precieuse , elle le feroit enrager. La beauté des Heures est fort journaliere : il ne s'en accommodera pas non plus. Mais enfin, repliqua Venus, toutes ces personnes sont des Déeses, & Pliché est simple mortelle. N'est-ce pas un parti bien avantageux pour mon fils que la cadette d'un Roi de qui les Etats tourneroient dans la basse court de ce Château ? Ne méprisez pas tant Pliché , dit Cérés : vous pourriez pis faire que de la prendre pour vôtre bru. La beauté est rare parmi les Dieux ; les richesses & la puissance ne le sont pas. J'ay bien voyagé , comme vous sçavez ; mais je n'ay point vû de personne si accomplie. Junon fut contrainte d'avouer qu'elle avoit raison : & toutes deux conseillèrent Cytherée de pourvoir son fils. Quel plaisir quand elle tiendrait entre les bras un petit Amour qui ressembleroit à son pere ! Venus demeura piquée de ce propos-là. Le rouge luy monta au front. Cela vous fieroit mieux qu'à moy, reprit elle assez brusquement. Je me suis regardée tout ce matin , mais il ne m'a point semblé que j'eusse encore l'air d'une ayeule. Ces mots ne demeurèrent pas sans réponse : & les trois amies se séparèrent en se querellant. Ce-

res & Junon étant montées sur leurs chars, Venus alla faire des remontrances à son fils, & le regardant avec un air dédaigneux, il vous sied bien, luy dit-elle, de vouloir vous marier, vous qui ne cherchez que le plaisir. Depuis quand vous est venue, dites-moy, une si sage pensée? Voyez, je vous prie, l'homme de bien, & le personnage grave & retiré que voila. Sans mentir je voudrois vous avoir vû pere de famille pour un peu de temps; comment vous y prendriez-vous? songez, songez à vous acquiter de votre emploi, & soyez le Dieu des amans : la qualité d'époux ne vous convient pas. Vous êtes accablé d'affaires de tous côtez : l'Empire d'Amour va en décadence : tout languit, rien ne se conclut, & vous consommez le temps en des propositions inutiles de mariage. Il y a tantôt trois mois que vous êtes au lit, plus malade de fantaisie que d'une brûlure. Certes vous avez été blessé dans une occasion bien glorieuse pour vous. Le bel honneur, lors que l'on dira que votre femme aura été cause de cet accident ! si c'étoit une maîtresse, je ne dis pas. Quoy vous m'amenez ici une matrone qui sera neuf mois de l'année à toujours se plaindre ! je la traînerai au

bal avec moy ! Sçavez-vous ce qu'il y a ?  
Ou renoncez à Psiché , ou je ne veux  
plus que vous passiez pour mon fils.  
Vous croyez peut-être que je ne puis  
faire un autre Amour , & que j'ay oublié  
la maniere dont on les fait : Je veux  
bien que vous sçachiez que j'en ferai  
un quand il me plaira : Oüy j'en ferai  
un plus joli que vous mille fois , & luy  
remettrai entre les mains vôtre empire.  
Qu'on me donne tout à l'heure cet arc  
& ces fleches , & tout l'attirail dont je  
vous ai équipé ; aussi-bien vous est-il  
inutile deormais : je vous le rendrai  
quand vous serez sage. L'Amour se mit  
à pleurer , & prenant les mains de sa  
mere il les luy baïsa. Ce n'étoit pas en-  
core parler comme il faut. Elle fit tout  
son possible pour l'obliger à donner pa-  
role qu'il renonceroit à Psiché , ce qu'il  
ne voulut jamais faire. Cytherée sortit  
en le menaçant. Pour achever le cha-  
grin de cette Déesse , Psiché arriva avec  
un paquet de laine aussi pesant qu'elle.  
Les choses s'étoient passées de ce côté-  
là avec beaucoup de succès. Le Cygne  
avoit merveilleusement bien fait son  
devoir , & les deux Sylvains le leur : de  
voir , de courir , & rien davantage : hor-  
mis qu'ils danserent quelques chansons

avec la Suivante , luy déroberent quelques baisers, luy donnerent quelques brins de thym & de marjolaine, & peut-être la cotte verte , le tout avec la plus grande honnêteté du monde. Psiché cependant faisoit sa main. Pas un des moutons ne s'écarta du troupeau pour venir à elle. Les ronces se laissèrent ôter leurs belles robes sans la piquer une seule fois. Psiché repassa la première. A son retour Cytherée luy demanda comme elle avoit fait pour traverser la rivière. Psiché répondit qu'il n'en avoit pas été besoin, & que le vent avoit envoyé des flocons de laine de son côté. Je ne croyois pas, reprit Cytherée, que la chose fût si facile. Je me suis trompée dans mes mesures, je le vois bien, la nuit nous suggerera quelque chose de meilleur. Le fils de Venus qui ne songeoit à autre chose qu'à tirer Psiché de tous ces dangers, & qui n'attendoit peut-être pour se raccommo-der avec elle, que sa guérison & le retour de ses forces , avoit recommandé premièrement le Zephire, & fait venir dans le voisinage une Fée qui faisoit parler les pierres. Rien ne luy étoit impossible : elle se moquoit du destin , dispo- soit des vents & des astres, & faisoit aller le monde à sa fantaisie. Cy-

therée ne sçavoit pas qu'elle fût venuë. Quant au Zephire, elle l'apperçut, & ne douta nullement que ce ne fût luy qui eût assisté Psiché. Mais s'étant la nuit avisée d'un commandement qu'elle croyoit hors de toute possibilité, elle dit le lendemain à son fils: L'agent general de vos affaires n'est pas loin de ce Château; vous luy avez deffendu de s'écarter. Je vous défie tous tant que vous êtes. Vous serez habiles gens l'un & l'autre si vous empêchez que vôtre Belle ne succombe au commandement que je ferai aujourd'huy. En disant ces mots elle fit venir Psiché, luy ordonna de la suivre, & la mena dans la basse court du Château. Là sous une espece de halle étoient entassés pêle-mêle quatre différentes sortes de grains lesquels on avoit donnez à la Déesse pour la nourriture de ses pigeons. Ce n'étoit pas proprement un tas, mais une montagne. Il occupoit toute la largeur du magasin, & touchoit le faîte. Cytherée dit à Psiché: Je ne veux dorénavant nourrir mes pigeons que de mil ou de froment pure: c'est pourquoy separe ces quatre sortes de grains. Fais-en quatre tas aux quatre coins du monceau, un tas de chacune espee. Je m'en vas à Amatonte pour

quelques affaires de plaisir : Je reviendrai sur le soir. Si à mon retour je ne trouve la tâche faite, & qu'il y ait seulement un grain de mêlé, je t'abandonnerai aux ministres de ma vengeance. A ces mots elle monte sur son char, & laisse Psiché désespérée. En effet ce commandement étoit un travail, non pas d'Hercule, mais de Demon. Sitôt que l'Amour le sçut, il en envoya avertir la Fée qui par ses suffumigations, par ses cercles, par ses paroles, contraindit tout ce qu'il y avoit de fourmis au monde d'accourir à l'entour du tas, autant celles qui habitoient aux extrémités de la terre que celles du voisinage. Il y eut telle fourmi qui fit ce jour-là quatre mille lieues. C'étoit un plaisir que d'en voir des hordes & des caravanes arriver de tous les côtez.

*Il en vint des climats où commande l'Aurore,*

*De ceux que ceint Thetis, & l'Océan encore.  
L'Indien dégarnit toutes ses regions.*

*Le Garamante envoie aussi ses legions.*

*Il en part du Couchant des nations entieres.*

*Le Nord ni le Midy n'ont plus de fourmil-  
lières.*

*Il semble qu'on en ait épuisé l'Univers.*

*Les chemins en sont noirs , les champs en  
sont convertes.*

*Maint vieux chêne en fournit des cohortes  
nombreuses.*

*Il n'est arbre mangé qui sous ses voutes  
creuses*

*Souffre que de ce peuple il reste un seul esain.*

*Tout déloge; & la terre en tire de son sein.*

*L'Ethiopique gent arrive , & se partage.*

*On crée en chaque troupe un maître de  
l'ouvrage.*

*Il a l'œil sur sa bande; aucun n'ose faillir.*

*On entend un bruit sourd ; le mont semble  
boüillir.*

*Déjà son tour décroît, sa hauteur diminuë.*

*A la soudaineté l'ordre aussi contribuë.*

*Chacun a son employ parmi les travailleurs.*

*L'un separe le grain que l'autre emporte  
ailleurs.*

*Le monceau disparoît ainsi que par ma-  
chine.*

*Quatre tas differens reparent sa ruïne ;*

*De bled riche present qu'à l'homme on  
fait les ciens ;*

*De mil pour les pigeons manger delicienx ;*

*De segle au goût aigret; d'orge rafraîchis-  
sante ,*

*Qui donne aux gens du Nort la cervoise  
engraissante.*

*Telles l'on démolit les maisons quelquefois.*

*La pierre est mise à part ; à part se met le bois ;*

*On voit comme fourmis gens autour de l'ouvrage.*

*En son être premier retourne l'assemblage.  
Là sont des tas confus de marbres non  
gravez ,*

*Et là les ornemens qui se sont conservez.*

Les fourmis s'en retournerent aussi vite qu'elles étoient venues, & n'attendirent pas le remerciement. Vivez heureuses, leur dit Psiché, je vous souhaite des magasins qui ne se desemplissent jamais. Si c'est un plaisir de se tourmenter pour les biens du monde, tourmentez-vous, & vivez heureuses. Quand Venus fut de retour, & qu'elle aperçut les quatre monceaux, son étonnement ne fut pas petit : son chagrin fut encore plus grand. On n'osoit approcher d'elle, ni seulement la regarder. Il n'y eut ni Amours ni Graces qui ne s'enfuissent. Quoy, dit Cytherée en elle-même, un Esclave me résistera ? je luy fournirai tous les jours une nouvelle matière de triompher ? Et qui craindra désormais Venus ? qui adorera sa puissance ? car pour la beauté, je n'en parle plus ; c'est Psiché qui en est Déesse. O destins, que



vous ai-je fait ? Junon s'est vangée d'Io & de beaucoup d'autres : il n'est femme qui ne se vange. Cytherée seule se voit privée de ce doux plaisir. Si faut-il que j'en vienne à bout : vous n'êtes pas encore à la fin, Psiché, mon fils vous fait tort. Plus il s'opiniâtre à vous protéger, plus je m'opiniâtrerai à vous perdre. Cette résolution n'eut pas tout l'effet que Venus s'étoit promis. A deux jours de là elle fit appeller Psiché, & dissimulant son dépit, puisque rien ne vous est impossible, luy dit-elle, vous irez bien au Royaume de Proserpine : & n'esperez pas m'échaper quand vous serez hors d'icy : en quelque lieu de la terre que vous soyez je vous trouverai. Si vous voulez toutefois ne point revenir des enfers j'en suis tres-contente. Vous ferez mes complimens à la Reine de ces lieux-là, & vous luy direz que je la prie de me donner une boîte de son fard : j'en ai besoin, comme vous voyez : la maladie de mon fils m'a toute changée. Rapportez-moy sans tarder ce que l'on vous aura donné, & n'y touchez point. Psiché partit tout à l'heure. On ne la laissa parler à qui que ce soit. Elle alla trouver la Fée que son mari avoit fait venir. Cette Fée étoit dans le voisi-

nage sans que personne en sçût rien. De peur de soupçon elle ne tint pas long discours à nôtre Heroïne. Seulement elle luy dit: Vous voyez d'icy une vieille Tour, allez y tout droit, & entrez dedans. Vous y apprendrez ce qu'il vous faut faire. N'apprehendez point les ronces qui bouchent la porte : elles se détourneront d'elles-mêmes. Psiché remercie la Fée, & s'en va au vieux bâtiment. Entrée qu'elle fut, la Tour luy parla: Bon jour Psiché, luy dit-elle, que vôtre voyage vous soit heureux. Ce m'est un tres-grand honneur de vous recevoir en mes murs : jamais rien de si charmant n'y étoit entré. Je sçai le sujet qui vous amene. Plusieurs chemins conduisent aux enfers; n'en prenez aucun de ceux qu'on prend d'ordinaire. Descendez dans ceste cave que vous voyez, & garnissez-vous auparavant de ce qui est à vos pieds : ce panier à anse vous aidera à le porter. Psiché baissa aussi-tôt la vûë; & comme le faite de la Tour étoit découvert, elle vit à terre une lampe, six boules de cire, un gros paquet de fîscele, un panier avec deux deniers. Vous avez besoin de toutes ces choses, poursuivit la Tour. Que la profondeur de ceste cave ne vous effraye

point, quoique vous ayez près de mille marches à descendre : cette lampe vous aidera. Vous suivrez à sa lueur un chemin vouté qui est dans le fond, & qui vous conduira jusqu'au bord du Stix. Il vous faudra donner à Caron un de ses deniers pour le passage, aussi bien en revenant qu'en allant. C'est un Vieillard qui n'a aucune considération pour les Belles, & qui ne vous laissera pas monter dans sa barque sans payer le droit. Le fleuve passé, vous rencontrerez un âne boiteux & n'en pouvant plus de vieillesse, avec un misérable qui le chassera. Celuy-cy vous priera de luy donner par pitié un peu de fissele, si vous en avez dans votre panier, afin de lier certains paquets dont son âne sera chargé. Gardez-vous de luy accorder ce qu'il vous demandera. C'est un piège que vous tend Venus. Vous avez besoin de votre fissele à une autre chose : car vous entrez incontinent dans un labyrinthe dont les routes sont fort aisées à tenir en allant ; mais quand on en revient il est impossible de les démêler : ce que vous ferez toutefois par le moyen de cette fissele. La porte de deçà du labyrinthe n'a point de portier ; celle de delà en a un. C'est un chien qui a trois gueules,

plus grand qu'un ours. Il discerne à l'odorat les morts d'avec les vivans ( car il se rencontre des personnes qui ont affaire aussi-bien que vous en ces lieux. ) Le portier laisse passer les premiers , & étrangle les autres devant qu'ils passent. Vous luy empâterez ses trois gueules en luy jettant dans chacune une de vos boules de cire , autant au retour. Elles auront aussi la force de l'endormir. Dès que vous serez sortie du labyrinthe , deux Demons des Champs-Elisées viendront audevant de vous , & vous conduiront jusqu'au trône de Proserpine. Adieu , charmante Psiché : que vôtre voyage vous soit heureux. Psiché remercie la Tour, prend le panier avec l'équipage, descend dans la cave, & pour abréger, elle arrive saine & sauve au delà du labyrinthe , malgré les Spectres qui se presenterent sur son passage. Il ne sera pas hors de propos de vous dire qu'elle vit sur les bords du Stix gens de tous états arrivez de tous les côtez. Il y avoit dans la barque, lors que la Belle passa, un Roi, un Philosophe, un General d'armée, je ne sçai combien de soldats, avec quelques femmes. Le Roi se mit à pleurer de ce qu'il luy falloit quitter un séjour où étoient de si beaux objets. Le Philoso-

phé au contraire louïa les Dieux de ce qu'il en étoit sorti avant que de voir un objet si capable de le seduire , & dont il pouvoit alors approcher sans aucun peril. Les soldats disputerent entre eux à qui s'asseoiroit le plus près d'elle , sans aucun respect du Roi, ni aucune crainte du General qui n'avoit pas son bâton de commandement. La chose alloit à se battre, & à renverser la nacelle, si Caron n'eût mis le hola à coups d'aviron. Les femmes environnerent Psiché , & se consolerent des avantages qu'elles avoient perdus, voyant que nôtre Heroïne en perdoit bien d'autres : car elle ne dit à personne qu'elle fût vivante. Son habit étonna pourtant la compagnie, tous les autres n'ayant qu'un drap. Aussi tôt qu'elle fut sortie du labyrinthe les deux Demons l'aborderent , & luy firent voir les singularitez de ces lieux. Elles sont tellement étranges que j'ay besoin d'un stile extraordinaire pour vous les décrire. Poliphile se tût à ces mots : & après quelques momens de silence il reprit d'un ton moins familier.

*Le Royaume des morts a plus d'une avenue.  
Il n'est route qui soit aux humains si connue.*

*Des quatre coins du monde on se rend aux enfers.*

*Tisiphone les tient incessamment ouverts.*

*La faim, le desespoir, les douleurs, le long âge,*

*Mènent par tous endroits à ce triste passage;*

*Et quand il est franchi, les filles du Destin*

*Filent aux habitans une nuit sans matin.*

*Orphé a toutefois mérité par sa lire*

*De voir impunément le ténébreux empire.*

*Psiché par ses appas obtint même faveur.*

*Pluton sentit pour elle un moment de ferveur.*

*Proserpine craignit de se voir détrônée :*

*Et la boîte de fard à l'instant fut donnée.*

*L'Esclave de Venus sans guide & sans secours*

*Arriva dans les lieux où le Stix fait son cours.*

*Sa cruelle ennemie eut soin que le Cerbere*

*Lui lançât des regards enflammés de colère.*

*Par les monstres d'enfer rien ne fut épargné.*

*Elle vit ce qu'en ont tant d'autres enseigné.*

*Mille spectres hideux, les hydres, les harpies,*

*Les triples Gerions, les manes des Tities,*

*Présentèrent à ses yeux maint fantôme trompeur*

*Dont le corps retournoit aussi tôt en vapeur.*

*Les cantons destinez aux Ombres criminelles,*

*Leurs cris , leur desespoir , leurs douleurs  
éternelles ,*

*Tout l'attirail qui suit tôt ou tard les mé-  
chans ,*

*La remplirent de crainte & d'horreur  
pour ces champs.*

*Là sur un pont d'airain l'orgueilleux Sal-  
monée ,*

*Triste chef d'une troupe aux tourmens con-  
damnée ,*

*S'efforçoit de passer en des lieux moins  
cruels ,*

*Et partout rencontroit des feux continuels.*

*Tantale aux eaux du Stix portoit en vain  
sa bouche ,*

*Toujours proche d'un bien que jamais il  
ne touche :*

*Et Sisyphe en sueur essayoit vainement*

*D'arrêter son rocher pour le moins un mo-  
ment.*

*Là les sœurs de Psiché dans l'importune  
glace*

*D'un miroir que sans cesse elles avoient en  
face ,*

*Revoyoient leur cadette heureuse , & dans  
les bras ,*

*Non d'un Monstre effrayant , mais d'un  
Dieu plein d'appas.*

*En quelque lieu qu'allât cette engeance  
maudite*

*Le miroir se plaçoit toujours à l'opposée.  
Pour les tirer d'erreur leur cadette accou-  
rut ;*

*Mais ce couple s'enfuit si-tôt qu'elle parut.  
Non loin d'elles Psiché vit l'immortelle  
tâche*

*Où les cinquante sœurs s'exercent sans re-  
lâche.*

*La Belle les plaiguit, & ne put sans fremir  
Voir tant de malheureux occupez à gemir.  
Chacun trouvoit sa peine au plus haut  
point montée.*

*Ioïon souhaitoit le sort de Prométhée.  
Tantale eût consenti pour assouvir sa faim  
Que Pluton le livrât à des flâmes sans fin.  
En un lieu séparé l'on voit ceux de qui l'a-  
me*

*A violé les droits de l'amoureuse flâme,  
Offensé Cupidon, méprisé ses autels,  
Refusé le tribut qu'il impose aux mortels.  
Là souffre un monde entier d'ingrates, de  
coquettes :*

*Là Mégère punit les langues indiscrettes :  
Sur tout, ceux qui tachez du plus noir des  
forfaits,  
Se sont vantez d'un bien qu'on ne leur fit  
jamais.*

*Par de cruels vautours l'Inhumaine est  
rongée ;*

*Dans un fleuve glacé la Volage est plongée*



*Et l'Insensible expie en des lieux embrasés  
Aux yeux de ses amans les maux qu'elle a  
causés.*

*Ministres, confidens, domestiques perfides  
Y lassent sous les foyers le bras des Eume-  
nides.*

*Près d'eux sont les auteurs de maint Hy-  
men forcé,*

*L'amant chiche, & la Dame au cœur in-  
teressé;*

*La troupe des Censeurs peuple à l'Amour  
rebelle,*

*Ceux enfin dont les Vers ont noirci quel-  
que Belle.*

Venus avoit obligé Mercure par ses  
carresses de prier de la part de cette  
Déesse toutes les puissances d'enfer,  
d'effrayer tellement son ennemie par  
la vûe de ces fantômes & de ces suppli-  
ces, qu'elle en mourût d'apprehension,  
& mourût si bien que la chose fût sans  
retour, & qu'il ne restât plus de cette  
Beauté qu'une ombre legere. Après  
quoy, disoit Cytherée, je permets à mon  
fils d'en être amoureux, & de l'aller  
trouver aux enfers, pour luy renouvel-  
ler ses caresses. Cupidon ne manqua d'y  
pourvoir : & dès que Psiché eut passé le  
labyrinthe, il la fit conduire (comme je

crois vous avoir dit ) par deux Démon's des Champs Elifées (ceux-là ne sont pas méchans. ) Ils la rassurèrent & luy apprirent quels étoient les crimes de ceux qu'elle voyoit tourmentez. La Belle en demeura toute consolée , n'y trouvant rien qui eût du rapport à son aventure. Après tout , la faute qu'elle avoit commise ne meritoit pas une telle punition. Si la curiosité rendoit les gens malheureux jusqu'en l'autre monde , il n'y auroit pas d'avantage à être femme. En passant auprès des Champs Elifées , comme le nombre des bienheureux a de tout temps été fort petit, Pſiché n'eut pas de peine à y remarquer ceux qui jusqu'alors avoient fait valoir la puissance de son époux , gens du Parnasse pour la plupart. Ils étoient sous de beaux ombrages, se recitant les uns aux autres leurs poësies , & se donnant des loüanges continuelles sans se lasser. Enfin la Belle fut amenée devant le tribunal de Pluton. Toute la Cour de ce Dieu demeura surprise. Depuis Proserpine ils ne se souvenoient point d'avoir vû d'objet qui leur eût touché le cœur que celui-là seul. Proserpine même en eut de la jalousie ; car son mari regardoit déjà la Belle d'une autre sorte qu'il n'a cou-

tème de faire ceux qui approchent de son tribunal , & il ne tenoit pas à luy qu'il ne se défit de cet air terrible qui fait partie de son appanage. Sur tout, il y avoit du plaisir à voir Radamante se radoucir. Pluton fit cesser pour quelques momens les souffrances & les plaintes des malheureux, afin que Psiché eût une audience plus favorable. Voicy à peu près comme elle parla, adressant sa voix tantôt à Pluton & à Proserpine conjointement , tantôt à cette Déesse seule,

*Vous sous qui tout fléchit, Dèitez dont les loix*

*Traitent également les Bergers & les Rois ;  
Ni le desir de voir, ni celui d'être vuë ,  
Ne me font visiter une Cour inconnüe :*

*J'ay trop appris , hélas ! par mes propres malheurs ,*

*Combien de tels plaisirs engendrent de douleurs.*

*Vous voyez devant vous l'Esclave infortunée*

*Qu'à des larmes sans fin Venus a condamnée.*

*C'est peu pour son courroux des maux que j'ay soufferts ;*

*Il faut chercher encore un fard jusqu'aux enfers.*

*Reine de ces climats, faites qu'on me le donne.*

*Il porte vôtre nom; & c'est ce qui m'étonne.  
Ne vous offensez point, Déesse aux traits si doux;*

*On s'apperçoit assez qu'il n'est pas fait pour vous.*

*Plaire sans fard est chose aux Déeses facile:  
A qui ne peut vieillir cet art est inutile :  
C'est moi qui dois tâcher en l'état où je suis  
A reparer le tort que m'ont fait les ennuis.  
Mais j'ai quitté le soin d'une beauté fatale.  
La Nature souvent n'est que trop libérale.  
Plût au sort que mes traits à présent sans éclat*

*N'eussent jamais paru que dans ce triste état !*

*Mes sœurs les envioient : que mes sœurs étoient folles !*

*D'abord je me repûs d'espérances frivoles.  
Enfin l'Amour m'aima : je l'aimai sans le voir :*

*Je le vis; il s'enfuit; rien ne put l'émouvoir;  
Il me précipita du comble de la gloire.*

*Souvenirs de ce temps sortez de ma mémoire.  
Chacun sçait ce qui suit, maintenant dans ces lieux*

*Je viens pour obtenir un fard si précieux.  
Je n'en mérite pas la faveur singulière ;  
Mais le nom de l'Amour se joint à ma prière.*

*Vous connoissez ce Dieu ; qui ne le connoît pas ?*

*S'il descend pour vous plaire au fond de ces climats ,*

*D'une bûche de fard recompensez sa femme ,  
Ainsi durent chez vous les douceurs de sa  
flâme !*

*Ainsi vâtre bonheur puisse rendre envieux  
Celui qui pour sa part eut l'empire des  
Cieux.*

Cette harangue eut tout le succès que Pliché pouvoit souhaiter. Il n'y eut ny démon ny Ombre qui ne compâtît au malheur de cette affligée , & qui ne blâmât Venus. La pitié entra pour la première fois au cœur des Furies : & ceux qui avoient tant de sujet de se plaindre eux-mêmes , mirent à part le sentiment de leurs propres maux , pour plaindre l'épouse de Cupidon. Pluton fut sur le point de luy offrir une retraite dans ses Etats ; mais c'est un azile où les malheureux n'ont recours que le plus tard qu'il leur est possible. Proserpine empêcha ce coup. La jalousie la possédoit tellement , que sans considérer qu'une Ombre seroit incapable de luy nuire , elle recommanda instamment aux Parques de ne pas trancher.

à l'étourdie les jours de cette personne, & de prendre si bien leurs mesures qu'on ne la revît aux enfers que vieille & ridée. Puis sans tarder davantage, elle mit entre les mains de Psiché une boîte bien fermée avec défense de l'ouvrir, & avec charge d'assurer Venus de son amitié. Pour Pluton, il ne put voir sans déplaisir le départ de notre Heroïne, & le présent qu'on luy faisoit. Souvenez-vous, luy dit-il, de ce qu'il vous a coûté d'être curieuse. Allez, & n'accusez pas Pluton de votre destin. Tant que le pays des morts continua, la boîte fut en assurance ; Psiché n'avoit garde d'y toucher : elle apprehendoit que parmi un si grand nombre de gens qui n'avoient que faire, il n'y en eût qui observassent ses actions. Aussi tôt qu'elle eut atteint notre monde, & que se trouvant sous ce conduit souterrain elle crut n'avoir pour témoins que les pierres qui le soutenoient, la voila tentée à son ordinaire. Elle eut envie de sçavoir quel étoit ce fard dont Proserpine l'avoit chargée. Le moyen de s'en empêcher? elle seroit femme, & laisseroit échaper une telle occasion de se satisfaire! A qui le diroient ces pierres? possible personne qu'elle n'étoit descendu

du sous cette voute depuis qu'on l'avoit bâtie. Puis ce n'étoit pas une simple curiosité qui la pouffoit ; c'étoit un désir naturel & bien innocent de remedier au déchet ou étoient tombez ses appas. Les ennuis , le hâle, mille autres choses l'avoient tellement changée qu'elle ne se connoissoit plus elle-même. Il faloit abandonner les prétentions qui luy restoient sur le cœur de son mari , ou bien reparer ces pertes par quelque moyen. Où en trouveroit-elle un meilleur que celui qu'elle avoit en sa puissance, que de s'appliquer un peu de fard qu'elle portoit à Venus? non qu'elle eût dessein d'en abuser, ni de plaire à d'autres qu'à son mari, les dieux le sçavoient: pourvu seulement qu'elle imposât à l'Amour cela suffiroit. Tout artifice est permis quand il s'agit de regagner un époux. Si Venus l'avoit crüe si simple que de n'oser toucher à ce fard elle s'étoit fort trompée : mais qu'elle y touchât ou non , Cytherée l'en soupçonneroit toujours ; ainsi il lui seroit inutile de s'en abstenir. Pâché raisonna si bien, qu'elle s'attira un nouveau malheur. Une certaine apprehension toutefois la retenoit : elle regardoit la boîte , y portoit la main , puis l'en retiroit , & l'y repor-

L

toit aussi-tôt. Après un combat qui fut assez long, la victoire demeura selon sa coutume à cette malheureuse curiosité. Psiché ouvrit la boîte en tremblant, & à peine l'eut-elle ouverte qu'il en sortit une vapeur fuligineuse, une fumée noire & pénétrante, qui se répandit en moins d'un moment par tout le visage de notre Heroïne, & sur une partie de son sein. L'impression qu'elle y fit fut si violente, que Psiché soupçonna d'abord quelque sinistre accident; d'autant plus qu'il ne restoit dans la boîte qu'une noirceur qui la teignoit toute. Psiché alarmée, & se doutant presque de ce qui lui étoit arrivé, se hâta de sortir de cette cave, impatiente de rencontrer quelque fontaine dans laquelle elle pût apprendre l'état où cette vapeur l'avoit mise. Quand elle fut dans la Tour, & qu'elle se presenta à la porte, les épines qui la bouchoient & qui s'étoient d'elles-mêmes détournées pour laisser passer Psiché la première fois, ne la reconnoissant plus, l'arrêterent. La Tour fut contrainte de lui demander son nom. Notre infortunée le lui dit en soupirant. Quoi, c'est vous Psiché? qui vous a teint le visage de cette sorte? Allez vite vous laver, & gardez bien de vous presenter



en cet état à votre mari. Pſiché court à un ruisseau qui n'étoit pas loin, le cœur lui battant de telle maniere que l'ha-leine lui manquoit à chaque pas. Enfin elle arriva sur le bord de ce ruisseau , & s'étant panchée elle y apperçut la plus belle More du monde. Elle n'avoit ni le nez ni la bouche comme l'ont celle que nous voyons; mais enfin c'étoit une More. Pſiché étonnée tourna la tête pour voir si quelque Afriquaine ne se regardoit point derriere elle. N'ayant vû personne , & certaine de son malheur , les genoux commencerent à lui faillir, les bras lui tomberent. Elle essaya toutefois inutilement d'effacer cette noirceur avec l'onde. Après s'être lavée long temps sans rien avancer : O destins , s'écria-t-elle, me condamnez-vous à perdre aussi la beauté ? Cytherée , Cytherée, quelle satisfaction vous attend ? Quand je me presenterai parmi vos esclaves, elles me rebuteront, je ferai le deshonneur de votre Cour: qu'ai-je fait qui meritât une telle honte ? ne vous suffisoit-il pas que j'eusse perdu mes parens, mon mari , les richesses, la liberté, sans perdre encore l'unique bien avec lequel les femmes se consolent de tous malheurs ? Quoi ne pouviez-vous

attendre que les années vous vengeassent? C'est une chose si-tôt passée que la beauté des mortelles ; la mélancolie seroit venue au secours du temps. Mais j'ai tort de vous accuser : c'est moi seule qui suis la cause de mon infortune ; c'est cette curiosité incorrigible , qui non contente de m'avoir ôté les bonnes grâces de vôtre fils , m'ôte aussi le moyen de les regagner: Helas ! ce sera ce fils le premier qui me regardera avec horreur , & qui me fuira. Je l'ai cherché par tout l'Univers , & j'apprehende de le trouver. Quoi mon mari qui me fuira ? mon mari qui me trouvoit si charmante ? Non , non , Venus , vous n'aurez pas ce plaisir: & puis qu'il m'est défendu d'avancer mes jours , je me retirerai dans quelque desert où personne ne me verra ; j'acheverai mes destins parmi les serpens & parmi les loups ; il s'en trouvera quelqu'un d'assez pitoyable pour me devorer, Dans ce dessein elle court à une forêt voisine, s'enfonce dans le plus profond, choisit pour principale retraite un antre effroyable : là son occupation est de soupirer & de répandre des larmes ; ses joües s'applatissent, les yeux se cavent ; ce n'étoit plus celle de qui Venus étoit devenue jalou-

se : il y avoit au monde telle mortelle qui l'auroit regardée sans envie. L'Amour commençoit alors à sortir ; & comme il étoit guéri de sa colere aussi bien que de sa brûlure , il ne songeoit plus qu'à Psiché, Psiché devoit faire son unique joye ; il devoit quitter ses Temples pour servir Psiché : résolutions d'un nouvel amant. Les maris ont de ces retours , mais ils les font peu durer. Ce mari-ci ne se proposoit plus de fin dans sa passion , ni dans le bon traitement qu'il avoit résolu de faire à sa femme. Son dessein étoit de se jeter à ses pieds, de lui demander pardon, de lui protester qu'il ne retomberoit jamais en de telles bizarreries. Tant que la journée duroit il s'entretenoit de ces choses : la nuit venue il continuoit , & continuoit encore pendant son sommeil. Aussi-tôt que l'Aurore commençoit à poindre , il la prioit de lui ramener Psiché ; car la Fée l'avoit assuré qu'elle reviendrait des enfers. Dès que le Soleil étoit levé nôtre époux quittoit le lit afin d'éviter les visites de sa mere , & s'alloit promener dans le bois où la belle Ethiopienne avoit choisi sa retraite : il le trouvoit propre à entretenir les rêveries d'un amant. Un jour Psiché s'étoit endormie à l'en-

trée de sa caverne. Elle étoit couchée sur le côté, le visage tourné vers la terre, son mouchoir dessus, & encore un bras sur le mouchoir, pour une plus grande précaution, & pour s'empêcher plus assurément d'être vûë. Si elle eût pû s'envelopper de ténèbres, elle l'auroit fait. L'autre bras étoit couché le long de la cuisse; il n'avoit pas la même rondeur qu'autrefois : le moyen qu'une personne qui ne vivoit que de fruits sauvages, & laquelle ne mangeoit rien qui ne fût mouillé de ses pleurs, eût de l'embonpoint? La délicatesse & la blancheur y étoient toujours. L'Amour l'aperçut de loin. Il sentit un tressaillement qui lui dit que cette personne étoit Psiché. Plus il approchoit, & plus il se confirmoit dans ce sentiment; car quelle autre qu'elle auroit eu une taille si bien formée? Quand il se trouva assez près pour considérer le bras & la main, il n'en douta plus, non que la maigreur ne l'arrêtât; mais il jugeoit bien qu'une personne affligée ne pouvoit être en meilleur état. La surprise de ce Dieu ne fut pas petite; pour sa joye je vous la laisse à imaginer. Un amant que nos Romanciers auroient fait, seroit demeuré deux heures à considérer l'objet de sa

passion sans l'oser toucher ni seulement interrompre son sommeil : l'Amour s'y prit d'une autre maniere. Il s'agenouilla d'abord auprès de Psiché, & lui souleva une main, laquelle il étendit sur la sienne ; puis usant de l'autorité d'un Dieu, & de celle d'un mari, il y imprima deux baisers. Psiché étoit si fort abatuë, qu'elle s'éveilla seulement au second baiser. Dès qu'elle apperçut l'Amour elle se leva, s'enfuit dans son antre, s'alla cacher à l'endroit le plus profond, tellement émûë qu'elle ne sçavoit à quoi se résoudre. L'état où elle avoit vû le Dieu, cette posture de suppliant, ce baiser dont la chaleur lui faisoit connoître que c'étoit un veritable baiser d'amour, & non un baiser de simple galanterie, tout cela l'enhardissoit : mais de se montrer ainsi noire & défigurée à celui dont elle vouloit regagner le cœur, il n'y avoit pas d'apparence. Cependant l'Amour s'étoit approché de la caverne, & repensant à l'ébene de cette personne qu'il avoit veuë, il croyoit s'être trompé, & se vouloit quelque mal d'avoir pris une Ethiopienne pour son épouse. Quand il fut entré dans l'antre : Belle More, lui cria-t-il, vous ne sçavez gueres ce que je suis, de me fuir ainsi :

ma rencontre ne fait pas peur: dites-moi ce que vous cherchez dans ces provinces, peu de gens y viennent que pour aimer: si c'est-là ce qui vous amène, j'ai de quoi vous satisfaire: avez-vous besoin d'un amant? je suis le Dieu qui les fais. Quoi vous dédaignez de me répondre! vous me fuyez! Helas, dit Psiché, je ne vous suis point; j'ôte seulement de devant vos yeux un objet que j'apprehende que vous ne fuyiez vous-même. Cette voix si douce, si agreable, & autrefois familiere au fils de Venus, fut aussi reconnuë de lui. Il courut au coin où s'étoit réfugiée son épouse. Quoi, c'est vous, dit-il! quoi, ma chere Psiché, c'est vous! Aussi-tôt il se jetta aux pieds de la Belle. J'ai failli, continua-t il en les embrassant: mon caprice est cause qu'une personne innocente, qu'une personne qui étoit née pour ne connoître que les plaisirs, a souffert des peines que les coupables ne souffrent point: & je n'ai pas renversé le Ciel & la Terre pour l'empêcher! Je n'ai pas ramené le Chaos au monde! Je ne me suis pas donné la mort tout Dieu que je suis! Ah Psiché, que vous avez de sujets de me détester! Il faut que je meure & que j'en trouve les moyens, quel-

que impossible que soit la chose. Psiché chercha une de ses mains pour la lui baiser. L'Amour s'en douta, & se relevant, ah, s'écria-t-il, que vous ajoutez de douceur à vos autres charmes ! Je sçai les sentimens que vous avez eus. Toute la nature me les a dits : il ne vous est pas échappé un seul mot de plainte contre ce Monstre qui étoit indigne de votre amour. Et comme elle lui avoit trouvé la main : Non, poursuivit-il, ne m'accordez point de telles faveurs, je n'en suis pas digne : je ne demande pour toute grace que quelque punition que vous m'imposiez vous-même. Ma Psiché, ma chere Psiché, dites-moi, à quoi me condamnez-vous ? Je vous condamne à être aimé de votre Psiché éternellement, dit notre Heroïne ; car que vous l'aimiez, elle auroit tort de vous en prier : elle n'est plus belle. Ces paroles furent prononcées avec un ton de voix si touchant que l'Amour ne put retenir ses larmes. Il noya de pleurs l'une des mains de Psiché, & pressant cette main entre les siennes, il se teut long-temps, & par ce silence il s'exprima mieux que s'il eût parlé : les torrens de larmes firent ce que ceux de paroles n'auroient sçû faire. Psiché charmée de cette éloquen-

ce, y répondit comme une personne qui en sçavoit tous les traits. Et considerez, je vous prie, ce que c'est d'aimer. Le couple d'amans le mieux d'accord, & le plus passionné qu'il y eût au monde, employoit l'occasion à verser des pleurs & à pousser des soupirs: Amans heureux, il n'y a que vous qui connoissiez le plaisir. A cette exclamation Poliphile tout transporté laissa tomber l'écrit qu'il tenoit, & Acante se souvenant de quelque chose fit un soupir. Gelaste leur dit avec un souris moqueur: Courage, Messieurs les Amans, voilà qui est bien, & vous faites vôtre devoir. O les gens heureux, & trois fois heureux que vous êtes! moi misérable je ne sçaurois soupirer après le plaisir de verser des pleurs. Puis ramassant le papier de Poliphile: Tenez, lui dit-il, voilà vôtre écrit, achevez Psiché, & remettez-vous. Poliphile reprit son cahier, & continua ainsi. Cette conversation de larmes devint à la fin conversation de baisers; je passe légèrement cet endroit. L'Amour pria son épouse de sortir de l'autre, afin qu'il apprît le changement qui étoit survenu en son visage, & pour y apporter remède s'il se pouvoit. Psiché lui dit en riant: Vous m'avez refusé, s'il vous en souvient, la



satisfaction de vous voir lors que je vous l'ai demandée , je vous pourrois rendre la pareille à bien meilleur droit, & avec bien plus de raison que vous n'en aviez ; mais j'aime mieux me détruire dans vôtre esprit , que de ne pas vous complaire. Aussi-bien faut-il que vous cherchiez un remede à la passion qui vous occupe : elle vous met mal avec vôtre mere & vous fait abandonner le soin des mortels & la conduite de vôtre Empire. En disant ces mots elle lui donna la main , pour le mener hors de l'ancre. L'Amour se plaignit de la pensée qu'elle avoit , & lui jura par le Styx qu'il l'aimeroit éternellement, blanche ou noire, belle ou non belle ; car ce n'étoit pas seulement son corps qui le rendoit amoureux, c'étoit son esprit & son ame par dessus tout. Quand ils furent sortis de l'ancre, & que l'Amour eut jeté les yeux sur son épouse , il recula trois ou quatre pas tout surpris & tout étonné. Je vous l'avois promis , lui dit-elle , que cette vûë seroit un remede pour vôtre amour : je ne m'en plains pas, & n'y trouve point d'injustice. La plupart des femmes prennent le Ciel à témoin quand cela arrive : elles disent qu'on doit les aimer pour elles , & non

pas pour le plaisir de les voir : qu'elles n'ont point d'obligation à ceux qui cherchent seulement à se satisfaire: que cette sorte de passion qui n'a pour objet que ce qui touche les sens, ne doit point entrer dans une belle ame, & est indigne qu'on y réponde : c'est aimer comme aiment les animaux ; au lieu qu'il faudroit aimer comme les esprits détachez du corps. Les amans, les vrais amans se mettent le plus qu'ils peuvent dans cet état: ils s'affranchissent de la tyrannie du temps ; ils se rendent indépendans du hazard & de la malignité des astres ; tandis que les autres sont toujours en transe, soit pour le caprice de la fortune, soit pour celui des saisons. Quand ils n'auroient rien à craindre de ce côté-là, les années leur font une guerre continuelle : il n'y a pas un moment au jour qui ne détruise quelque chose de leur plaisir : c'est une nécessité qu'il aille toujours en diminuant; & d'autres raisons tres-belles & tres-peu persuasives. Je n'en veux opposer qu'une à ces femmes. Leur beauté & leur jeunesse ont fait naître la passion que l'on a pour elles, il est naturel que le contraire l'aneantisse. Je ne vous demande donc plus d'amour ; ayez seulement de

l'amitié ; ou si je n'en suis pas digne , quelque peu de compassion. Il est de la qualité d'un Dieu comme vous d'avoir pour esclaves des personnes de mon sexe : faites-moi la grace que j'en sois une. L'Amour trouva sa femme plus belle après ce discours qu'il ne l'avoit encore trouvée. Il se jetta à son col : Vous ne m'avez, lui repartit-il, demandé que de l'amitié , je vous promets de l'amour. Et consolez-vous ; il vous reste plus de beauté que n'en ont toutes les mortelles ensemble. Il est vrai que votre visage a changé de teint ; mais il n'a nullement changé de traits : & ne contez-vous pour rien le reste du corps ? Qu'avez-vous perdu de lys & d'albâtre à comparaison de ce qui vous en est demeuré ? Allons voir Venus. Cet avantage qu'elle vient de remporter , quoi qu'il soit petit , la rendra contente , & nous reconciliera les uns & les autres : sinon j'aurai recours à Jupiter , & je le prierai de vous rendre votre vrai teint. Si cela dépendoit de moi , vous seriez déjà ce que vous étiez , lors que vous me rendîtes amoureux : ce seroit ici le plus beau moment de vos jours : mais un Dieu ne sçauroit défaire ce qu'un autre Dieu a fait. Il n'y a que Jupiter à

qui ce privilege soit accordé. S'il ne vous rend tous vos lys , sans qu'il y en ait un seul de perdu, je ferai perir la race des animaux & des hommes; que feront les Dieux après cela? Pour les roses, c'est mon affaire ; & pour l'embonpoint , la joye le ramenera. Ce n'est pas encore assez, je veux que l'Olympe vous reconnoisse pour mon épouse. Psiché se fût jettée à ses pieds , si elle n'eût sçû comme on doit agir avec l'Amour. Elle se contenta donc de lui dire en rougissant: Si je pouvois être vôtre femme sans être blanche, cela seroit bien plus court & bien plus certain. Ce point-là vous est assuré, repartit l'Amour ; je l'ai juré par le Styx; mais je veux que vous soyez blanche. Allons nous presenter à Venus. Psiché se laissa conduire; bien qu'elle eût beaucoup de repugnance à se montrer, & peu d'esperance de réussir. La soumission aux volontez de son époux lui fermoit les yeux : elle se seroit resoluë pour lui complaire à des choses plus difficiles. Pendant le chemin elle lui conta les principales aventures de son voyage; la merveille de cette Tour qui lui avoit donné des adresses; l'Acheron, le Styx, l'âne boiteux, le labyrinthe, & les trois gueules de son portier ; les

fantômes qu'elle avoit vûs , la Cour de Pluton & de Proserpine ; enfin son retour & sa curiosité qu'elle-même jugeoit tres-digne d'être punie. Elle achevoit son recit quand ils arriverent à ce Château qui étoit à my-chemin de Paphos & d'Amatonte. Venus se promenoit dans le Parc. On lui alla dire de la part de l'Amour qu'il avoit une Affriquaine assez bien faite à lui presenter : elle en pourroit faire une quatrième Grace, non-seulement brune comme les autres, mais toute noire. Cytherée rêvoit alors à sa jalousie ; à la passion dont son fils étoit malade , & qui tout considéré n'étoit pas un crime ; aux peines à quoi elle avoit condamné la pauvre Psiché , peines tres-cruelles, & qui lui faisoient à elle-même pitié. Outre cela l'absence de son ennemie avoit laissé refroidir sa colere, de façon que rien ne l'empêchoit plus de se rendre à la raison. Elle étoit dans le moment le plus favorable qu'on eût pû choisir pour accommoder les choses. Cependant toute la Cour de Venus étoit accouruë pour voir ce miracle, cette nouvelle façon de More : c'étoit à qui la regarderoit de plus près. Quelque étonnement que sa vûë causât, on y prenoit du plaisir ; & on auroit bien don-

né une demie douzaine de blanches pour une noire. Au reste soit que la couleur eût changé son air , soit qu'il y eût de l'enchantement, personne ne se souvint d'avoir rien vû qui lui ressemblât. Les Jeux & les Ris firent connoissance avec elle d'abord , sans se la remettre , admirant les graces de sa personne , sa taille, ses traits , & disant tout haut que la couleur n'y faisoit rien. Neanmoins ce visage d'Ethiopienne enté sur un corps de Greque sembloit quelque chose de fort étrange. Toute cette Cour la considéroit comme un tres-beau monstre & tres-digne d'être aimé. Les uns assûroient qu'elle étoit fille d'un blanc & d'une noire. Quand elle fut à quatre pas de Venus, elle mit un genouïl en terre : Charmante Reine de la beauté , lui dit-elle , c'est vôtre esclave qui revient des lieux où vous l'avez envoyée. Tout le monde la reconnut aussi-tôt. On demeura fort surpris. Les Jeux & les Ris, qui sont un peuple assez étourdi, eurent de la discretion cette fois-là, & dissimulerent leur joye de peur d'irriter Venus contre leur nouvelle maîtresse. Vous ne sçauriez croire combien elle étoit aimée dans cette Cour. La plûpart des gens avoient resolu de se cantonner à

moins que Cytherée ne la traitât mieux. Psiché remarqua fort bien les mouvemens que sa présence excitoit dans le fond des cœurs, & qui paroissoient même sur les visages; mais elle n'en témoigna rien, & continua de cette sorte. Proserpine m'a donné charge de vous faire ses complimens, & de vous assurer de la continuation de son amitié. Elle m'a mis entre les mains une boîte que j'ai ouverte, bien que vous m'eussiez défendu de l'ouvrir. Je n'oserois vous prier de me pardonner, & je me viens soumettre à la peine que ma curiosité a méritée. Venus jettant les yeux sur Psiché, ne sentit pas tout le plaisir & la joye que sa jalousie lui avoit promise. Un mouvement de compassion l'empêcha de jouir de sa vengeance & de la victoire qu'elle remportoit; si bien que passant d'une extrémité en une autre, à la manière des femmes, elle se mit à pleurer, releva elle-même notre Heroïne, puis l'embrassa. Je me rends, dit-elle, Psiché. Oubliez le mal que je vous ai fait. Si c'est effacer les sujets de la haine que vous avez contre moi, & vous faire une satisfaction assez grande, que de vous recevoir pour ma fille, je veux bien que vous la soyez. Montrez-vous meilleure

que Venus , aussi-bien que vous êtes déjà plus belle, ne soyez pas si vindicative que je l'ai été, & allez changer d'habit. Toutefois, ajouta-t-elle, vous avez besoin de repos : puis se tournant vers les Graces : Mettez-la au bain qu'on a préparé pour moi , & faites-la reposer ensuite; je l'irai voir en son lit. La Déesse n'y manqua pas , & voulut que nôtre Heroïne couchât avec elle cette nuit-là, non pour l'ôter à son fils, mais on résolut de célébrer un nouvel hymen , & d'attendre que nôtre Belle eût repris son teint. Venus consentit qu'il lui fût rendu; même qu'un brevet de Déesse lui fût donné, si tout cela se pouvoit obtenir de Jupiter. L'Amour ne perd point de temps, & pendant que sa mère étoit en belle humeur, s'en va trouver le Roi des Dieux. Jupiter qui avoit appris l'histoire de ses amours , lui en demanda des nouvelles ; comme il se portoit de sa brûlure, pourquoi il abandonnoit les affaires de son Etat. L'Amour répondit succinctement à ces questions , & vint au sujet qui l'amenoit. Mon fils , lui dit Jupiter en l'embrassant , vous ne trouverez plus d'Ethiopienne chez vôtre mere : le teint de Psiché est aussi blanc que jamais il fut. J'ai fait ce miracle dès



le moment que vous m'avez témoigné le souhaiter. Quant à l'autre point ; le rang que vous demandez pour votre épouse n'est pas une chose si aisée à accorder qu'il vous semble. Nous n'avons parmi nous que trop de Déeses. C'est une nécessité qu'il y ait du bruit où il y a tant de femmes. La beauté de votre épouse étant telle que vous dites, ce sera des sujets de jalousie & de querelles, lesquelles je ne viendrai jamais à bout d'appaiser. Il ne faudra plus que je songe à mon office de foudroyant ; j'en aurai assez de celui de mediateur pour le reste de mes jours. Mais ce n'est pas ce qui m'arrête le plus. Dès que Psiché sera Déesse il lui faudra des Temples aussi-bien qu'aux autres. L'augmentation de ce culte nous diminuera nôtre portion. Déjà nous nous morfondons sur nos autels, tant ils sont froids & mal encensez. Cette qualité de Dieu deviendra à la fin si commune que les mortels ne se mettront plus en peine de l'honorer. Que vous importe, reprit l'Amour ? votre félicité dépend-elle du culte des hommes ? qu'ils vous negligent , qu'ils vous oublient , ne vivez-vous pas ici heureux & tranquille, dormant les trois quarts du temps, laissant aller les choses

du monde comme elles peuvent , tonnant & grêlant lors que la fantaisie vous en vient ? vous sçavez combien quelquefois nous nous ennuyons : jamais la compagnie n'est bonne s'il n'y a des femmes qui soient aimables. Cybele est vieille ; Junon de mauvaise humeur , Cerès sent sa Divinité de Province , & n'a nullement l'air de la Cour ; Minerve est toujours armée ; Diane nous rompt la tête avec sa trompe ; on pourroit faire quelque chose d'assez bon de ces deux dernières ; mais elles sont si farouches qu'on ne leur oseroit dire un mot de galanterie : Pomone est ennemie de l'oïveté , & a toujours les mains rudes ; Flore est agreable , je le confesse ; mais son soin l'attache plus à la terre qu'à ces demeures ; l'Aurore se leve de trop grand matin ; on ne sçait ce qu'elle devient tout le reste de la journée : il n'y a que ma mere qui nous réjouisse , encore a-t-elle toujours quelque affaire qui la détourne , & demeure une partie de l'année à Paphos , Cytherée , ou Amantonte. Comme Psiché n'a aucun domaine , elle ne bougera de l'Olympe. Vous verrez que sa beauté ne sera pas un petit ornement pour votre Cour. Ne craignez point que les autres lui portent

envie , il y a trop d'inégalité entre ses charmes & les leurs. La plus intéressée c'est ma mere qui y consent. Jupiter se rendit à ces raisons , & accorda à l'Amour ce qu'il demandoit. Il témoigna qu'il apportoit son consentement à l'Apotheose, par une petite inclination de tête qui ébranla legerement l'Univers, & le fit trembler seulement une demie heure. Aussi-tôt l'Amour fit mettre les Cignes à son char; descendit en terre, & trouva sa mere qui elle-même faisoit office de Grace autour de Psiché ; non sans lui donner mille loüanges & presque autant de baisers. Toute cette Cour prit le chemin de l'Olympe , les Graces se promettant bien de danser aux nôces. Je n'en décrirai point la cérémonie, non plus que celle de l'Apotheose: Je décrirai encore moins les plaisirs de nos époux; il n'y a qu'eux seuls qui pussent être capables de les exprimer. Ces plaisirs leur eurent bien tôt donné un doux gage de leur amour , une fille qui attira les Dieux & les hommes dès qu'on la vit. On lui a bâti des Temples sous le nom de la Volupté.

*O douce Volupté, sans qui dès notre enfance  
Le vivre & le mourir nous deviendroient  
égaux ;*

*Aimant universel de tous les animaux ,  
Que tu sçais attirer avecque violence !*

*Par toi tout se ment ici bas :*

*C'est pour toi , c'est pour tes appas*

*Que nous courons après la peine.*

*Il n'est soldat , ni Capitaine ,*

*Ni Ministre d'Etat , ni Prince , ni Sujet*

*Qui ne t'ait pour unique objet.*

*Nous autres nourrissons , si pour fruit de  
nos veilles*

*Un bruit délicieux ne charmoit nos oreilles ,*

*Si nous ne nous sentions chatouillez de ce  
son .*

*Ferions-nous un mot de chanson ?*

*Ce qu'on appelle gloire en termes magnifi-  
ques ,*

*Ce qui servoit de prix dans les Jeux Olym-  
piques .*

*N'est que toi proprement divine Volupté.*

*Et le plaisir des sens n'est il de rien compté ?*

*Pourquoi sont faits les dons de Flore ?*

*Le Soleil couchant , & l'Aurore ?*

*Pomone & ses mets délicats ?*

*Bacchus l'ame des bons repas ?*

*Les forêts , les eaux , les prairies .*

*Mère des douces rêveries ?*

*Pourquoi tant de beaux arts qui tous sont  
tes enfans ?*

*Mais pourquoi les Cloris aux appas triom-  
phans ,*

*Que pour maintenir ton commerce ?*

*J'entends innocemment sur son propre desir*

*Quelque rigueur que l'on exerce*

*Encore y prend-on du plaisir.*

*Volupté, Volupté, qui fas jadis maîtresse*

*Du plus bel esprit de la Grece,*

*Ne me dédaigne pas, viens-t. en loger chez  
moi ;*

*Tu n'y seras pas sans emploi.*

*J'aime le Jeu, l'Amour, les Livres, la*

*Musique,*

*La Ville & la Campagne, enfin tout, il  
n'est rien*

*Qui ne me soit souverain bien,*

*Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur melan-  
colique.*

*Vien donc; & de ce bien, ô douce Volupté,*

*Veux-tu savoir au vrai la mesure certaine?*

*Il m'en faut tout au moins un siecle bien  
compté.*

*Car trente ans, ce n'est pas la peine.*

Poliphile cessa de lire. Il n'avoit pas  
crû pouvoir mieux finir que par l'hym-  
ne de la Volupté, dont le dessein ne dé-  
plut pas tout-à-fait à ses trois amis.

Après quelques courtes reflexions sur  
les principaux endroits de l'ouvrage, ne  
voyez-vous pas, dit Ariste, que ce qui  
vous a donné le plus de plaisir, ce sont

les endroits où Poliphile a tâché d'exciter en vous la compassion ? Ce que vous dites est fort vrai , reprit Acante ; mais je vous prie de considérer ce gris de lin , ce couleur d'Aurore , cet orange , & sur tout ce pourpre , qui environnent le Roi des Astres. En effet , il y avoit long-temps que le soir ne s'étoit trouvé si beau. Le Soleil avoit pris son char le plus éclatant , & ses habits les plus magnifiques.

*Il sembloit qu'il se fût paré  
Pour plaire aux filles de Nérée ;  
Dans un nuage bigarré  
Il se coucha cette soirée.  
L'air étoit peint de cent couleurs :  
Jamais parterre plein de fleurs  
N'eut tant de sortes de nuances.  
Aucune vapeur ne gâtoit  
Par ses malignes influences  
Le plaisir qu'Acante goûtoit.*

On lui donna le loisir de considérer les dernières beautés du jour : puis la Lune étant en son plein, nos Voyageurs & le cocher qui les conduisoit la voulurent bien pour leur guide.

**F I N.**

**ADONIS.**

**A D O N I S.**

**P O È M E,**

**PAR MONSIEUR**

**DE LA FONTAINE.**

**M**







## AVERTISSEMENT.

**I**L y a long-temps que cet Ouvrage est composé; & peut-être n'en est-il pas moins digne de voir la lumière. Quand j'en conceus le dessein, j'avois plus d'imagination que je n'en ai aujourd'hui. Je m'étois toute ma vie exercé en ce genre de Poësie que nous nommons Heroïque : c'est assurément le plus beau de tous, le plus fleuri, le plus susceptible d'ornemens, & de ces figures nobles & hardies qui font une langue à part, une langue assez charmante pour mériter qu'on l'appelle la langue des Dieux. Le fonds que j'en avois fait, soit par la lecture des Anciens, soit par celle de

M ij

## AVERTISSEMENT.

quelques-uns de nos modernes ; s'est presque entièrement consumé dans l'établissement de ce Poëme. Bien que l'Ouvrage soit court , & qu'à proprement parler il ne merite que le nom d'Idile ; En quelque rang qu'on le mette, il m'a semblé à propos de ne le point séparer de Psiché : je joins aux amours du fils celles de la mere , & j'ose esperer que mon present sera bien receu. Nous sommes en un siecle où on écoute assez favorablement tout ce qui regarde cette famille ; pour moi qui lui dois les plus doux momens que j'aye passez jusqu'ici , j'ai cru ne pouvoir moins faire que de celebrer ses aventures de la façon la plus agréable qu'il m'est possible.



# ADONIS.



*E n'ai pas entrepris de chanter  
 dans ces vers  
 Rome , ni ses enfans vainqueurs de  
 l'Univers ,  
 Ni les fameuses tours qu' Hector ne put dé-  
 fendre ,  
 Ni les combats des Dieux aux rives du Sca-  
 mandre.  
 Ces sujets sont trop hauts , & je manque  
 de voix ;  
 Je n'ay jamais chanté que l'ombrage des  
 bois ,  
 Flore , Echo , les Zephirs , & leurs molles  
 haleines ,  
 Le verd tapis des prés , & l'argent des  
 fontaines.  
 C'est parmi les forêts qu'a vécu mon He-  
 ros ;  
 C'est dans les bois qu'Amour a troublé son  
 repos.*

M iij

*Ma Muse en sa faveur de myrte s'est parée ;*

*J'ai voulu célébrer l'amant de Cythérée ,  
Adonis dont la vie eut des termes si courts,  
Qui fut pleuré des Ris , qui fut plaint des  
Amours.*

*Amynthe , c'est à vous que j'offre cet ouvrage ;*

*Mes chansons & mes vœux , tout vous doit  
rendre hommage ;*

*Trop heureux si j'osois conter à l'Univers  
Les tourmens infinis que pour vous j'ai soufferts.*

*Quand vous me permettrez de chanter vôtre gloire ,*

*Quand vos yeux renommerez par plus d'une  
victoire*

*Me laisseront vanter le pouvoir de leurs  
traits ,*

*Et l'empire d'Amour accru par vos attraits ,*

*Je vous peindrai si belle & si pleine de  
charmes ,*

*Que chacun bénira le sujet de mes larmes.*

*Voilà l'unique but où tendent mes souhaits ;*

*Cependant recevez le don que je vous fais ,  
Ne le dédaignez pas , lisez cette aventure*

Dont pour vous divertir j'ai tracé la peinture.

Aux monts Idaliens un bois délicieux  
De ses arbres chenues semble toucher les  
Cieux.

Sous ses ombrages verts loge la solitude.  
Là le jeune Adonis exempt d'inquiétude,  
Loin du bruit des cités s'exerçoit à chasser,  
Ne croyant pas qu'Amour pût jamais l'y  
blesser.

A peine son menton d'un mol duvet s'om-  
brage,

Qu'aux plus fiers animaux il montre son  
courage.

Ce n'est pas le seul don qu'il ait reçu des  
Cieux ;

Il semble être formé pour le plaisir des  
yeux.

Qu'on ne nous vante point le ravisseur  
d'Helene,

Ni celui qui jadis aimoit une ombre  
vaine,

Ni tant d'autres Heros fameux par leurs ap-  
pas ;

Tous ont cédé le prix au fils de Cyniras.

Déjà la Renommée en naissant inconnue,

Nymphes qui cache enfin sa tête dans la nue.

Par un charmant récit amusant l'Univers,

Va parler d'Adonis à cent peuples divers :

*A ceux qui sont sous l'Ourse, aux voisins de  
l'Aurore,*

*Aux filles du Sarmate, aux pucelles du  
More :*

*Paphos sur ses autels le void presque élever,  
Et le cœur de Venus ne sçait où se sauver.  
L'image du Heros qu'elle a toujours presente  
Verse au fond de son ame une ardeur vio-  
lente :*

*Elle invoque son fils, elle implore ses traits ;  
Et tâche d'assembler tout ce qu'elle a d'at-  
traits.*

*Jamais on ne luy vid un tel dessein de plaire ;  
Rien ne lui semble bien, les Graces ont beau  
faire.*

*Enfin s'accompagnant des plus discrets A-  
mours*

*Aux monts Idaliens elle dresse son cours.*

*Son char qui trace en l'air de longs traits de  
lumière*

*A bien-tôt achevé l'amoureuse carrière.*

*Elle trouve Adonis près des bords d'un ruis-  
seau,*

*Couché sur des gazons ; il rêve au bruit de  
l'eau ;*

*Il ne void presque pas l'onde qu'il con si-  
dère ;*

*Mais l'éclat des beaux yeux qu'on adore en  
Cythere*

L'a bien tôt retiré d'un penser si profond ;  
Cet objet le surprend , l'étonne , & le confond.

Il admire les traits de la fille de l'onde.  
Un long tissu de fleurs ornant sa tresse blonde  
Avoit abandonné ses cheveux aux Zephirs :  
Son écharpe qui vole au gré de leurs soupirs  
Laisse voir les trésors de sa gorge d'albâtre.  
Jadis en cet état Mars en fut idolâtre ,  
Quand aux champs de l'Olympe on celebra  
des jeux

Pour les Titans défaits par son bras valeu-  
reux.

Rien ne manque à Venus ; ni les lys , ni les  
roses ,

Ni le mélange exquis des plus aimables cho-  
ses ,

Ni ce charme secret dont l'œil est enchanté ,  
Ni la grace plus belle encor que la beauté.

Telle on vous void , Amynthe , une glace  
fidelle

Vous peut de tous ces traits presenter un  
modelle ;

Et s'il falloit juger de l'objet le plus doux  
Le sort seroit douteux entre Venus & vous.

Tandis que le Heros admire Cytherée ,

Elle rend par ces mots son âme rassurée :

Trop aimable mortel ne crains point mon  
aspect ;

M v

*Que de la part d'Amour rien ne te soit sus-  
pect ,*

*En ces lieux écartez c'est lui seul qui m'a-  
meine.*

*Le Ciel est ma patrie , & Paphos mon do-  
maine :*

*Je les quitte pour toi ; voi si tu veux m'aimer.*

*Le transport d'Adonis ne se peut expri-  
mer.*

*O Dieux ! s'écria-t-il , n'est-ce point quelque  
songe ?*

*Puis-je embrasser l'erreur où ce discours me  
plonge ?*

*Charmante Déesse , vois dois-je ajouter foi ?*

*Quoi ! vous quittez les Cieux , & les quit-  
tez pour moi ?*

*Il me seroit permis d'aimer une Immor-  
relle !*

*Amour rend ses sujets tous égaux , lui dit-  
elle ,*

*La beauté dont les traits même aux Dieux  
sont si doux*

*Est quelque chose encor de plus divin que  
nous.*

*Nous aimons , nous aimons , ainsi que toute  
chose :*

*Le pouvoir de mon fils de moi-même dis-  
pose :*

*Tout est né pour aimer. Ainsi parle Venus,*



Et ses yeux éloquens en disent beaucoup  
plus;

Ils persuadent mieux que ce qu'a dit sa bouche.

Ses regards truchemens de l'ardeur qui la  
touche ,

Sa beauté souveraine , & les traits de son  
fils

Ont contraint Mars d'aimer ; que peut faire  
Adonis ?

Il aime ; il sent couler un brasier dans ses  
veines ;

Les plaisirs qu'il attend sont accrus par ses  
peines ;

Il desire , il espere , il craint , il sent un mal  
A qui les plus grands biens n'ont rien qui  
soit égal.

Venus s'en apperçoit , & feint qu'elle l'i-  
gnore :

Tous deux de leur amour semblent douter  
encore ,

Et pour s'en assurer chacun de ces Amans  
Mille fois en un jour fait les mêmes sermens.

Quelles sont les douceurs qu'en ces bois ils  
goûterent !

O vous de qui les voix jusqu'aux astres  
monterent

Lors que par vos chansons tout l'Univers  
charmé

*Vous ôûit célébrer ce couple bien aimé.*

*Grands & nobles esprits , chantres incompara-*  
*bles ,*

*Mêlez parmi ces sons vos accords admira-*  
*bles :*

*Echo qui ne taît rien vous conta ces amours ;*  
*Vous les vîtes graver au fond des antres*  
*sourds ;*

*Faites que j'en retrouve au temple de Me-*  
*moire*

*Les monumens sacrez , sources de vôtre*  
*gloire ,*

*Et que m'étant formé sur vos sçavantes*  
*maines ,*

*Ces vers puissent passer aux derniers des*  
*humains.*

*Tout ce qui naît de doux en l'amoureux*  
*empire*

*Quand d'une égale ardeur l'un pour l'autre*  
*on soupire ,*

*Et que de la contrainte ayant banni les loix ,*  
*On se peut asseurer au silence des bois ;*

*Jours devenus momens , momens filez de*  
*soye ,*

*Agréables soupirs , pleurs enfans de la joye ,*  
*Vœux , sermens & regards , transports ,*  
*ravissemens ,*

*Mélange dont se fait le bonheur des Amans ,*  
*Tout par ce couple heureux fut lors mis en*  
*usage.*

Tantôt ils choisissoient l'épaisseur d'un om-  
brage ;

Là sous des chênes vieux , où leurs chiffres  
gravez

Se sont avec les troncs accreus & conser-  
vez ,

Mollement étendus ils consumoient les heures,  
Sans avoir pour témoins en ces sombres do-  
meures

Que les chantres des bois , pour confidens ,  
qu'Amour

Qui seul guidoit leurs pas en cet heureux  
séjour.

Tantôt sur des tapis d'herbe tendre & sa-  
crée

Adonis s'endormoit auprès de Cythérée ,  
Dont les yeux enyvréz par des charmes  
puissans

Attachotent au Heros leurs regards lan-  
guissans.

Bien souvent ils chantoient les douceurs de  
leurs peines ;

Et quelquefois assis sur le bord des fontaines,  
Tandis que cent cailloux luitans à chaque  
bond

Suivoient les longs replis du cristal vaga-  
bond ;

Voyez , disoit Venns , ces ruisseaux & leur  
course ;

*Ainsi jamais le temps ne remonte à sa source,  
Vainement pour les Dieux il fuit d'un pas  
léger ;*

*Mais vous autres mortels le devez ménager ,*

*Consacrant à l'Amour la saison la plus  
belle.*

*Souvent pour divertir leur ardeur mutuelle  
Ils dansoient aux chansons de Nymphes en-  
toûrez ;*

*Combien de fois la Lune a leurs pas éclair-  
rez !*

*Et courant de ses rais l'émail d'une prairie,  
Les a vus à l'envi fouler l'herbe fleurie !*

*Combien de fois le jour a vu les antres  
creux*

*Complices des larcins de ce couple amou-  
reux !*

*Mais n'entreprenons pas d'ôter le voile som-  
bre.*

*De ces plaisirs amis du silence & de l'om-  
bre ;*

*Il est temps de passer au funeste moment*

*Où la triste Vénus doit quitter son amant.*

*Du bruit de ses amours Paphos est alarmée.*

*On dit qu'au fond d'un bois la Déesse char-  
mée ,*

*Inutile aux mortels , & sans soin de leurs  
vœux ,*

*Renonce au culte vain de ses temples fa-  
meux.*

*Pour dissiper ce bruit la Reine de Cythere  
Vient quitter pour un temps ce séjour soli-  
taire.*

*Que ce cruel dessein lui causa de douleurs !  
Un jour que son amant la voyoit toute en  
pleurs ,*

*Déteffe , lui dit-il , qui causez mes alar-  
mes ,*

*Quel ennui si profond vous oblige à ces lar-  
mes ?*

*Vous aurois-je offensée , ou ne m'aimez-vous  
plus ?*

*Ah ! dit-elle , quittez ces soupçons super-  
flus.*

*Adonis tâcheront en vain de me déplaire ;  
Ces pleurs naissent d'amour , & non pas de  
colere.*

*D'un déplaisir secret mon cœur se sent at-  
teint ;*

*Il faut que je vous quitte , & le sort m'y  
contraint.*

*Il le faut ; vous pleurez ; du moins en mon  
absence*

*Conservez-moi toujours un cœur plein de  
constance :*

*Ne pensez qu'à moi seule , & qu'en indi-  
gne choix*

*Ne vous attache point aux Nymphes de ces  
bois.*

*Leurs fers après les miens ont pour vous de  
la honte.*

*Sur tout , de vôtre sang il me faut rendre  
compte :*

*Ne chassez point aux Ours , aux Sangliers ,  
aux Lions ;*

*Gardez-vous d'irriter tous ces Monstres  
felons :*

*Laissez les animaux qui fiers & pleins de  
rage*

*Ne cherchent leur salut qu'en montrant leur  
courage :*

*Les Daims & les Chevreuils en fuyant de-  
vant vous*

*Donneront à vos sens des plaisirs bien plus  
doux.*

*Je vous aime , & ma crainte a d'assez justes  
causes ;*

*Il sied bien en amour de craindre toutes cho-  
ses :*

*Que deviendrois-je , hélas ! si le sort ri-  
goureux*

*Me privoit pour jamais de l'objet de mes  
vœux ?*

*Là se fondant en pleurs on voit croître ses  
charmes.*

*Adonis lui répond seulement par des lar-  
mes.*

*Elle ne peut partir de ces aimables lieux ;  
Cent humides baisers achevent ses adieux.*

*O vous tristes plaisirs où leur ame se noye ,  
Vains & derniers efforts d'une imparfaite  
joye ,*

*Momens pour qui le sort rend leurs vœux  
superflus ,*

*Delicieux momens vous ne reviendrez plus.*

*Adonis void un char descendre de la nuë :*

*Cytherée y montant disparoît à sa vûë.*

*C'est en vain que des yeux il la suit dans les  
airs ;*

*Rien ne s'offre à ses sens que l'horreur des  
deserts.*

*Les vents sourds à ses cris renforcent leur  
haleine ;*

*Tout ce qu'il vient de voir lui semble une  
ombre vaine.*

*Il appelle Venus , fait retentir les bois ,*

*Et n'entend qu'un Echo qui répond à sa  
voix.*

*C'est lors que repassant dans sa triste me-  
moire*

*Ce que n'aguere il eut de plaisirs & de gloire,*

*Il tâche à rappeler ce bonheur sans pareil :*

*Semblable à ces Amans trompez par le  
sommeil ,*

*Qui rappellent en vain pendant la nuit ob-  
scure*

*Le souvenir confus d'une douce imposture.  
Tel Adonis repense à l'heur qu'il a perdu :*

*Il le conte aux forêts , & n'est point entendu:  
Tout ce qui l'environne est privé de tendresse :*

*Et soit que des douleurs la nuit enchante-  
resse*

*Plonge les malheureux au suc de ses pavots,  
Soit que l'astre du jour ramène leurs tra-  
vaux ,*

*Adonis sans relâche aux plaintes s'aban-  
donne ;*

*De sanglots redoublez sa demeure resonne ;  
Cet Amant toujours pleure , & toujours les  
Zephirs*

*En volant vers Paphos sont chargez de sou-  
pirs.*

*La molle oisiveté , la triste solitude ,  
Poisons dont il nourrit sa noire inquietude ,  
Le livrent tout entier au vain ressouvenir  
Qui le vient malgré lui sans cesse entretenir.  
Enfin pour divertir l'ennui qui le possède  
On lui dit que la chasse est un puissant re-  
mède :*

*Dans ces lieux pleins de paix seul avecque  
l'Amour*

*Ce plaisir occupoit les Heros d'alentour.  
Adonis les assemble , & se plaint de l'outrage*



Que ces champs ont recen d'un Sanglier plein  
de rage.

Ce Tyran des forêts porte par tout l'effroi :  
Il ne peut rien souffrir de seur autour de  
soi :

L'avare laboureur se plaint à sa famille  
Que sa dent a détruit l'espoir de la faucille ;  
L'un craint pour ses vergers , l'autre pour  
ses guerets ;

Il foule aux pieds les dons de Flore & de  
Ceres :

Monstre énorme & cruel qui souille les font-  
taines ,

Qui fait bruire les monts , qui désole les plai-  
nes ,

Et sans craindre l'effort des voisins allar-  
mez

S'apprête à recueillir les grains qu'ils ont  
semez.

Tâcher de le surprendre est tenter l'impossi-  
ble ,

Il habite en un fort , épais , inaccessible.

Tel on void qu'un brigand fameux & re-  
douté

Se cache après ses vols en un antre écarté ,  
Fait des champs d'alentour de vastes cimeticie-  
res ,

Ravage impunément des Provinces entie-  
res ,

*Laisse gronder les loix , se rit de leur cour-  
roux ,*

*Et ne craint point la mort qu'il porte au  
sein de tous.*

*L'épaisseur des forêts le dérobe aux suppli-  
ces.*

*C'est ainsi que le monstre a ces bois pour  
complices :*

*Mais le moment fatal est enfin arrivé  
Où malgré sa fureur en son sang abbrevé  
Des dégâts qu'il a faits il va payer l'usure :  
Hélas qu'il vendra cher sa mortelle bles-  
sure !*

*Un matin que l'Aurore au teint frais &  
riant*

*A peine avoit ouvert les portes d'Orient ,  
La jeunesse voisine autour du bois s'assem-  
ble :*

*Jamais tant de Heros ne s'étoient vus en-  
semble.*

*Antenor le premier sort des bras du som-  
meil ,*

*Et vient au rendez-vous attendre le Soleil.  
La Déesse des bois n'est point si matinale ;  
Cent fois il a surpris l'amante de Cephale ;  
Et sa plaintive épouse a maudit mille fois  
Les veneurs & les chiens , le gibier & les  
bois.*

*Il est bien-tôt suivi du Satrape Alcamene*

Dont le long atirail couvre toute la plaine.  
C'est en vain que ses gens se sont chargez de  
rets,

Leur nombre est assez grand pour ceindre les  
forêts.

On y voit arriver Bronte au cœur indompta-  
ble,

Et le Vieillard Capis chasseur infatigable,  
Qui depuis son jeune âge ayant aimé les bois,  
Rend & chiens & veneurs attentifs à sa  
voix.

Si le jeune Adonis l'eût aussi voulu croire  
Il n'auroit pas si tôt traversé l'onde noire :  
Comment l'auroit-il creu , puis qu'en vain  
ses amours

L'avoient sollicité d'avoir soin de ses jours ?  
Par le beau Caillion la troupe est augmen-  
tée.

Gilippe vient après fils du riche Acantée.  
Le premier pour tous biens n'a que les dons  
du corps :

L'autre pour tous appas possède des trésors ;  
Tous deux aiment Cloris , & Cloris n'aime  
qu'elle ;

Ils sont pourtant parez des faveurs de la  
Belle.

Phlegre accourt , & Mimas , Palmire aux  
blonds cheveux ,

Et robuste Crantor aux bras durs & ner-  
veux ,

*Le Licien Telame , Agenor de Carie ,  
 Le vaillant Triptoleme honneur de la Syrie ,  
 Paphe expert à lûiter , Mopse à lancer le  
 dard ,  
 Lycaste , Palemon , Glauque , Hilys , Amil-  
 car ;  
 Cent autres que je tais , troupe épaisse &  
 confuse ;  
 Mais peut-on oublier la charmante Aretuse ,  
 Aretuse au teint vif , aux yeux doux &  
 perçans ,  
 Qui pour le blond Palmire a des feux inno-  
 cens ?  
 On ne l'instruisit point à manier la laine ;  
 Courir dans les forests , suivre un cerf dans  
 la plaine ,  
 Ce sont tous ses plaisirs ; heureuse si son  
 cœur  
 Eût pû se garentir d'amour comme de  
 peur !  
 On la void arriver sur un cheval superbe  
 Dont à peine les pas sont imprimez sur  
 l'herbe.  
 D'une charge si bello il semble glorieux ;  
 Et comme elle Adonis attire tous les yeux .  
 D'une fatale ardeur déjà son front s'allu-  
 me ;  
 Il marche avec un air plus fier que de coû-  
 tume .*

Tel Appollon marchoit , quand l'énorme Pison  
L'obligea de quitter l'ombre de l'Helicon.

Par l'ordre de Capis la troupe se partage.  
De tant de gens épars le nombreux équi-  
page ,

Leurs cris , l'aboi des chiens , les cors mêlez  
de voix

Annoncent l'épouvante aux hôtes de ces  
bois.

Le Ciel en retentit , les Echos se confondent ,  
De leurs Palais voutez tous ensemble ils ré-  
pondent.

Les Cerfs au moindre bruit à se sauver si  
prompts ,

Les timides troupeaux des Daims aux lar-  
ges fronts ,

Sont contraints de quitter leurs demeures  
secretes ;

Le bois n'a plus pour eux d'assez sombres  
retraites.

On court dans les sentiers , on traverse les  
forts ,

Chacun pour les percer redouble ses efforts.

Au fond du bois croupit une eau dormante &  
sale ;

Là le monstre se plaît aux vapeurs qu'elle  
exhale ;

Il s'y veautre sans cesse , & cherit un sé-  
jour

*Jusqu'alors ignoré des mortels & du jour.  
On ne l'en peut chasser ; du souci de sa vie  
Bien plus à sa valeur qu'à sa fuite il se  
fie ;  
Les cors ont beau sonner , l'air a beau re-  
tentir ,  
Rien ne sçauroit encor l'obliger à partir.  
Cependant les destins hâtent sa dernière  
heure :  
Driope la première éventa sa demeure :  
Les autres chiens par elle aussi-tôt avertis  
Répondent à sa voix , frappent l'air de leurs  
cris ,  
Entraînent les chasseurs , abandonnent leur  
quête ;  
Toute la meute accourt , & vient lancer la  
bête ,  
S'anime en la voyant , redouble son ar-  
deur ;  
Mais le fier animal n'a point encor de peur.  
Le coursier d'Adonis né sur les bords du  
Xante  
Ne peut plus retenir son ardeur violente.  
Une jument d'Ida l'engendra d'un des  
vents ;  
Les forêts l'ont nourri pendant ses premiers  
ans.  
Il ne craint point des monts les puissantes  
barrières,*

Ni

Ni l'aspect étonnant des profondes rivières ,

Ni le penchant affreux des rocs & des vallons ;

D'haleine en le suivant manquent les Aquilons.

Adonis le retient pour mieux suivre la chasse.

Enfin le monstre est joint par deux chiens dont la race

Vient du vite Lelaps qui fut l'unique prix  
Des larmes dont Cephale appaisa sa Procris.

Ces deux chiens sont Melampe & l'ardente Sylvage ;

Leur sort fut différent , mais non pas leur courage ;

Par l'homicide dont Melampe est mis à mort ;

Sylvage au poil de tigre attendoit même sort ,

Lors que l'un des chasseurs se présente à la bête ;

Sur lui tourne aussi-tôt l'effort de la tempête ;

Il connoît , mais trop tard , qu'il s'est trop avancé ;

Son visage pâlit , son sang devient glacé ;

N

L'image du trépas en ses yeux est empreinte ;

Sur le teint des mourans la mort n'est pas mieux peinte.

Sa peur est pourtant vaine , & sans être blessé

Du Monstre qui le heurte il se sent terrassé.

Nisus ayant cherché son salut sur un arbre  
Rit de voir ce chasseur plus froid que n'est un marbre ;

Mais lui-même a sujet de trembler à son tour ;

Le Sanglier coupe l'arbre , & les lieux d'alentour

Résonnent du fracas dont sa chute est suivie ;

Nisus encor en l'air fait des vœux pour sa vie.

Conterai-je en détail tant de puissans efforts ?  
Des chiens & des chasseurs les différentes morts ?

Leurs exploits avec eux cachez sous l'ombre noire ?

Seules vous les sçavez , ô filles de Mémoire ;  
Venez donc m'inspirer , & conduisant ma voix

Faites-moi dignement célébrer ces exploits.  
Deux lices d'Antenor , Lycoris , & Niphale ,



*Veulement qu'aux yeux de tout leur ardeur se  
signale :*

*Le vieux Capis lui-même eut soin de les  
dresser ;*

*Au sanglier l'une & l'autre est prête à se  
lancer ;*

*Un matin les devance & se jette en leur  
place ;*

*C'est Phlegon , qui souvent aux loups don-  
ne la chasse :*

*Armé d'un fort collier qu'on a semé de  
clous.*

*A l'oreille du Monstre il s'attache en cour-  
roux ;*

*Mais il sent aussi-tôt le redoutable yvoire ;  
Ses flancs sont déconfus , & pour comble de  
gloire*

*Il combat en mourant , & ne veut point  
lâcher*

*L'endroit où sur le Monstre il vient de s'at-  
tacher.*

*Cependant le Sanglier passe à d'autres tro-  
phées :*

*Combien void-on sous luy de trames étonf-  
fées !*

*Combien en coupe-t-il ! que d'hommes ter-  
rassés !*

*Que de chiens abattus , mourans , morts ;  
& blessez !*

Chevaux , arbres , chasseurs ; tout éprouve sa rage.

Tel passe un tourbillon messager de l'orage ;

Telle descend la foudre , & d'un soudain fracas

Brise , brûle , détruit , met les rochers à bas.

Crantor d'un bras nerveux lance un dard à la bête :

Elle en frémit de rage , écume , & tourne tête ,

Et son poil hérissé semble de toutes parts

Présenter au chasseur une forêt de dards.

Il n'en a point pourtant le cœur touché de crainte ;

Par deux fois du Sanglier il évite l'atteinte ;

Deux fois le Monstre passe , & ne brise en passant

Que l'épieu dont Crantor se couvre en cet instant.

Il revient au chasseur : la fuite est inutile ;

Crantor aux environs n'apperçoit point d'asile :

En vain du coup fatal il veut se détourner ;

Ne pouvant que mourir il meurt sans s'étonner.

Pour punir son vainqueur toute la troupe approche ;

*L'un lui presente un dard , l'autre un trait  
lui décoche :*

*Le fer ou se rebrousse ou ne fait qu'entamer  
Sa peau que d'un poil dur le Ciel voulut  
armer.*

*Il se lance aux épieux , il previent leur at-  
teinte ;*

*Plus le peril est grand , moins il montre de  
crainte.*

*C'est ainsi qu'un guerrier pressé de toutes  
parts*

*Ne songe qu'à perir au milieu des hazards.  
De soldats entassez son bras jonche la terre ;  
Il semble qu'en lui seul se termine la guer-  
re ;*

*Certain de succomber il fait pourtant ef-  
fort ,*

*Non pour ne point mourir , mais pour van-  
ger sa mort.*

*Tel & plus valeureux le Monstre se pre-  
sente :*

*Plus le nombre s'accroît , plus sa fureur  
s'augmente :*

*L'un a les flancs ouverts , l'autre les reins  
rompus ,*

*Il mâche & foule aux pieds ceux qui sont  
abbatus ,*

*La troupe des chasseurs en devient moins  
hardie :*

N iij

L'ardeur qu'ils témoignient est bien-tôt refroidie.

Palmire toutefois s'avance malgré tous :  
Ce n'est pas du Sanglier que son cœur craint  
les coups.

Aretuse lui fut jadis plus redoutable ;  
Jamais sourde à ses vœux , mais alors favorable

Elle void son Amant poussé d'un beau desir,  
Et le void avec crainte autant qu'avec plaisir.

Quoi mes bras , lui dit-il , sont conduits  
par les vôtres ,  
Et vous me verriez fuir aussi-bien que les autres !

Non , non , pour redouter le Monstre &  
son effort ,  
Vos yeux m'ont trop appris à mépriser la mort.

Il dit , & ce fut tout : l'effet suit la parole ;  
Il ne va pas au Monstre , il y court , il y vole ,

Tourne de tous côtés , esquive en l'approchant ,

Haussé le bras vengeur , & d'un glaive tranchant

S'efforce de punir le Monstre de ses crimes :  
Et dent-alloit d'un coup s'immoler deux victimes :

L'une eût senti le mal que l'autre en eût re-  
çu ,

Si son cruel espoir n'eût point été déçu.

Entre Palmire & lui l'Amazone se lance :

Palmire craint pour elle , & court à sa dé-  
fense :

Le Sanglier ne sçait plus sur qui d'eux se  
vanger ;

Toutefois à Palmire il porte un coup léger,  
Léger pour le Heros , profond pour son  
amante.

On l'emporte ; elle suit inquiète & trem-  
blante.

Le coup est sans danger , cependant les ef-  
pries

En foule avec le sang de leurs prisons sortis

Laissent faire à Palmire un effort inutile ;

Il devient aussi-tôt pâle , froid , immobile ,

Sa raison n'agit plus , son œil se sent voiler ,

Heureux s'il pouvoit voir les pleurs qu'il  
fait couler !

La moitié des chasseurs à le plaindre em-  
ployée

Suit la triste Aretuse en ses larmes noyée.

Non loin de cet endroit un ruisseau fait son  
cours ;

Adonis s'y repose après mille détours.

Les Nymphes de qui l'œil void les choses  
futures

*L'avoient fait égarer par des routes obscures.*

*Le son des cors se perd par un charme inconnu ;*

*C'est en vain que leur bruit à ses gens est venu.*

*Ne sçachant où porter sa course vagabonde ,*

*Il s'arrête en passant au cristal de cette onde.*

*Mais les Nymphes ont beau s'opposer aux destins ,*

*Contre un ordre fatal tous leurs charmes sont vains.*

*Adonis en ce lieu void apporter Palmire :*

*Ce spectacle l'émeut , & redouble son ire.*

*A tarder plus long-temps on ne peut l'obliger :*

*Il regarde la gloire & non pas le danger.*

*Il part , se fait guider , rencontre le carnage.*

*Cependant le Sanglier s'étoit fait un passage ,*

*Et courant vers son fort il se lançoit par fois*

*Aux chiens qui dans le Ciel pouffoient de vains abois.*

*On ne l'ose approcher ; tous les traits qu'on lui lance*

*Etant poussez de loin perdent leur violence,  
Le Heros seul s'avance, & craint peu son  
courage :*

*Mais Capis l'arrêtant s'écrie , où courez-  
vous ?*

*Quelle bouillante ardeur au peril vous en-  
gage?*

*Il est besoin de ruse , & non pas de coura-  
ge ;*

*N'avancez pas , fuyez , il vient à vous ,  
ô Dieux !*

*Adonis sans répondre au Ciel leve les yeux.  
Déesse , ce dit-il , qu'adore ma pensée ,  
Si je cours au peril n'en sois point offensée,  
Guide plutôt mon bras , redoutable son effort ;  
Fais que ce trait lancé donne au Monstre la  
mort.*

*A ces mots dans les airs le trait se fait en-  
tendre.*

*A l'endroit où le Monstre a la peau la plus  
tendre,*

*Il en reçoit le coup , se sent ouvrir les flancs.  
De rage & de douleur , fremit , grince les  
dents ,*

*Rappelle sa fureur , & court à la vengean-  
ce.*

*Plein d'ardeur & léger Adonis le devance.  
On craint pour le Heros , mais il sçait évi-  
ter*

*Les coups qu'à cet abord la dent lui veut  
porter.*

*Tout ce que peut l'adresse étant jointe au  
courage ,*

*Ce que pour se vanger tente l'aveugle rage  
Se fit lors remarquer par les chasseurs épars.  
Tous ensemble au Sanglier voudroient lancer  
leurs dards ;*

*Mais peut-être Adonis en recevroit l'at-  
teinte.*

*Du cruel animal ayant chassé la crainte ,  
En foule ils courent tous droit aux fiers  
assaillans.*

*Courez , courez , chasseurs un peu trop tard  
vaillans ;*

*Détournez de vos noms un éternel reproche ;  
Vos efforts sont trop lents , déjà le coup ap-  
proche ;*

*Que n'en ai-je oublié les funestes momens !  
Pourquoi n'ont pas péri ces tristes monu-  
mens !*

*Faut-il qu'à nos néveux j'en raconte l'his-  
toire !*

*Enfin de ces forêts l'ornement & la gloire ,  
Le plus beau des mortels , l'amour de tous les  
yeux ,*

*Par le vouloir du sort ensanglante ces  
lieux.*

*Le cruel animal s'enferme dans ses armes ,*



Et d'un coup aussi-tôt il détruit mille charmes.

Ses derniers attentats ne sont pas impunis ;  
Il sent son cœur percé de l'épée d'Adonis ,  
Et lui poussant au flanc sa défense cruelle ,  
Meurt & porte en mourant une atteinte mortelle ;

D'un sang impur & noir il purge l'Univers ;

Ses yeux d'un somme dur sont pressés & couverts ;

Il demeure plongé dans la nuit la plus noire ;

Et le vainqueur à peine a connu sa victoire ,

Joit de la vengeance , & goûté ses transports ,

Qu'il sent un froid démon s'emparer de son corps.

De ses yeux si brillans la lumière est éteinte ;

On ne voit plus l'éclat dont sa bouche étoit peinte ;

On n'en voit que les traits , & l'aveugle trépas

Parcourt tous les endroits où regnoient tant d'appas.

Ainsi l'honneur des prés , les fleurs , présens de Flora ,

Filles du blond Soleil & des pleurs de l'Auro-  
rore ,

Si la faux les atteint , perdent en un mo-  
ment

De leurs vives couleurs le plus rare orne-  
ment.

La troupe des chasseurs au Heros accou-  
rue

Par des cris redoublez lui fait ouvrir la  
vue :

Il cherche encore un coup la lumière des  
Cieux ,

Il pousse un long soupir , il referme les yeux ,  
Et le dernier moment qui retient sa belle  
ame

S'employe au souvenir de l'objet qui l'ex-  
flâme.

On fait pour l'arrêter des efforts super-  
flus :

Elle s'envole aux airs , le corps ne la sent  
plus.

Prêtez-moi des soupirs , ô vents qui sur vos  
ailes

Portâtes à Venus de si tristes nouvelles.

Elle accourt aussi-tôt , & voyant son A-  
mant ,

Remplit les environs d'un vain gémisse-  
ment.

Telle sur un ormeau se plaint la tourte-  
relle

Quand l'adroite giboyer a d'une main  
cruelle

Fait mourir à ses yeux l'objet de ses amours ;

Elle passe à gemir & les nuits & les jours,  
De moment en moment renouvelant sa  
plainte ,

Sans que d'aucun remords la Parque soit  
atteinte ;

• Tout ce bruit , quoyque juste , au vent est répandu ;

L'enfer ne lui rend point le bien qu'elle a  
perdu.

On ne le peut flechir , les cris dont il est  
cause

Ne font point qu'à nos vœux il rende quel-  
que chose.

Venus l'implore en vain par des tristes ac-  
cens ;

Son desespoir éclate en regrets impuissans ,  
Ses cheveux sont épars , ses yeux noyés de  
larmes ,

Sous d'humides torrens ils resserrent leurs  
charmes :

Comme on void au Printemps les beautés  
du Soleil

Cacher sous des vapeurs leur éclat sans pa-  
reil.

Après mille sanglots enfin elle s'écrie :

*Mon amour n'a donc pû te faire aimer Ta  
vie !*

*Tu me quitte cruel ! au moins ouvre les  
yeux ;*

*Montre-toi plus sensible à mes tristes a-  
dieux ;*

*Voi de quelles douleurs ton amante est at-  
teinte :*

*Helas j'ai beau crier , il est sourd à ma  
plainte ;*

*Une éternelle nuit l'oblige à me quitter ;*

*Mes pleurs ni mes soupirs ne peuvent l'ar-  
rêter.*

*Encor si je pouvois le suivre en ces lieux  
sombres !*

*Que ne m'est-il permis d'errer parmi les  
ombres !*

*Destins , si vous vouliez le voir si-tôt perir,  
Falloit il m'obliger à ne jamais mourir ?*

*Malheureuse Vénus ! que te servent ces  
larmes ?*

*Vante-toi maintenant du pouvoir de tes char-  
mes ;*

*Ils n'ont pû du trépas exempter tes a-  
mours ;*

*Tu vois qu'ils n'ont pû même en prolonger  
les jours.*

*Je ne demandois pas que la Parque cruelle  
Prît à filer leur trame une peine éternelle ,*

Bien loin que mon pouvoir l'empêchât de  
finir ,

Je demande un moment , & ne puis l'ob-  
tenir.

Noires divinitez du tenebreux Empire ,  
Dont le pouvoir s'étend sur tout ce qui res-  
pire ,

Rois des peuples légers , souffrez que mon  
Amant

De son triste départ me console un mo-  
ment.

Vous ne le perdrez point , le trésor que je  
pleure

Ornera tôt ou tard votre sombre demeure.

Quoi vous me refusez un présent si léger ?

Cruels , souvenez-vous qu'Amour m'en  
peut vanger.

Et vous Antres cachez , favorables retrai-  
tes ,

Où nos cœurs ont goûté des douceurs si se-  
crites :

Grottes qui tant de fois avez vu mon  
Amant

Me raconter des yeux son fidelle tourment ,

Lieux amis du repos , demeures solitaires ,

Qui d'un trésor si rare étiez dépositaires ,

Deserts rendez-le moi : deviez-vous avec  
lui

Nourrir chez-vous le Monstre auteur de  
mon ennui ?

*Vous ne répondez point. Adieu donc, ô  
belle ame ;*

*Emporte chez les morts ce baiser tout de  
flâme ;*

*Jene te verrai plus : adieu cher Adonis.*

*Ainsi Venus cessa : les rochers à ses cris*

*Quittant leur dureté répandirent des lar-  
mes ;*

*Zephire en soupira ; le jour voila ses char-  
mes ;*

*D'un pas précipité sous les eaux il s'en-  
fuit ,*

*Et laissa dans ces lieux une profonde nuit.*

F I N.

---

## APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier *les Amours de Psiché & le Poëme d'Adonis*, par M. de la Fontaine, & j'y ay trouvé l'agrément commun à tous les Ouvrages de cet inimitable Auteur, & une parfaite retenue par rapport aux-mœurs. Fait à Paris ce 23. Janvier 1701.

Signé, FONTENELLE.

---

## PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE Dieu, Roy de France & de Navarre; A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes Ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conseil, Prevost de Paris, Baillifs, Senéchaux leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. MICHEL CLOUSIER, Libraire à Paris, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer un Livre intitulé, *les Amours de Psiché & de Cupidon par la Fontaine*, s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce

nécessaires. Nous avons permis & permet-  
tons par ces Presentes audit CLOUSIER,  
de faire imprimer ledit Livre en telle for-  
me, marge, caractere, & autant de fois  
que bon luy semblera, & de le vendre, faire  
vendre & débiter par tout nôtre Royau-  
me pendant le temps de trois années con-  
secutives, à compter du jour de la datte  
desdites Presentes; faisons défenses à tou-  
tes personnes de quelque qualité & con-  
dition qu'elles puissent être, d'en intro-  
duire d'impression étrangere dans aucun  
lieu de nôtre obéïssance; & à tous Impri-  
meurs, Libraires, & autres d'impri-  
mer, faire imprimer, vendre, debiter,  
ny contrefaire ledit Livre, en tout ny  
en partie, sans la permission expresse &  
par écrit dudit Exposant, ou de ceux  
qui auront droit de luy, à peine de  
confiscation des Exemplaires contrefaits,  
de quinze cens livres d'amende contre  
chacun des contrevenans, dont un tiers  
à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de  
Paris, l'autre tiers audit Exposant, &  
de tous dépens dommages & interêts;  
à la charge que ces Presentes seront en-  
registrées tout au long sur le Registre de  
la Communauté des Imprimeurs & Li-  
braires de Paris, & ce dans trois mois



de la datte d'icelles ; que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs , en bon papier & en beaux caractères , conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente , il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliothèque publique , un dans celle de nôtre Château du Louvre , & un dans celle de nôtre tres-cher & féal Chevalier Chancelier de France , le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain , Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouïr l'Exposant ou les ayans cause , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement ; Voulons que la copie desdites Presentes , qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre , soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires , foy soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent , de faire pour l'exécution d'icelles , tous Actes requis & nécessaires , sans demander autre permis-

tion , & nonobstant clameur de Haro ;  
Charte Normande & Lettres à ce con-  
traires ; C A R tel est nostre plaisir.  
D O N N E' à Versailles le huitième jour  
de May , l'ande grace mil sept cent huit,  
& de nostre Regne le soixante-cinquième.  
Par le Roy en son Conseil.

LE COMTE.

*Registré sur le Registre N<sup>o</sup> 2. de la  
Communauté des Libraires & Imprimeurs  
de Paris , page 357. N<sup>o</sup> 670. conformément  
aux Reglemens , & notamment à l'Arrest  
du Conseil du 13. Aoust 1703. A Paris ce  
22. Juillet 1708.*

*Signé , L. SEVASTRE , Syndic.*















BIBLIOTECA DE MONTSERRAT



13020100011736

BIBLIOTECA  
DE  
MONTSERRAT

Secció. 21

Format 12<sup>o</sup>

